

OEUVRES

DE Mme. COTTIN.

V.

AMÉLIE

MANSFIELD. I.

AMÉLIE MANSFIELD.

PAR Mme. COTTIN.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

À PARIS,

AUX CABINETS LITTÉRAIRES

MDCCCXVI.

AMÉLIE
MANSFIELD.

LETTRE PREMIÉRE.

AMÉLIE MANSFIELD A ALBERT DE LUNEBOURG, *son frère.*

Dresde, 2 mai.

Je t'envoie, mon Albert, une lettre que je reçois dans l'instant, de mon oncle Grandson; lis-la avec attention, et décide-moi. Il me semble que le parti qu'on me propose est raisonnable; cependant je ne le prendrai point sans ton approbation: que ne l'ai-je toujours crue nécessaire pour me guider! je ne serais pas forcée de penser aujourd'hui que notre intérêt, à tous deux, demande peut-être que nous

nous séparions. Mais, en examinant les motifs qui doivent me déterminer, songe, songe, ô mon frère! s'il est un avantage au monde qui puisse l'emporter sur la douleur de ne plus nous voir.

M. GRANDSON A EMÉLIE MANSFIELD.

Bellinzonna (1), 20 avril.

MA NIÉCE,

Après avoir passé la plus grande partie de ma vie à courir les mers, je reviens au sein de ma patrie pour y finir mes jours en paix. Trop âgé pour prendre une femme, je sens néanmoins que je ne supporterai pas l'ennui de vivre seul, et je voudrais avoir près de moi une personne dont la société et l'attachement me consolassent du malheur de vieillir; qui serait, pendant ma vie, la maîtresse de ma maison, et après ma mort l'héritière de tous mes biens. Cette personne, ma nièce, si vous

---

(1) Petite ville de Suisse sur les frontières de l'Italie, à deux lieues du lac Majeur.

y consentez, ce sera vous. Je sais que vous avez beaucoup d'esprit, plusieurs talents, et, ce qui vaut encore mieux, un bon coeur et le caractère le plus aimable. Pour mon seul intérêt, je devrais donc chercher à vous attirer près de moi; mais un motif plus puissant encore m'y engage, et ce motif, le voici. Je sais que vous êtes très malheureuse, que votre orgueilleuse famille vous ayant accablée des plus cruelles persécutions, à cause de votre mariage avec mon neveu, ne les a point cessées depuis sa mort; je sais encore, non par vos lettres si douces et si résignées, mais par les informations que j'ai prises sur votre compte, que ce Mansfield, que vous épousâtes malgré tous vos parents, loin de reconnaître cette préférence par une fidélité à toute épreuve, vous abandonna peu de temps après votre mariage; ainsi, ma chère nièce, puisque vous avez dû tous vos chagrins à l'alliance que vous avez formée dans ma famille, et à l'ingratitude de mon plus proche parent, je sens qu'il est de mon devoir de vous dédommager, autant que je le puis, de ce que votre générosité pour les miens vous a coûté; c'est donc pour cela surtout que je vous offre

de grand coeur ma maison, ma fortune, mon amitié; et le plus beau jour de ma vie sera celui où je vous recevrai chez moi, et où je presserai dans mes bras votre fils, que, depuis sa naissance, j'ai regardé comme le mien.

Cependant, ma chère nièce, comme vous n'ignorez pas que mon âge est celui de la prudence, et qu'on n'arrive point à soixante ans sans savoir que, pour bien connaître les choses, il faut les examiner attentivement, vous excuserez le désir que j'ai d'être instruit par vous-même de tous les détails de votre conduite avec mon neveu: confession entière, ma chère nièce; et dites-moi si, après votre mariage, lorsque les premiers feux de l'amour ont été éteints, vous ne vous seriez pas repentie de votre hymen; si vous n'avez pas fait sentir à Mansfield la grandeur de votre sacrifice, et un peu trop pesé sur la distance de votre naissance à la sienne? Si les choses s'étaient passées ainsi, Mansfield serait moins coupable de s'être éloigné de vous; car, dans un lien comme celui du mariage, où tous les avantages comme tous les inconvénients doivent être mis en commun, rien n'est plus insupportable

qu'une femme qui affecte une sorte de supériorité sur son mari.

Peut être ma défiance vous offensera-t-elle, et me direz-vous qu'après le mariage que vous avez fait, je suis inexcusable de vous supposer de l'orgueil ; mais je connais celui de votre famille ; les informations que j'ai prises sur votre compte, à Dresde, ne m'ont pas laissé ignorer jusqu'à quel excès elle le porte. Pour ne point y participer, étant du même sang, il faudrait vous croire un ange, et jusqu'à présent, quoique j'aie parcouru presque toutes les contrées du monde, je n'en ai pas rencontré un. Peut être est-ce une faiblesse, mais, de tous les défauts, l'orgueil est celui que je pourrais le moins supporter dans la personne avec laquelle je vivrais ; et je vous avoue, avec ma franchise ordinaire, que quand j'ai passé ma journée à faire du bien, je trouverais fort mauvais qu'un noble prétendit valoir mieux que moi, seulement parce que ses aïeux auraient été aux croisades.

Je serais fâché, ma nièce, que vous prissiez en mauvaise part ce que je viens de vous dire ; je n'ai d'autre désir que de vous rapprocher de moi ; si j'y mets pour con-

dition le récit sincère de ce qui vous est arrivé, c'est que Mansfield s'est constamment refusé à toute explication, c'est qu'il est bon que nous nous connaissions tous deux avant de nous réunir, et que, dans les affaires de la vie, il faut voir clair à tout ce qu'on fait. Excusez donc la précaution, même excessive, d'un vieillard qui, quoique très prévoyant, n'en est pas moins disposé à vous chérir avec toute la chaleur d'un coeur encore jeune.

LETTRE II.

ALBERT DE LUNEBOURG A AMÉLIE MANSFIELD, *sa soeur.*

Dresde, 3 mai.

Je te remets, mon Amélie, la lettre que tu m'as envoyée ce matin; elle prouve que M. Grandson a le sens droit, une grande

franchise, et le coeur excellent. La proposition qu'il te fait mérite notre reconnaissance, et peut-être ton consentement...... Ah! mon Amélie! je n'ai point tracé ce mot sans un effort douloureux, et tu crois bien que, si je ne consultais que mon coeur, je te retiendrais ici; mais tu y es si mal sous tant de rapports, on t'y juge si désavantageusement, on rend si peu de justice aux qualités qui te distinguent, qu'il y aurait de la sagesse à t'éloigner; j'espère que ce ne sera pas pour toujours. La raison dissipe enfin les préventions, l'absence peut adoucir les ressentiments, et quelquefois le temps a affaibli la haine; mais, lors même que perdant à jamais l'espoir de retrouver à Dresde la considération dont tu jouissais et que tu mérites, tu croirais devoir te fixer en Suisse, serions-nous séparés pour cela? Quels que soient les motifs qui me retiennent ici, en est-il d'assez puissants pour m'empêcher d'aller revoir ma soeur bien aimée? Si tu pars, je ne te laisserai point t'exposer seule aux fatigues d'une si longue route, je te conduirai chez ton oncle, je reviendrai aussitôt faire valoir tous mes droits à la main de Blanche, et si je l'obtiens, tu connais ton

amie, tu sais si son coeur s'entendra avec le mien pour partager notre temps entre notre patrie et celle dont tu auras fait choix; et s'il me fallait renoncer à la femme que j'aime, si je suis réservé à un pareil malheur, ne sais-tu pas, ô mon Amélie! que ce n'est qu'auprès de toi que je pourrais m'en consoler? Je te verrai ce soir; et nous causerons sur tout cela avec plus de détail.

LETTRE III.

AMÉLIE MANSFIELD A M. GRANDSON.

Dresde, 4 mai.

Depuis long-temps, mon oncle, je nourrissais secrètement le désir de quitter ma patrie, et en songeant en quel lieu j'irais fixer mon sort, c'était près de vous que mon coeur m'appelait; jugez si, dans cette disposition, j'ai dû accueillir votre lettre

avec tendresse et reconnaissance? Oui, mon oncle, j'irai vous trouver, je vivrai près de vous, j'emploierai tous mes soins à embellir vos jours et à me rendre digne de cette amitié que vous me promettez. Sans désirer vos bienfaits, je ne les craindrai point; car cet orgueil, qui s'effraye de la moindre obligation et n'en peut supporter le poids, m'est aussi étranger que celui que vous craignez que je n'aie eu avec mon époux. Non, mon oncle, non, jamais Mansfield n'a pu croire que je souffrais de l'inégalité de nos conditions: comment en aurait-il pu avoir la pensée, lorsque je ne l'ai pas eue un seul instant pendant le cours de notre union? Si j'ai pleuré souvent sur mes noeuds infortunés, soyez-en sûr, mon oncle, ce n'était pas l'orgueil qui faisait couler mes larmes. Je vais travailler sans interruption au récit que vous me demander; il rouvrira toutes mes blessures, mais s'il vous satisfait et accroît votre intérêt pour moi, je ne me plaindrai point d'avoir réveillé ces douloureux souvenirs. Ah! mon oncle, vous verrez combien j'ai souffert, et peut-être verserez-vous quelques pleurs sur mon sort; mais, souffrir est le partage de tout ce qui res-

pire, et si je passe en paix mes dernières années, sans doute je n'aurai pas le droit de me plaindre du mien. Ne vous étonnez point, mon oncle, de me voir envisager la fin de ma vie ; je n'ai encore, il est vrai, que vingt-deux ans ; mais si la marche du temps se calculait par la vivacité des sensations et le nombre des peines, j'aurais déjà beaucoup vécu, et je sens que mon coeur, épuissé et flétri, a besoin de repos comme au bout de la plus longue carrière.

LETTRE IV.

AMÉLIE A M. GRANDSÓN.

Dresde, 8 mai.

Voici, mon oncle, le récit que vous désirez ; il est écrit dans toute la sincérité de mon coeur. Après l'avoir lu, vous saurez ma vie comme je la sais moi-même. Peut-être le trouverez-vous un peu long, mais je me suis trop hâtée de le faire pour avoir

eu le temps de l'abréger. Je vous demande votre indulgence pour quelques pages sur ma première enfance, qui a eu trop d'influence sur ma destinée pour devoir les supprimer, et je vous la demande plus encore pour quelques détails de généalogie, qui m'ont paru indispensablement nécessaires à l'intelligence de plusieurs événements.

HISTOIRE D'AMÉLIE.

Le comte de Woldemar, mon grand-père, enorgueilli de tenir à une famille qui avait donné des souverains à la Saxe et des rois à la Pologne, jura une haine immortelle a ceux de ses descendants qui altéreraient, par une mésalliance, la pureté d'un sang aussi illustre. Après avoir uni son fils unique, le baron de Woldemar, à la fière et riche héritière des comtes de Kybourg, et ses deux filles, l'une au comte de Lunebourg mon père, et l'autre au baron de Geysa, il craignit que s'il ne pouvait veiller lui-même aux mariages de ses petits-enfants, ils ne formassent des noeuds indignes de leur naissance. Pour

prévenir un malheur qu'il regardait comme le plus grand de tous, et n'imaginant pas de plus nobles alliances que celles qui se contracteraient dans le sein même de sa famille, il fit un testament par lequel il instituait son petit-fils Ernest de Woldemar, héritier de son titre et de sa fortune, à condition qu'il épouserait Amélie de Lunebourg, sa petite-fille; en cas de refus de ma part, il me dépouillait de ma portion dans son héritage, et faisait succéder Blanche de Geysa, son autre petite-fille, à mes droits comme à la main d'Ernest; enfin, si ce dernier se refusait à épouser l'une ou l'autre de ses cousines, il transmettait son titre et sa fortune à Albert de Lunebourg, mon frère, en obligeant alors celui-ci de s'unir à Blanche de Geysa.

C'est ainsi qu'il décida de notre sort bien avant l'âge où notre coeur pouvait être consulté; il mourut peu après, satisfait d'avoir assuré la noblesse de son sang, et sans avoir seulement pensé que, dans de pareils projets, les inclinations dussent entrer pour quelque chose.

Jusqu'à ce moment nous avions habité Dresde; car, pour faciliter l'exécution de ses volontés, il avait exigé qu'Albert et

moi fussions élevés chez lui avec Blanche et Ernest. Quoique ce dernier n'eût que dix ans, et que j'en eusse à peine neuf, nous étions déjà instruit de notre future union, et déjà mon coeur se révoltait contre elle; le caractère violent et emporté d'Ernest le rendait le fléau de tout ce qui l'entourait: insolent avec ses gens, il prétendait exercer le même empire sur ses petits compagnons, et il ne se passait guère de jour que Blanche et moi ne fussions les victimes de sa tyrannie: aussi le détestions-nous toutes deux. Son caractère altier ne fléchissait que devant mon frère, qui, plus âgé de quatre ans, lui en imposait par sa fermeté et sa raison. Un jour cependant (ce fut le dernier que nous passâmes ensemble et celui qui mit le comble à mon aversion), Ernest me tenait par le bras et voulait me faire mettre à genoux pour lui jurer soumission et obéissance; je me débattais pour lui échapper; il menaçait de me frapper si je n'obéissais pas, lorsque Albert parut, vola à mon secours et m'arracha des mains de son cousin. Celui-ci, furieux, s'élanca sur mon frère; Albert, maître de ses sens, et usant de la supériorité qu'e l'âge lui donnait sur son adver-

saire, lui saisit les mains, le poussa contre la porte et l'allait chasser de l'appartement, lorsque Ernest, dont la colère doublait les forces, parvint, par un mouvement brusque et inattendu, à reprendre sa liberté; et, saisissant un gros livre, il le jeta avec tant de violence à la tête de mon frère, qu'à l'instant je vis celui-ci, couvert de sang, tomber sans mouvement sur le plancher. Je le crus mort, et dans mon désespoir je parcourais la chambre en criant: *Il est mort! il est mort!* Ernest, effrayé, me conjurait de me taire et de l'aider à secourir Albert; mais, loin de l'écouter, je continuais à crier: *Au secours! au secours!* Ernest, irrité du bruit que je faisais, et craignant d'être surpris, mit ses deux mains contre mes lèvres avec tant de fureur, que je sentis aussitôt ma bouche en sang: „O le méchant! m'écriai-je il veut me tuer aussi." Cependant ma tante, dont la chambre n'était pas éloignée de celle où se passait cette scène, m'ayant enfin entendue, se hâta d'accourir; elle fut effrayée de l'état où elle nous trouva tous trois. En l'apercevant, Ernest s'éloigna de moi, mais demeura dans la chambre, et regarda fièrement sa mère, comme

décidé à braver sa colère. Pour moi, je me jetai dans les bras de ma tante, en lui disant : „Votre méchant fils a tué mon frère, je ne l'épouserai jamais, je mourrais plutôt que d'être sa femme." Ma tante m'embrassa en silence, et s'empressa de relever mon frère; on lui donna du secours, et au bout de trois jours il fut guéri. Pour moi, renfermée dans son appartement, je refusais toujours de voir Ernest, contre lequel je montrais une si forte haine, que ma tante, craignant de l'augmenter en nous laissant plus long-temps ensemble, se détermina à envoyer son fils à l'université de Leipsic. Avant son départ, elle voulut exiger qu'il vînt me demander pardon ainsi, qu'à mon frère; mais il s'y refusa obstinément, en disant que, comme je lui appartenais, il avait justement puni Albert, qui voulait l'empêcher de disposer de moi, et qu'il expirerait plutôt que de s'humilier devant celle dont il devait être le maître. Quand on me rapporta ces paroles, je jurai que jamais il ne serait le mien; et comme ma tante s'efforçait de m'adoucir, en me remontrant qu'il ne convenait pas aux femmes d'avoir tant de rancune, je lui répondis, en me jetant dans les bras d'Albert, que ja-

mais je ne pardonnerais le mal qu'on ferai à mon frère. Madame de Woldemar perdant alors tout espoir de réconciliation pour le moment, n'insista plus pour qu'Ernest parût devant moi, et il partit sans que nous nous fussions revus.

Au bout de deux mois d'absense, le baron de Woldemar, son père, mourut, et ma tante se retira dans la terre de ce nom, située au milieu de la fertile vallée de Plaven, à une très petite distance de Dresde. Elle aurait beaucoup désiré que mes parents me laissassent avec elle; mais mon père, peu satisfait de l'éducation qu'elle avait donnée à Ernest, refusa constamment de céder à ses prières, et m'emmena avec lui dans sa terre de Lunebourg, où il fut s'établir avec toute sa famille.

Mon père, quoique d'une haute naissance, avait l'esprit trop juste et le caractère trop généreux, pour s'enorgueillir d'un avantage qu'il devait au hasard, et pour croire que le mérite fût attaché à la seule noblesse du sang. Sa façon de penser s'accordant à cet égard avec celle de ma mère, l'éducation de mon frère et la mienne s'en ressentirent. On nous apprit sans doute à respecter notre nom, mais la

vertu avant lui. C'est à cette excellente école que s'est formé mon frère, le meilleur des frères ; c'est là que s'est développée cette raison qui l'élève au-dessus des faiblesses humaines, et cette sensibilité qui l'y fait compatir ; c'est là qu'il a puisé cette austérité de principes et cette indulgence de coeur qui font de lui le guide le plus sûr, l'ami le plus tendre et le bienfaiteur le plus délicat. Ah ! mon oncle, quand vous connaîtrez mon Albert, quand vous saurez tout ce qu'il m'a sacrifié, vous verrez s'il est possible que je trace jamais son nom sans l'accompagner d'éloges et de bénédictions.

La terre de Geysa étant contigué à celle de Lunebourg, nous passions presque tous nos jours avec Blanche. Je ne sais s'il faut attribuer aux conseils de mon frère, à la société d'Albert ou à un heureux naturel, l'esprit précoce de cette charmante amie ; mais il est certain qu'elle étonnait d'autant plus par la justesse de son jugement et la vivacité de ses réparties, que ses parents, imbus du même orgueil que la baronne de Woldemar, et n'ayant aucune des qualités qui le faisait excuser dans celle-ci, ne pouvaient s'attribuer aux yeux de personne

les brillantes qualités qu'on admirait dans leur fille.

Quatre ans se passèrent ainsi; et pendant cet intervalle, nous allions souvent chez madame de Woldemar; elle m'accablait des plus tendres caresses, et j'aurais payé son affection de toute la mienne, sil le nom de fille, qu'elle me donnait sans cesse, ne m'eût rappelé le désagréable souvenir de l'époux qui m'était destiné. Je savais confusément par Blanche, à qui son père ne pouvait rien cacher, que les maîtres d'Ernest portaient les plaintes les plus graves contre la violence de son caractère; la sévérité n'avait pas plus d'empire sur lui que la douceur; il s'indignait de l'une, méprisait l'autre; enfin, malgré les progrès extraordinaires qu'il faisait dans les sciences et les témoignages qu'on ne pouvait s'empêcher de rendre à la supériorité de son intelligence, ses maîtres, fatigués de ses dédains et de son indocilité, le menacèrent de le renvoyer à sa famille; il ne put souffrir qu'on en eût seulement la pensée, et, secouant un joug qui lui semblait avilissant, il quitta l'université et revint chez sa mère.

Madame de Woldemar était seule dans sa terre quand il arriva ; il lui fallut peu de jours pour reconnaître dans son fils les mêmes défauts qu'il avait dans son enfance, mais accrus par l'âge et enracinés par l'habitude : aussi la malheureuse mère se garda-t-elle bien de nous l'amener, ni même de nous faire part de son arrivée. Après y avoir réfléchi long-temps, elle se détermina à le faire voyager. Cependant, trop sûre que l'autorité d'un gouverneur ne ferait qu'accroître la fougue de ce bouillant caractère, elle prit la résolution hardie de le confier à un jeune homme qui n'avait guère que six ans de plus que lui, mais dont elle connaissait les moeurs, la sagesse, et qui seul avait su prendre de l'ascendant sur Ernest, et s'en faire écouter et chérir, tout en le blâmant souvent et lui résistant toujours.

Ma tante ne fut pas long-temps sans se féliciter du parti qu'elle avait pris ; toutes les lettres de son fils lui annonçaient d'heureux changements, elle ne cessait de nous dire : „J'ai eu tort de vouloir conduire mon Ernest comme un homme ordinaire ; il sent trop sa dignité et sa valeur pour pouvoir se soumettre à d'autre empire

qu'à celui de sa propre raison ; voyez, depuis qu'il est libre et maître de lui-même, comme il revient à toutes les vertus !"

Je croyais que ces éloges n'étaient que l'effet de l'aveuglement d'une mère, et de son désir d'affaiblir mon aversion ; je le croyais d'autant plus, que j'entendais les domestiques et les paysans raconter tout ce qu'ils avaient eu à souffrir de l'humeur indomptable d'Ernest pendant son dernier séjour chez sa mère ; et ces faits, que tant de témoins attestaient, avaient bien plus de poids dans mon esprit qu'un changement dont ma tante seule me parlait. Chaque fois qu'elle entamait ce sujet, je répondais à peine. Irritée de ce silence obstiné, elle me reprocha un jour, avec tant d'amertume et de dureté, l'éloignement que je montrais pour son fils, qu'habituée comme je l'étais à la tendre indulgence de mes parents, je fus d'autant plus blessée du ton de ma tante, et je sentis redoubler la déplaisance que m'inspirait le séjour de Woldemar, où je ne rencontrais jamais qu'une société composée de la plus haute noblesse du pays, subjuguée par les mêmes préjugés, et soumise à une étiquette ridicule, dont madame de Woldemar

mar aimait mieux supporter l'ennui que de sortir du cercle que l'orgueil avait tracé autour d'elle; aussi, quand j'avais passé quelques mois dans sa terre, avec quelle joie je quittais ce séjour, où tout respirait la contrainte, la hauteur et le faste, pour retrouver la douce liberté et les visages riants de Lunebourg! Le genre d'esprit de mon père ne lui permettait point d'adopter les usages de la noblesse saxonne, qui, n'admettant aucun mélange dans les diverses classes de la société, apportent un obstacle invincible à ce que les hommes de mérite soient traités comme ils doivent l'être. Il aimait passionnément les arts et les lettres; il accueillait, il recherchait les savants et les artistes célèbres: aussi sa terre était-elle l'asyle des talents et des lumières; et, pour être admis chez lui, une grande célébrité était plus utile qu'un grand nom. Tel fut le motif de la distinction avec laquelle il reçut votre neveu; sur la réputation de M. Mansfield, mon père désirait le connaître et l'attirer chez lui. Étonné de voir dans un âge aussi tendre le talent de la poésie porté à un si haut degré, il ne tarissait point sur tout ce que promettait un si rare génie; mais, lors-

qu'après quelque temps de séjour à Lunebourg, il découvrit que M. Mansfield était encore peintre et musicien; l'affection qu'il prit pour ce jeune homme fut si ardente, qu'elle devint communicative; ma mère le traitait comme son fils, et il n'y avait plus de bonheur à Lunebourg que quand M. Mansfield y arrivait. Assurément mes parents étaient loin de voir en lui l'époux de leur fille, et je doute même qu'ils eussent jamais donné leur consentement à un pareil choix; mais ils ne prévoyaient pas que ce sentiment d'admiration, auquel ils se livraient sans réserve, allait devenir dans mon ame un sentiment plus tendre. J'avais alors quinze ans; je ne voyais que par les yeux de mon père, et je chérissais tout ce qu'il aimait; j'étais, comme lui, portée à l'enthousiasme et douée de la même vivacité d'imagination. Les éloges qu'il ne cessait de prodiguer à M. Mansfield m'éblouirent et m'enivrèrent; je commençai par prendre pour ses talents une adoration qui passa bientôt jusqu'à sa personne; mais je le regardais comme un être d'une espèce trop supérieure, pour croire qu'il pût m'inspirer un sentiment qui demande de l'égalité; tandis

que, de son côté, ma naissance lui paraissait trop au-dessus de la sienne, pour me voit autrement que comme la fille de son ami et de son protecteur.

J'avais quelques talents, qu'il se plaisait à perfectionner lorsqu'il venait à Lunebourg; sa voix sensible et mélodieuse m'apprenait à rendre des sons plus touchants; il me faisait réciter ses vers, où l'amour était peint avec tous ses charmes: un éloge de sa part me ravissait. Que de fois, enchantée d'avoir ebtenu son approbation, je m'échappais pour aller verser des larmes d'orgueil et de joie! Je répétais alors ses moindres expressions, son geste, son regard, je n'oubliais rien; et quand je rentrais dans le salon, s'il s'approchait de moi, s'il m'adressait quelques mots flatteurs, mon coeur palpitait, mes joues devenaient brûlantes, ma voix tremblait, et à peine pouvais-je savoir ce que je répondais. Ce trouble me désolait, non par la crainte qu'il ne révélât à M. Mansfield un sentiment que j'ignorais moi-même, mais par la mauvaise opinion qu'il devait lui donner de mon esprit; je me sentais si embarrassée devant lui, que je croyais lui devoir de la reconnaissance pour les en-

couragements qu'il daignait m'accorder. Combien Blanche me semblait heureuse d'oser causer avec lui! que j'enviais cette piquante vivacité à laquelle il donnait tant de louanges! sans que mon amitié pour Blanche en fût altérée. Je pleurais de dépit de me sentir moins aimable qu'elle, et dans ce moment je laissais voir un désordre dont il était bien difficile quil ne pénétrât pas le motif. Cependant, soit par respect pour ma jeunesse et ma naissance, soit par la crainte de perdre les bontés de mon père, il ne m'avait jamais laissé entrevoir son amour, et j'ignorais toujours le mien lorsque la baronne de Woldemar vint passer quelque temps à Lunebourg. D'un coup-d'oeil elle eut bientôt pénétré ma prédilection pour M. Mansfield, et, révoltée de voir un semblable rival à Ernest, elle s'en vengeait en saisissant toutes les occasions de traiter M. Mansfield avec le mépris le plus marqué; mais, loin de m'éloigner de lui par cette conduite, elle me le rendait plus cher, et me faisait chercher avec empressement tous les moyens de le dédommager des mortifications dont elle se plaisait à l'accabler. Si je le voyais rougir et prêt à s'offenser des sarcasmes indi-

rects qu'elle lui lançait, je rougissais plus que lui, je lui adressais la parole du ton le plus doux que je pouvais trouver, en le regardant d'un air plus doux encore; alors il s'attendrissait, baissait les yeux, et gardait un silence qui semblait lui coûter trop, pour que je ne démêlasse pas que celle qui obtenait de lui un pareil effort ne devait pas lui être indifférente. Cependant il ne disait rien, et peut-être ne se serait-il jamais déterminé à me parler, si un hasard imprévu ne l'eût forcé à cet aveu.

Un matin je dessinais dans une galerie qui n'était séparée du cabinet de mon père que par une porte vitrée couverte d'un rideau. M. Mansfield y vint sous le prétexte de chercher quelques crayons; il s'approcha de moi, loua mon ouvrage, et, appuyé derrière ma chaise, il me regardait travailler en silence, lorsque tout à coup nous entendîmes ma mère et madame de Woldemar entrer dans le cabinet à côté, et commencer à parler assez bas. Comme il n'y avait d'issue pour sortir de la galerie que la pièce où elles étaient, j'allais la traverser, quand les voix s'élevant peu à peu, j'entendis prononcer mon nom; je m'arrêtai. M. Mansfield me regardait comme

pour chercher dans mes yeux ce qu'il devait faire. Je ne savais à quoi me résoudre; plus nous restions, plus l'embarras de nous montrer augmentait, et plus mon intérêt me pressait d'écouter.

„Amélie m'est bien chère, disait ma tante, son esprit est au-dessus de son âge, son ame est pleine d'énergie, et la douce sensibilité de son caractère est plus séduisante encore, s'il est possible, que les charmes de sa figure; mais tant d'avantages seront perdus, si vous ne veillez sur votre fille; peut-être le sont-ils déjà; je rougis de le penser, et pour l'honneur de son nom, et pour l'honneur de celui qu'elle doit porter un jour .... Amélie aime. — Amélie aime! s'écria ma mère étonnée." A cette exclamation, une rougeur brûlante couvrit mon front; je feignis de continuer mon ouvrage, mais un nuage était sur mes yeux, et je ne voyais rien que M. Mansfield, qui me fixait avec des regards remplis de tendresse et d'inquiétude. „Je ne vous dissimulerai pas, continua la baronne, que je suis profondément blessée de ce qui se passe chez vous; je ne désapprouve pas qu'on estime le savoir et les talents, mais non pas au-dessus de ce

qu'ils valent : ici ils ont été mis avant tout. Amélie n'a point été élevée comme son rang l'exigeait : entourée, depuis son adolescence, de gens sans nom, de littérateurs, de baladins, auxquels elle vous voyait, ainsi que son père; prodiguer inconsidérément vos éloges et votre amitié, comment aurait-elle appris à respecter sa naissance? Aussi qu'en est-il arrivé? C'est que, n'ayant point le sentiment de sa dignité, elle s'est avilie, elle, Amélie de Lunebourg, l'épouse destinée à Ernest de Woldemar, jusqu'à aimer un M. Mansfield!" A ce nom, le crayon échappa de ma main; M. Mansfield la pressa entre les siennes; je ne la retirai pas. „Je crois bien, reprit ma mère, qu'Amélie admire les talents de M. Mansfield, mais non qu'elle lui accorde une préférence répréhensible. — Je voudrais pouvoir en douter, répliqua la baronne; mais son amour se décèle par des signes trop certains, pour qu'il puisse me rester l'ombre d'un doute, et je m'étonne comment vous n'en avez pas été frappée. Direz-vous aussi que vous n'apercevez pas que de son côté ce Mansfield ne l'aime ou ne cherche à la séduire?" A ces mots, M. Mansfield tomba à mes genoux,

et m'entourant de ces deux bras, il me dit d'une voix étouffée: „Oui, je vous aime mille fois plus que ma vie; mais le ciel m'est témoin que je suis si éloigné de vouloir vous séduire, que, sans un événement qui me met dans l'impossibilité de me taire, mon respect pour votre rang m'eût fait renfermer mon secret dans mon coeur, et que je serais plutôt mort que de vous le révéler." A ces mots, je cachai mon visage entre mes mains, pour dérober à M. Mansfield la joie que me causait un tel aveu; il allait reprendre la parole, lorsqu'il fut interrompu par la baronne, qui répondait, avec un accent haut et impérieux, à quelque objection que ma mère lui avait faite, et que l'aveu de M. Mansfield m'avait fait perdre. „Quoi qu'il en soit, ma soeur, comme mes droits sur Amélie sont presque aussi puissants que les vôtres, puisque étant destinée à Ernest, je la regarde déjà comme ma fille, et qu'il faut qu'elle se rende digne de l'être, j'exige que, dès demain, on la sépare de M. Mansfield; et puisque vous refusez de le chasser de chez vous, j'espère qu'il me sera permis de garder Amélie avec moi tout le temps qu'il passera ici."

Les observations de la baronne avaient fait quelqu'impression sur l'esprit de ma mère, et, lors même qu'elle les aurait trouvées fausses, comme elle ne voyait aucun inconvénient à me séparer de M. Mansfield, elle s'engagea à obtenir de mon père la permission de me laisser partir dès le lendemain pour Woldemar.

A cette conclusion, je sentis une vive douleur. M. Mansfield, pâle et agité, me regardait avec des yeux où se peignaient l'incertitude et l'effroi; il n'osait me parler; mais à peine eût-il entendu ma tante et ma mère s'éloigner, qu'il rompit le silence. „Quel sera mon sort, me dit-il? Faut-il vous perdre à jamais. — Si mon père l'ordonne, je partirai; mais recevez la promesse que je ne serai jamais la comtesse de Woldemar. — O mon Amélie! me dit-il en versant des larmes, si vous savez aimer, cette promesse peut-elle vous suffire? Maintenant que j'ai osé vous ouvrir mon coeur, et que j'ai pu lire dans le vôtre, il ne m'est plus possible de renoncer à vous; et, m'ôter l'espoir de vous posséder un jour, c'est prononcer ma mort. — Eh bien! interrompis-je vivement, je jure, si je suis jamais libre, de ne vivre que pour vous,

et de ne changer mon nom que pour le vôtre. — J'y compte, répliqua-t-il avec transport, généreuse Amélie ; vous venez d'assurer mon bonheur." Ces mots, sa joie, son air de triomphe, me firent sentir la force et l'importance des paroles qui venaient de m'échapper. Honteuse de m'être engagée par un pareil serment sans le consentement de mon père, je quittai la galerie précipitamment, dans une confusion inexprimable.

Le même jour, en sortant de table, mon père me prit par la main, et me dit : „Votre tante désire vous emmener demain avec elle, Amélie ; n'y consentez-vous pas avec plaisir ? — Ce n'est jamais avec plaisir que je me sépare de mon père, répliquai-je timidement. — Il faut pourtant vous accoutumer à savoir le quitter, reprit la baronne, puisque vous n'êtes pas destinée à passer vos jours près de lui. — C'est pour cela, madame, que je voudrais lui consacrer tous ceux dont je peux disposer encore. — Pardonnez, ma soeur, dit mon père en s'adressant à la baronne, si je vois avec satisfaction que le voeu de ma fille, comme le mien, est de nous séparer le plus tard possible : Amélie restera ici." A ces

mots, M. Mansfield, qui semblait ne pas écouter la conversation, laissa échapper un mouvement de joie, et je baisai la main de mon père avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire. Ces signes d'intelligence n'échappèrent pas à la baronne; elle nous considéra un moment en silence, et se retournant vers ma mère, elle lui dit froidement: „Vous n'avez donc pas instruit M. de Lunebourg du motif particulier qui m'engage à emmener Amélie? — J'ai cru, répondit ma mère un peu embarrassée, qu'il suffisait, pour le déterminer, de lui parler de votre désir. — Vous voyez bien que vous vous êtes trompée, et qu'il faut tout dire." Mon père parut surpris: „Que signifie ce mystère; interrompit-il? et qu'avez-vous à m'apprendre?" Ma tante, sans lui répondre, fixa ses yeux sur M. Mansfield avec l'expression du plus profond mépris. Mon père, qui suivait tous ses mouvements, ayant cru apercevoir dans ce regard le désir de ne point s'expliquer devant un étranger, ajouta aussitôt: „Est-ce quelques secrets de famille que vous voulez me confier, et M. Mansfield est-il de trop ici? — De trop, répliqua la baronne avec un dédain encore

plus marqué ; n'est-ce que d'à-présent que vous vous en apercevez ?" A ces mots, la frayeur me saisit ; je craignis que madame de Woldemar n'accusât Mansfield de séduction, et que mon père, irrité, ne le bannît de chez lui en m'ordonnant de ne plus le revoir. Pour éviter un pareil éclat, je crus que le meilleur parti était de céder aux ordres de ma tante ; et, me tournant vers elle, je lui dis d'une voix tremblante : „Puisque vous avez la bonté, madame, d'attacher tant de prix à mon séjour à Woldemar, si mes parents le permettent je suis prête à vous suivre." Cette réponse, les paroles de la baronne, surtout l'excès de mon trouble, découvrirent sans doute à mon père, et les soupçons qu'on avait formés, et le mystère qu'on lui cachait ; car, sans demander aucun éclaircissement il se contenta de me dire, d'un ton un peu plus grave : „Je suis bien aise, Amélie, que vous n'ayez pas attendu mes ordres pour obéir à votre tante; l'amitié qu'elle vous témoigne, et les droits qu'elle doit avoir sur vous, mériteraient bien quelques sacrifices de votre part, si c'en pouvait être un de partir avec elle." Après cette phrase, il me fixa ; je rougis alors ; il eut pitié de mon em-

barras, et me dit d'un ton plus doux: ,, Mon Amélie, retirez-vous dans votre appartement, vous devez avoir des préparatifs à faire pour votre départ." Je me levai ; il me tendit les bras, je m'y précipitai en pleurant. ,, Calme cette douleur, mon enfant, me dit-il, nous ne nous séparons pas pour long-temps, nous nous reverrons." Hélas! oui, je devais le revoir bientôt, mais pour lui dire un éternel adieu.

Pendant cette scène, M. Mansfield avait changé plusieurs fois de couleur. Du reste du jour il ne put m'entretenir; mais le lendemain, comme je descendais de très bonne heure dans le salon pour chercher un ouvrage que je voulais emporter, M. Mansfield, qui m'avait entendu sortir de mon appartement, se hâta de me joindre ; il avait l'air abattu. ,, Vous avez donc consenti à vous éloigner, me dit-il tristement ? — Que pouvais-je faire, M. Mansfield ? N'avez-vous pas vu hier quels regards madame de Woldemar lançait sur vous ? Elle allait vous accuser d'être la cause de mon refus, et mon père ne vous l'aurait peut-être pas pardonné. — Eh! qu'importe, Amélie, il fallait m'exposer à sa colère, il fallait tout risquer, tout souf-

frir, plutôt que de partir avec votre tante; mais à votre âge on est si craintive! Hélas! on ne sait point aimer. — Après ma promesse, vous osez dire que je ne sais point aimer, m'écria-je en levant les mains au ciel! — Amélie, reprit-il très vivement, tout nous sépare, la naissance, la fortune, la volonté de vos parents, les engagements qui vous lient; puis-je espérer trouver dans un si jeune coeur assez d'énergie, d'élévation et d'amour, pour surmonter tant d'obstacles et vaincre tant de préjugés? Serez-vous supérieure à tout votre sexe par la force de votre caractère, comme vous l'êtes par les charmes tout-puissants qui vous ont rendue l'objet de mon adoration? Et quand il s'agira de vous donner à un homme que vous abhorrez, et de prononcer l'arrêt de ma mort, aurez-vous le courage de résister? — M. Mansfield, repris-je, j'ai du courage, et beaucoup; je saurai l'opposer à tout, hors aux prières de mon père; s'il me demande mon malheur, je consentirai à mon malheur; mais tranquillisez-vous, il ne voudra jamais celui de sa fille." En finissant ces mots, je crus entendre la voix de ma tante sur l'escalier, et je m'échappai. Deux heures

après, je montai dans sa voiture avec elle pour nous rendre à Woldemar. Elle ne me fit aucun reproche, ne m'adressa aucune plainte, ne prononça pas une seule fois le nom de M. Mansfield, et ne cessa de m'entretenir d'Ernest; mais plus elle m'en parlait, plus je sentais s'augmenter mon aversion pour lui; plus elle montrait de mépris pour les mésalliances, plus je jurais dans mon coeur de n'appartenir jamais qu'à M. Mansfield.

Il y avait deux mois que j'étais à Woldemar, lorsque je reçus la triste nouvelle de la mort de ma mère: elle avait été enlevée en trois jours par une fièvre maligne, et mon père, accablé de douleur, me rappelait auprès de lui; il rappellait aussi mon frère, qui finissait ses études à Vienne. Ma tante ne voulut point me laisser retourner seule à Lunebourg; elle devenait ma mère, me disait-elle, et dès-lors la tendresse autant que le devoir lui prescrivaient de ne plus me quitter. Je fus peu touchée de cette marque d'affection, parce que, dans un pareil moment, je ne sentais que la perte que je venais de faire et la douleur de mon père.

Je ne puis m'empêcher de remarquer, à ce sujet, combien les personnes qui ont le plus d'esprit savent rarement employer les moyens d'atteindre le but qu'elles se proposent. Toute occupée de mes parents, je ne songeais point, en m'approchant de Lunebourg, si j'y retrouverais M. Mansfield. Ma tante, qui était si intéressée à écarter de moi un pareil souvenir, fut la première à le faire renaître. „J'espère, me dit-elle en entrant dans l'avenue du château, que, dans une maison de deuil, consacrée maintenant à la tristesse, nous ne rencontrerons plus ces étrangers, ces artistes, ces musiciens, qui ne doivent être admis que dans les jours de plaisir? — Assurément, madame, vous devez être bien sûre de ne trouver auprès de mon père que ceux qu'il regarde comme ses amis. — Oseriez vous supposer, reprit-elle avec aigreur, qu'il comptât M. Mansfield dans ce nombre? — Du moins, répondis-je en rougissant, il l'a toujours traité comme tel. — Vous vous attendez donc à revoir cet homme-là aujourd'hui? — Je n'y avais point pensé; mais je présume qu'il n'aura point abandonné mon père au moment où il était seul et en proie à la plus amère

douleur. — Je le présume aussi, reprit ma tante avec une froide ironie; mais comme votre père aura aujourd'hui près de lui sa soeur et sa fille, les soins de M. Mansfield deviennent inutiles, et si celui-ci ne le sent pas, je me chargerai de le lui apprendre. — J'imagine, madame, repliquai-je un peu vivement, que vous n'oublierez pas que vous êtes dans la maison de mon père, et que vous parlez à un homme qu'il considère?" Ma tante me regarda fixement, et après un moment de silence, elle ajouta d'un ton grave: „Prenez garde à vous, Amélie; quoique vous me soyez aussi chère que mon propre fils, il est des erreurs que je regarderais comme si coupables dans une fille de mon sang, qu'un repentir de toute la vie ne pourrait me les faire pardonner." Je ne répondis point, et peu de minutes après la voiture entra dans les cours du château.

Nous trouvâmes mon père très mal; il gardait le lit, et était dans un tel accablement, que notre arrivée put à peine l'en tirer. M. Mansfield ne quittai point sa chambre; mais il n'y avait pas une heure que nous y étions, que je vis madame de Woldemar le tirer à l'écart, tandis que je

donnais une potion à mon père, et lui dire quelques mots à l'oreille, qui le firent tressaillir et quitter l'appartement sur-le-champ. Je n'osai faire aucune question; je m'efforçai même de surmonter mon trouble en ne m'occupant que de mon père, lorsque, vers cinq heures du soir, un domestique me remit mystérieusement ce billet de M. Mansfield:

„Je quitte le château pour ne vous revoir peut-être jamais. Dans la douleur „qui m'accable, je compte assez sur votre „bonté pour être sûr que vous ne refuse„rez pas de venir me dire un dernier adieu. „Je vous attends sous les grands ifs du „bas parc."

J'aimais, je n'avais pas dix-sept ans, je voyais la peine d'un homme qui m'était cher, j'étais révoltée de la tyrannie de madame de Woldemar: tant de motifs réunis pouvaient pallier peut-être, mais non justifier le tort d'avoir accepté un pareil rendez-vous.

Vers sept heures, mon père s'endormit, et je descendis dans le parc. Ma tante, qui croyait M. Mansfield parti depuis le matin, ne s'opposa point à ma promenade. Aussitôt que M. Mansfield m'aperçut, il accou-

rut, me prit la main, et me dit avec beaucoup d'agitation: „Amélie, après la manière dont votre tante m'a traité, il est impossible que je demeure plus long-temps dans une maison qu'elle habite. Pour ne point m'éloigner de vous, j'aurais consenti à dévorer en silence toutes les humiliations dont elle m'aurait accablé; mais elle me menace d'une scène publique; elle est résolue à ne rien ménager; ni l'état de votre père, ni la crainte de vous compromettre ne la retiendront: voilà ce qui m'a décidé. Plutôt que de nuire à des intérêts si chers, je consens à dévouer ma vie au malheur. Adieu! en vous quittant je vous rends votre liberté, je vous rends vos promesses; je ne veux point que votre tendresse pour un infortuné vous expose à des persécutions; oubliez mon existence, remplissez le voeu de votre famille; vous n'entendrez jamais parler de moi."

Loin d'accepter l'offre de M. Mansfield, la grandeur d'ame qui la faisait faire m'imposait, à ce que je croyais, la loi de la refuser; je regardais comme un devoir de le dédommager des affronts qu'il avait essuyés; et, m'élever pour lui au-dessus des préjugés, me semblait autant un acte de

vertu qu'une preuve d'amour : aussi n'hésitai-je pas à lui confirmer mes promesses, et à lui jurer de ne jamais appartenir qu'à lui. Il se précipita à mes pieds, en s'applaudissant d'être vaincu en générosité; il me conjura de lui écrire dans la ville la plus prochaine de Lunebourg, où il allait se retirer; je le lui promis, et nous nous séparâmes.

Les progrès du mal de mon père furent si rapides que, malgré toute la diligence d'Albert pour se rendre à Lunebourg, il ne put arriver que la veille de sa mort. Comment entreprendre de tracer cette scène de terreur et d'affliction, où deux orphelins se virent privés du meilleur des pères, de leur unique appui. Tous deux l'un contre l'autre à genoux près de son lit, n'ayant plus d'espérance, nous ne formions qu'un seul voeu, c'était de mourir avec lui. La nuit s'avançait; nous frémissions de voir renaître le jour, qu'on nous avait annoncé devoir être le dernier des siens. Mon père, qui sentait son état, fit un effort pour parler: ,,Écoute-moi, Albert, dit-il." A ces mots, prononcés d'une voix éteinte, mon frère étouffa ses sanglots; je soulevai la tête, et ma tante, qui n'avait point voulu

se coucher, s'avança de l'autre côté du lit, en face de moi. Mon père reprit: „ Albert, je te connais bien, et je suis sûr de toi; ni l'adversité ni les passions ne dégraderont ton ame vertueuse; mais cette pauvre orpheline,..... et il étendit vers moi une main que je saisis en la baignant de larmes, il ne lui reste plus que toi.... Mon fils, sers-lui de père, de mère, deviens sa providence. J'ignore si l'époux qui lui est destiné doit faire son bonheur; si tu ne le pensais pas, et qu'une répugnance invincible lui fît redouter cette union, Albert, ne permets point qu'elle s'accomplisse, et que mon Amélie ne soit jamais forcée..." A ce mot, je vis ma tante tressaillir; elle fit un mouvement pour parler, l'état de mon père la retint. Il y eut un long silence: mon père regarda Albert, il semblait attendre une réponse: hors d'état de la faire, mon frère me serra dans ses bras avec transport, en élevant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin du serment qu'il faisait d'exécuter religieusement les volontés de son père. Touché de notre tendresse fraternelle, ses yeux mourants se ranimèrent, il se souleva, unit entre ses mains la main d'Albert et la

mienne, en demandant à Dieu de bénir ses enfants comme il les bénissait lui-même.... Sa tête retomba sur son oreiller, et quelques minutes après il expira..... O mon excellent père! je vous perdis, et mes malheurs commencèrent.

Il y avait un mois que nous étions en proie à la plus vive douleur, lorsqu'un matin madame de Woldemar nous fit prier de monter chez elle; elle s'assit entre mon frère et moi, et nous prenant la main, elle nous dit: „Mes enfants, il est temps de songer aux arrangements que vous avez à prendre; je ne puis rester ici plus long-temps, et il ne serait pas décent qu'à l'âge d'Amélie elle demeurât seule sous la tutelle d'un si jeune frère. Je sais bien que mon fils doit arriver incessamment, et que son mariage avec Amélie ne pouvant se conclure qu'après l'expiration de votre deuil, les strictes bienséances demanderaient peut-être qu'elle passât cette année ailleurs que chez moi; mais ce n'est qu'auprès du baron de Geysa qu'elle pourrait se retirer convenablement, et le procès qui le retient à Vienne avec sa famille peut encore durer long-temps. Dans cette circonstance, ma maison devient donc son

seul asyle ; et je ne crois pas, ajouta-t-elle en nous regardant alternativement, que personne puisse trouver mauvais que, sous les yeux d'une mère, elle habite quelque temps près de son futur époux."

A cette proposition, mon coeur battit violemment ; mais ne voulant point m'expliqner devant madame de Woldemar, je baissai les yeux sans faire de réponse. Mon frère l'attendit quelque temps avant de parler ; voyant que c'était en vain, il répliqua qu'en effet il ne croyait point que les convenances fussent blessées lorsque j'habiterais sous le même toit qu'Ernest jusqu'à la fin de mon deuil ; mais que dans cette occasion-ci, c'était moins elles qu'il consultait que ma volonté et mon goût, qu'il donnerait son consentement à tout ce qui me conviendrait, mais qu'il ne le donnerait qu'à cette condition. Je persistai à me taire. „N'avez-vous rien à dire ? me demanda ma tante vivement. — Je parlerai à mon frère, répondis-je d'une voix tremblante. — A votre frère ! répliqua-t-elle avec colère ; ne pouvez-vous donc vous expliquer devant moi ? Avez-vous des aveux si honteux à faire que vous rougissiez de ma présence ?" Son ressen-

timent s'accroissant par mon silence, elle continua avec un emportement qu'elle ne pouvait plus modérer: „Quelle est donc l'indigne pensée qui vous occupe, Amélie?.... Si c'est-celle que je crains, croyez-vous que votre frère l'entende sans horreur, lui, le petit-fils des comtes de Woldemar? Malheureuse! s'il était possible que tu la nourrisses dans ton sein, que Dieu te fasse expirer sur l'heure." Mon frère, surpris et presque effrayé d'une pareille imprécation, me prit par le bras en disant: „Je causerai avec elle, madame, elle ouvrira son coeur à son ami, et je suis bien certain de n'y rien découvrir qui puisse excuser la manière dont vous venez de la traiter." Nous quittâmes madame de Woldemar. A peine arrivée dans ma chambre, je me jetai dans les bras de mon frère, en m'écriant qus je ne voulais point aller chez ma tante; qu'il connaissait mon aversion pour Ernest, qu'il savait combien elle était fondée, et que l'idée seule de ce mariage me remplissait de terreur. A ces mots, il m'en souvient, je vis Albert pâlir, il parut agité; mais après un moment de réflexion, il prit ma main, qu'il serra fortement

entre

entre les siennes, et me dit, en me regardant d'un air attendri: „Mon Amélie ne sera jamais forcée, les dernières volontés d'un père et le coeur d'Albert lui en répondent."

O mon oncle! si vous saviez quelle sublime générosité renfermait ce peu de mots! mon vertueux frère venait de me sacrifier le bonheur de sa vie entiére, car il aimait Blanche de Geysa, et il en était aimé. En suivant la volonté de mon grand-père, mon union eût assuré la leur; tandis qu'en refusant la main d'Ernest, je forçais Blanche à lui donner la sienne sous peine d'être déshéritée. Ce mutuel attachement s'était formé pendant le séjour du baron de Geysa et d'Albert à Vienne. Dans aucune de ses lettres, mon frère ne m'avait parlé de son amour, parce que sachant bien que son sort dépendait de mon mariage, il ne voulait pas que son intérêt gênât ma liberté; et il me connaissait assez pour être sûr que plutôt que de faire son malheur, je n'hésiterais pas à consentir au mien. Ce n'est qu'après mon mariage avec M. Mansfield que j'ai su tout ce que je coûtais à Albert, et c'est Blanche qui me l'a appris; sans elle j'au-

rais ignoré toujours sans doute le mal que j'ai fait à un frère si chéri. A ce souvenir, je pleure de reconnaissance, d'admiration et de tendresse; je regarde mon Albert comme le meilleur de tous les êtres, je goûte un plaisir inexprimable à reconnaître sa supériorité, et je l'aime avec une si profonde et si exclusive amitié, que je croirais que mon coeur a payé son sacrifice, si un tel sacrifice pouvait se payer.

L'aveu que j'avais fait à mon frère de mon éloignement pour Ernest ne m'avait point coûté, mais celui de mon inclination pour M. Mansfield m'embarrassa beaucoup; je ne savais comment apprendre à Albert que j'avais donné mon coeur et presque engagé ma main à l'insu de mes parents. Cependant je ne lui cachai rien de ma situation; je lui montrai une lettre que j'avais reçue de M. Mansfield depuis la mort de mon père, par laquelle il réclamait l'exécution de ma promesse, et j'ajoutai que j'étais décidée à la remplir aussitôt que mon deuil serait fini.

Albert combattit fortement ma résolution; le noble Albert, que les sollicitations de mes parents, ni celles de Blanche, ni celles de son propre coeur ne pouvaient

décider à me presser en faveur d'Ernest, s'opposa toujours à mon mariage avec M. Mansfield ; son orgueil souffrait d'une union si désassortie : son orgueil ! oui, le mot m'est échappé ; mais chez lui l'orgueil n'est pas une faiblesse, et la suite ne m'a que trop fait voir que c'était la raison même qui parlait par sa bouche, lorsqu'il me peignit les funestes inconvénients des mésalliances. „Amélie, me disait-il, si tu ne peux aimer Ernest, renonce à lui, et je t'approuverai ; mais si tu veux être heureuse, respecte les opinions du pays où tu vis. Si tu t'y soumets, tu trouveras dans ta conscience, dans l'estime publique et dans la tendresse de tes proches, un adoucissement à tes peines. Si tu les braves, au contraire, et que tu tombes dans l'infortune, quelles consolations te restera-t-il ? Quoique vertueuse, tu te verras méprisée, ta famille te rejettera de son sein, tes jeunes compagnes feindront de ne te plus connaître ; je verrai le front de mon Amélie couvert de confusion, chacun l'accabler d'humiliation, et elle-même enfin obligée de s'ensevelir dans l'obscurité pour se soustraire à la honte." Ces raisons, données par tout autre que mon frère, m'au-

raient fait peu d'impression, et j'aurais mis ma gloire à surmonter ce que j'appelais de vains préjugés, pour rester fidèle à ma foi et à mon amour, mais ma confiance dans Albert était telle, que je ne me permettais pas de croire que je pouvais justifier mon opinion quand il en avait une contraire. Ainsi, sans renoncer à mon projet, ni rompre avec M. Mansfield, je lui écrivis que la perte de mon père était encore trop récente pour qu'il me fût possible de songer au mariage; que d'ailleurs nos engagements étaient désapprouvés par mon frère, et que, quoique j'espérasse bien obtenir un jour son consentement, il me faudrait du temps pour le faire changer d'avis; qu'ainsi, pendant l'année de mon deuil, je suspendais non seulement l'accomplissement de ma promesse, mais toute correspondance avec lui. „Je connais assez votre délicatesse, ajoutai-je, pour être sûre que vous ne tenterez pas d'ébranler cette résolution, telle rigoureuse qu'elle vous paraisse; et vous devez assez compter sur mon coeur pour ne pas douter que si dans un an vos sentiments pour moi sont les mêmes, ma main ne vous soit assurée."

M. Mansfield ne fit aucune réponse à cette lettre : son silence m'inquiéta ; j'envoyai un homme de confiance dans la ville qu'il habitait pour prendre des informations. J'appris que depuis dix jours (époque où il avait dû recevoir ma lettre), il avait quitté son logement, et que personne ne savait où il était allé.

Cette disparution soudaine me causa une vraie peine ; je tremblais que ma lettre, en le mettant au désespoir, ne fût cause de quelque malheur ; je me reprochais sans cesse de l'avoir écrite, et ce continuel regret, joint à la tyrannie que madame de Woldemar exerçait sur moi, me rendirent ma situation insupportable. Je voulais m'éloigner de ma tante : pour cela il fallait quitter Lunebourg, où elle avait juré de rester tant que je ne consentirais pas à aller avec elle à Woldemar ; je priai donc mon frère de m'emmener avec lui dans une terre qu'il possède en Bohême, et dont la position sombre et sauvage s'accordait parfaitement avec la mélancolie qui m'oppressait. Il approuva mon désir, et dès le soir même déclara notre projet à la baronne. Elle s'y opposa avec une violence qui aurait intimidé tout

autre qu'Albert. Pour lui, ferme dans sa résolution, il répondit avec tant de raison, de mesure et de respect, qu'il n'y avait que madame de Woldemar au monde qui pût ne pas lui céder. Mais, accoutumée à régner despotiquement sur tout ce qui l'entourait, elle ne vit dans la résistance de mon frère qu'un insupportable affront; et comme elle n'avait pas le pouvoir de m'arracher de ses mains, elle le quitta, en lui jurant qu'elle allait assembler un conseil de famille, qui lui ôterait tous les droits qu'il avait sur moi, et dont elle prétendait qu'il faisait un si mauvais usage.

Ces menaces nous alarmèrent peu; nous partîmes pour la Bohême. Après nous être arrêtés quelques jours à Prague, nous poursuivîmes notre route jusqu'à la terre d'Albert. Les roches sauvages, les forêts antiques qui entourent ce séjour, semblaient le séparer du reste du monde. En y arrivant, je regardai autour de moi, et je crus être seule dans l'univers avec mon frère. Eh bien! ce sentiment me fut agréable; et quand je voudrai peindre la sérénité d'une ame tendre et innocente, je me rappellerai les six mois que j'ai passés tête-à-tête avec Albert dans cette demeure;

j'ai connu des sensations plus vives, mais non d'aussi touchantes. J'adorais mon frère, le ciel, les arbres; je pleurais souvent, et il n'est aucun plaisir que je préférasse à ces larmes; enfin, dans les diverses situations de ma vie passée, s'il m'était permis de choisir celle où je voudrais passer ma vie entière, je n'hésiterais pas à marquer ce temps.

Cependant, je n'avais point oublié M. Mansfield, et son souvenir vivait toujours dans mon coeur; mais peut-être aurait-il fini par s'y affaiblir, si l'incertitude où j'étais sur son sort n'eût sans cesse ramené ma pensée sur lui, en présentant à mon imagination toutes les différentes raisons d'un si inconcevable silence. Albert tâchait de me distraire par des études assidues, d'intéressantes promenades, des conversations instructives; enfin, je l'ai dit, malgré l'absence de M. Mansfield, je commençais à être paisible et heureuse, lorsque nous reçûmes la nouvelle de l'arrivée du baron de Geysa à Dresde, et du mouvement que se donnait madame de Woldemar pour assembler ce conseil de famille dont elle nous avait menacés. Son influence sur l'esprit de tous nos parents

était si reconnue, que mon frère craignit qu'elle ne réussît dans ses projets, s'il n'allait s'y opposer lui-même. Il partit, et je restai seule.

Il m'avait promis de m'écrire en arrivant à Dresde; quinze jours se passèrent sans nouvelles; je m'en inquiétai peu, parce que je savais combien les communications étaient difficiles dans l'inaccessible retraite où je vivais. Cependant, au bout de trois semaines, je commençais à être alarmée du silence d'Albert, lorsqu'un matin une de mes femmes accourut me dire, pendant que j'étais encore au lit, qu'un homme, qui venait d'arriver à cheval, demandait à me voir sur-le-champ. Je crus que c'était un courrier d'Albert; je passai une robe, je descendis: cet homme, c'était M. Mansfield.

En le reconnaissant, la surprise et l'émotion m'arrachèrent un cri, et je tombai toute tremblante sur un fauteuil. Il se jeta à mes pieds, et me dit d'une voix étouffée: „Je viens de Dresde; j'ai suivi toutes les démarches de madame de Woldemar: le conseil de famille lui a remis une entière autorité sur vous; elle va venir vous enlever d'ici. En arrivant à Dresde, vous

trouverez le comte Ernest qu'on attend tous les jours ; on vous unira à lui malgré vous, et je ne survivrai pas à votre perte. Est-ce là ce que vous voulez, Amélie? — Quelles funestes nouvelles m'apportez-vous, lui dis-je, et qu'êtes-vous devenu depuis si long-temps? — Quand je reçus la cruelle lettre que vous m'écrivîtes de Lunebourg, je m'éloignai d'un lieu où vous m'aviez accablé d'une pareille douleur, sans avoir le courage de vous répondre. Qu'aurai-je pu vous exprimer, que des plaintes sur votre manque de foi? J'en avais le droit, peut-être, mais je ne voulais pas en user. Je vins à Dresde ; le chagrin me fit tomber malade ; je l'ai été long-temps, vous pouvez vous en apercevoir (en effet il était maigri et pâle). Je n'étais pas rétabli encore, lorsque j'entendis parler des desseins de madame de Woldemar. Quand j'ai su qu'ils étaient au moment de s'effectuer, j'ai surmonté ma faiblesse, et je suis venu jour et nuit pour vous instruire de ce qui se passe. — Que dois-je faire, interrompis-je avec inquiétude? — Amélie, reprit-il, dans trois jours il ne sera peut-être plus temps de réfléchir ; votre tante sera ici, et vous emmènera à

Woldemar, sans que votre frère puisse vous défendre. Bientôt Ernest viendra vous y joindre; toute votre famille vous entourera, vous pressera; on obtiendra peut-être des ordres supérieurs auxquels vous ne pourrez résister, et, forcée à subir le joug.... — Non, non, m'écriai-je, je ne me laisserai pas réduire à cette extrémité; il n'est rien que je ne fasse pour l'éviter. — Il est un moyen, répliqua-t-il vivement, un moyen sûr de vous soustraire à une autorité tyrannique, et en même temps de remplir vos serments et d'assurer le bonheur de ma vie. O mon Amélie! consentez à m'accompagner aujourd'hui à Prague; venez engager votre foi à celui qui vous a consacré toute son existence. — Que me proposez-vous, M. Mansfield? quitter cette maison, m'unir à vous sans l'aveu de mon frère! — Votre frère, Amélie, n'a d'autres droits sur vous que ceux que vous consentez à lui donner; d'ailleurs, si vous lui êtes vraiment chère, n'applaudira-t-il pas à un parti qui vous préserve du plus grand des malheurs. — J'ai promis à Albert de ne prendre aucun engagement avant d'avoir revu mon cousin. — Et pourquoi l'avez-vous promis,

Amélie? Serait-il donc possible que vous voulussiez me sacrifier à lui? attendez-vous, pour me rejeter, de savoir si le comte Ernest vous paraîtra moins odieux qu'autrefois? Se pourrait-il, grand Dieu! qu'une pareille pensée fût entrée dans un coeur aussi pur? Ce n'est donc pas l'amour qui décidera de votre choix? O Amélie! pourquoi m'avez-vous abusé? Qu'est devenu la tendresse, l'honneur, la générosité? — Mais, M. Mansfield, répliquai-je, ému par ses reproches, que dira le monde d'une démarche aussi téméraire, d'un hymen conclu à mon âge, malgré ma famille?... Ma famille me maudira.... — Le monde, interrompit-il vivement, ne verra point sans admiration une jeune fille qui fut un modèle de piété filiale, braver la tyrannie de parents éloignés et injustes; il applaudira avec transport à la grandeur d'ame qui vous fera sacrifier le nom illustre d'un homme que vous n'estimez pas, pour prendre celui d'un homme dans lequel vous avez reconnu quelques vertus; et quant à votre famille, s'il était possible que, par un méprisable orgueil, elle désavouât le sang qui vous unit, parce que vous auriez plus écouté le mouvement de

votre coeur que les préjugés du rang, alors l'heureux Mansfield deviendra l'univers de la tendre Amélie; alors, plus riches de notre bonheur et de notre amour, que vos parents de leurs dignités et de leur fortune, nous fuirons leurs persécutions en Suisse; nous nous réfugierons auprès de mon oncle Grandson: il adoptera pour sa fille l'épouse d'un neveu qu'il a toujours aimé comme son fils; et, sous les auspices de cet excellent homme, nous nous aimerons en paix, n'envisageant d'autre terme à notre félicité que celui de notre amour, et à notre amour que celui de notre vie."

Que vous dirai-je, mon oncle ? cette arrivée de madame de Woldemar que votre neveu affirmait, quoiqu'il fût bien éloigné d'en avoir la certitude; cet horrible mariage qu'il me montrait comme inévitable, la terreur dont il me remplissait, la force avec laquelle il me rappelait une promesse qui nous liait l'un à l'autre, son serment de ne pas survivre à un refus, la passion qui l'animait, l'espoir qu'il avait et que je partageais du pardon de mon frère, enfin mon propre penchant qui me parlait en sa faveur, tout se réunit pour précipiter ma résolution; et à dix-sept ans, sans

expérience, sans conseil, sans protecteur, sans prendre un seul jour pour réfléchir, au milieu du trouble, de l'effroi et de la séduction, je décidai en un moment du sort de ma vie entière.

Le jour même je partis pour Prague; le lendemain au soir nous étions unis. Je l'écrivis aussitôt à mon frère, en lui développant les motifs qui m'avaient poussée à cette démarche! il demeura long-temps à me répondre, et son silence commençait à me livrer au désespoir, lorsque je reçus enfin la lettre suivante:

ALBERT A AMÉLIE.

„Imprudente, qu'as-tu fait? Tu t'es engagée sans mon aveu; tu as pu croire que, tandis que j'existe, il y aurait une puissance au monde qui pourrait t'arracher à ton frère? Je ne doute pas qu'en te parlant de la décision du conseil de famille, M. Mansfield n'ait été lui-même dans l'erreur. Il est des torts dont je ne supposerai jamais coupable celui qui est maintenant l'époux d'Amélie; mais vous vous êtes trompés tous deux: loin que les efforts de madame de Woldemar l'eussent

emporté sur mon zèle, le conseil de famille, après m'avoir honoré des témoignages d'estime les plus flatteurs, venait de confirmer mes droits sur ma soeur, lorsque ta lettre m'est parvenue...... Tu dois croire qu'en apprenant cette nouvelle, ta famille a été furieuse, et qu'un orage terrible va éclater contre toi. Je reste ici pour le conjurer et te défendre; tu connais nos lois (1): madame de Woldemar les fera toutes valoir, et par son crédit ajoutera même, si elle le peut, à leur rigueur. Reste dans ma terre avec ton époux, c'est une retraite sûre où vous serez tous deux à l'abri du mal qu'on voudra vous faire.

„Quand je ne te serai plus utile ici, Amélie, j'irai te joindre et tâcher, par mon amitié, de te rendre cette paix, dont je crains bien que tu ne te sois privée pour toujours."

---

(1) La noblesse de Saxe ne souffre pas les mésalliances; quelquefois elle ne se contente pas de les punir par le mépris et le retranchement du corps; ils est des familles qui ont poursuivi ces sortes de coupables jusques a la mort.

(Art. Saxe, *Hist. Univ.*, tom. VII.)

Malgré la douceur de cette lettre, je démêlai facilement que le mécontentement de mon frère était bien plus grand qu'il ne l'exprimait; mais j'espérai que les vertus de M. Mansfield le réconcilieraient avec mon mariage, et, sans me permettre un regret sur le passé, ni un soupçon sur la franchise de mon époux, je revins avec celui-ci dans la terre d'Albert; et pendant six mois que nous y passâmes tête-à-tête, son amour paraissait si tendre, et j'étais si occupée de son bonheur, que, malgré la sauvage solitude de ce séjour, les heures s'écoulaient rapidement: je me trouvais heureuse, et me croyais destinée à l'être toujours.

Pendant cet intervalle, les lettres d'Albert étaient fréquentes, mais courtes; il me parlait toujours de son amitié, et point de ses démêlés avec mes proches. Quand je le pressais de s'expliquer là-dessus, il me répondait seulement que je devais être tranquille. Hélas! tandis que, par mon hymen, je venais de blesser la fierté et de détruire le bonheur de cet excellent frère, dévoué à mes seuls intérêts, il me défendait avec une telle chaleur, qu'il se brouilla sans retour avec madame de

Woldemar, et que tous nos parents eussent suivi cet exemple, sans le respect et l'amour que commandait son génereux caractère. Madame de Woldemar voulait me traduire devant les tribunaux, pour faire casser mon mariage: Albert, par sa fermeté, me sauva de cet affront, et, à sa prière, Blanche usa de l'ascendant qu'elle a sur son père, pour l'empêcher de se liguer contre moi avec tous nos parents, que madame de Woldemar avait réussi à mettre de son parti.

Cependant, M. Mansfield commença bientôt à s'ennuyer de la profonde retraite où nous vivions; il avait passé toute sa vie dans le tumulte du monde, et il ne pouvait s'en passer. Vers le milieu de l'hiver, il me proposa de venir quelque temps à Prague avec lui. Je cédai à ses desirs, et je m'en repentis bientôt: la noblesse de cette ville, aussi vaine que celle de Saxe, avait vu mon mariage du même oeil; les maisons qui m'avaient accueillie avec le plus d'empressement lorsque j'étais venue en Bohême l'année d'avant, me repoussèrent maintenant avec un dédain si insultant, que je n'osai plus me montrer, et que je conjurai M. Mansfield de me rame-

ner dans la sollitude que je n'avais quittée que par complaisance pour lui. Il était loin de trouver à Prague les mêmes désagréments que moi; car cette noblesse si fière, qui se croyait le droit de m'accabler de mépris parce que j'étais sortie de son rang, ne voyant dans mon époux qu'un poète distingué, le recherchait avec une sorte d'engouement, et lui prodiguait les éloges les plus flatteurs. Hélas! mon oncle, combien dans ce temps j'ai connu de femmes qui ne daignaient pas me regarder, parce que j'avais fait mon époux de celui dont elles s'efforçaient chaque jour de faire leur amant!

Cependant, malgré tous les charmes dont on l'entourait, M. Mansfield n'hésita point à partir avec moi. Peu de temps après, je donnai le jour à Eugène. Ce nouveau lien causa des trantports de joie à mon époux; et pendant quelque temps il aima son enfant à un tel excès, qu'il ne pouvait le quitter ni jour, ni nuit: mais il se fatigua bientôt de ces soins. Troublé dans son sommeil et dans ses compositions par les cris de son fils, ennuyé de m'en voir toujours occupée, il me montra le désir d'aller passer quelques jours à Pra-

gue; je ne m'opposai point à ce qu'il le satisfît: son bonheur m'était si cher, que je ne songeai pas même à me plaindre de ce qu'il l'allait chercher loin de moi.

Le retour de M. Mansfield fut très prompt; mais quinze jours après il me quitta encore, et peu à peu ses voyages devinrent si fréquents, que j'étais presque toujours seule: me reposant sur sa foi avec la confiance de la première jeunesse, je souffrais de sa froideur sans y croire; et l'idée qu'on pouvait cesser d'aimer m'était si étrangère, que de toutes celles qui me vinrent dans l'esprit pour expliquer la conduite de mon époux, ce fut la dernière qui se présenta; mais si elle fut lente à entrer dans mon coeur, elle y jeta de si profondes racines, qu'elle n'en sortit plus. Il avait fallu l'évidence pour m'y faire croire: une lettre, perdue par négligence, surprise par hasard, m'avait révélé mon malheur. A l'instant où je reçus cette funeste lumière, je dis un éternel adieu au bonheur, trop sûre qu'il est à jamais perdu pour celle qui a appris que c'est un bien qu'on peut perdre.

Je dévorai ma peine en silence; je ne me permis aucun reproche; je ne cher-

chai point à reconquérir un coeur dont le retour ne pouvait plus me rendre heureuse; je ne désirai même pas redevenir l'objet d'une préférence qui, toujours mêlée de crainte, ne pouvait plus donner de bonheur: séparée de mon frère, haïe de ma famille, abandonnée de mon époux, je dépérissais de jour en jour. Loin de trouver une consolation près du berceau de mon fils, sa vue envenimait ma blessure; le souvenir de l'avoir aimé avec M. Mansfield augmentait le tourment de l'aimer seule, et ses caresses, ses sourires, qui me remplissaient jadis d'une si douce joie, maintenant me déchiraient l'ame. O Mansfield! volage Mansfield! tandis que tes talents te rendaient l'idole de toutes les femmes, qu'enivré de leurs éloges, emporté par le tourbillon des plaisirs, tu oubliais que tu avais juré de n'aimer que moi, isolée dans ma retraite, je pleurais en secret, en demandant au ciel la fin d'une vie dont ton inconstance m'avait fait un supplice.

Depuis six mois votre neveu ne m'écrivait même plus, lorsque je reçus une lettre d'une main inconnue, qui m'apprenait que M. Mansfield s'était battu avec

un officier russe pour une cantatrice dont ils étaient amoureux l'un et l'autre ; que mon mari avait été dangereusement blessé, et qu'il demandait à me voir avant de mourir. Je partis sur-le-champ, je voyageai toute la nuit, et le lendemain au soir, quand j'arrivai à Prague, il n'existait plus.

En apprenant cette nouvelle, je perdis connaissance : je nourrissais encore ; le lait passa dans le sang, et la fièvre se déclara. Aussitôt que mon frère fut instruit de cet événement, il accourut près de moi : ses soins et ma jeunesse triomphèrent bientôt de mon mal. Aussitôt que je pus supporter la voiture, il m'emmena à Dresde, où je pouvais demeurer sans crainte depuis que la mort de M. Mansfield, sans avoir adouci la haine que me portait madame de Woldemar, avait détruit l'objet de ses persécutions.

Depuis trois ans, mon oncle, je vis à Dresde dans la plus profonde obscurité, rebutée par mes parents, n'ayant pu voir Blanche qu'une seule fois, aimée du seul Albert, et pleurant encore un époux dont les brillantes qualités avaient peut-être plus séduit que touché mon coeur.

Flétrie par la douleur, éclairée par l'expérience, détrompée de l'amour, je ne désire plus que la solitude, la paix et l'amitié. Vous m'ouvrez vos bras, mon oncle, je m'y jette avec transport; sauvez-moi d'un monde qui, loin d'être touché de mes peines, se plaît à répéter que je les ai méritées: j'ai l'aveu d'Albert, je m'éloignerai de lui, et le ciel sait ce qu'il m'en coûte; mais mon absence lui rendra peut-être le bien que je lui ai ravi. La protection qu'il m'accorde est un tort que notre famille ne peut lui pardonner, et je me flatte que quand le baron et la baronne de Geysa ne verront plus auprès d'eux l'infortunée dont le mariage les a si vivement offensés; quand ils commenceront à m'oublier, et, qu'indignes d'apprécier le coeur de mon frère, ils croiront qu'il m'a oubliée comme eux, alors ils céderont peut-être aux prières de Blanche; et, en lui donnant le titre de comtesse de Luneboug, sans doute elle portera un assez beau nom pour qu'ils ne croyent point devoir se repentir d'avoir préféré le bonheur de leur fille unique au nom plus illustre que l'hymen d'Ernest lui donnerait. Oui, je suis décidée à m'éloigner d'Albert, et

dussé-je ne le revoir jamais, puisque son intérêt demande ce sacrifice, je ne dois pas hésiter à le faire. Ah! quand je lui donnerais ma vie, je serais encore redevable envers lui. Ne m'a-t-il pas sacrifié son amour? Je m'éloignerai de Blanche, dont la constante amitié ne s'est point démentie pendant mes adversités, et qui, pour devenir l'heureuse épouse d'Albert, aura sans doute le courage de rejeter l'odieuse main d'Ernest, d'Ernest, la cause de toutes mes infortunes, l'objet de mon aversion, qui, par l'effroi d'être à lui, m'a précipitée malgré moi entre les bras d'un autre, et est parvenue ainsi à accomplir l'arrêt qui, dès le berceau, l'avait rendu maître de ma destinée.

LETTRE V.

M. GRANDSÓN A AMÉLIE.

Bellinzonna, 22 mai.

Je vous avais écrit, ma chère nièce, que j'étais disposé à vous aimer, et que je voulais vous faire du bien; mais depuis que j'ai lu le récit que vous m'avez adressé, tout mon coeur vous est dévoué, et je ne respire plus qu'après votre arrivée. Venez, hâtez-vous, ma chère nièce, quittez une famille ingrate, oubliez un pays où vous fûtes si malheureuse, n'emportez d'autre souvenir que celui de votre frère, Voilà un digne homme! Nous en parlerons souvent, vous reviendrez tant qu'il vous plaira sur ce sujet, je vous écouterai toujours avec plaisir; c'est une chose si belle et si rare que la bonté, qu'on ne doit jamais se lasser de s'en entretenir.

Ce Mansfield était un étourdi, un mauvais sujet, indigne du bien que vous lui aviez accordé, et qui ne mérite pas que vous pleuriez encore sa perte. A votre âge, ma chère Amélie, un peut tout espérer de l'avenir: le temps efface bien des peines qu'on croyait éternelles, et vous serez encore jeune, que vous aurez oublié les votres; le ciel est juste, et il vous donnera enfin le bonheur que vous méritez à tant de titres. Que savons-nous? il vous attend peut-être dans nos montagnes. Si je puis vous le procurer, ma chère nièce, il ne me restera plus de désirs à former; et en vous voyant heureuse, le soir de ma vie me semblera préférable aux bruyants plaisirs de ma jeunesse.

J'ai instruit tous mes amis, tous mes gens, que la maîtresse de ma maison allait arriver; cette nouvelle a causé une allégresse générale, et ce sera un jour de fête que celui où vous entrerez chez moi: il le sera surtout pour le coeur de votre pauvre oncle, qui palpite de joie à l'idée de vous voir, et qui vous attend avec la tendre impatience d'un père.

LET-

LETTRE VI.

AMÉLIE A ALBERT.

Dresde, 14 juin, minuit.

Mon Albert, en vain j'ai voulu t'obéir et tâcher de calmer ma peine : depuis deux heures que tu es parti, je n'ai pu que pleurer. O mon frère ! mon seul ami ! mon unique appui ! à la veille d'une si longue séparation, puis-je espérer ni repos, ni sommeil ? Quand j'entends encore l'expression de ton amitié, que je vois la place où tu étais assis, et sur cette table où j'écris, la trace récente de tes larmes ; quand je songe que je t'ai quitté, que demain, qu'après demain, que les jours suivants je ne te verrai point, et que ce sacrifice, c'est moi qui me le suis imposé, mon esprit se trouble, mon coeur se déchire, et

je me demande comment est-il possible que j'aie pu vouloir m'accabler moi-même d'une pareille douleur ? Cher Albert ! ah ! laisse-moi croire, laisse-moi me persuader que mon absence te sera utile, et qu'enfin il m'est aussi permis de faire quelque-chose pour ton bonheur. Je sais bien que mon intérêt seul devrait m'engager à vivre loin de Dresde ; mais ce n'est qu'en pensant au tien, que je pourrai avoir la force de partir. Depuis deux heures, j'ai été tentée vingt fois de contremander les chevaux, d'écrire à mon oncle de ne plus m'attendre, et aux premiers rayons du jour, d'aller me jeter dans tes bras pour ne te quitter de ma vie. J'avais beau me représenter les insultes de ma famille, l'humiliation où je vis, le danger d'élever mon fils dans un pays où on lui apprendra à mépriser le nom de son père, et peut-être la mère qui le lui a donné : toutes ces peines s'effaçaient devant celle de ne plus te voir. Si j'ai persisté, si je persiste encore dans ma résolution, c'est pour ne pas être plus long-temps un sujet de discorde entre toi et ma famille, et un obstacle à ton bonheur. En vain ton amitié se refuse à croire, et cherche à me persuader que

ma présence ne te nuit pas, ne sais-je pas que plus d'une fois ton coeur, fier et généreux, a repoussé si vivement les traits dont on m'accablait, que c'est là le motif qui t'a interdit la maison de madame de Woldemar, et que le baron de Geysa eût suivi son exemple, si l'ascendant et la tendresse de Blanche n'eussent empêché une rupture qui m'eût dévouée à des remords éternels? Mon frère, je ne t'ai déjà que trop coûté! N'est-ce pas moi qui, par mon imprudence, t'ai exposé à perdre la femme que ton coeur a choisi? Pour me punir, je me condamne à ne plus te voir: je sais bien que je ne répare pas ma faute par ce sacrifice; mais si tu en connais un plus grand, nomme-le: je suis prête à le faire.... O mon Albert! lorsqu'après m'avoir embrassée ce soir, tu t'es arraché de mes bras, que tu t'es éloigné, que j'ai cessé de t'entendre, que je me suis vue seule au monde, que j'ai senti qu'en renonçant à toi, je perdais l'unique bien qui m'attache à la terre, je t'assure qu'en te donnant ma vie, j'aurais moins fait qu'en te disant adieu.

Déjà le jour commence à paraître; j'entends du bruit dans la maison, le départ

s'apprête, il faut subir sa destinée, il faut partir. O mon frère! toi, dont les traits et les vertus m'offraient sans cesse la vivante image du père le plus chéri, je te reverrai sans doute dans ces montagnes où je me retire; tu viendras retrouver ta première amie, et lui ramener de beaux jours. Mais quand je m'éloigne de ma terre natale, avant de l'abandonner pour toujours, n'irai-je pas revoir la tombe de mon père, et lui dire un dernier adieu? Parce que sa cendre repose à Woldemar, ne pourrai-je l'arroser encore une fois de mes larmes? Ma tante, il est vrai, m'a defendu l'entrée de sa maison, et m'en ferait chasser honteusement si elle m'y surprenait; mais la piété filiale m'élève au-dessus de cette crainte, et j'ose croire que mon frère ne blâmera pas mon courage.

LETTRE VII.

Amélie a Albert.

15 juin, au soir.

J'ai exécuté heureusement mon dessein, Albert; sans doute l'ange de mon père me protégeait dans cette difficile entreprise. A une demi-lieue de Woldemar, j'ai fait arrêter ma voiture, j'ai laissé mon fils entre les mains de sa bonne, et vers le soir j'ai pris le chemin de ce château que je quittai il y a six ans avec ma tante, de ce château où j'étais reçue comme sa fille, et que j'avais été destinée à posséder un jour. Maintenant, pour y rentrer, il a fallu attendre la nuit, me déguiser, et ne me montrer qu'au vieux régisseur. Hélas! ce pauvre Guillaume, quand il m'a reconnue, il a poussé un cri de surprise et de joie; il aurait voulu appeler

tout le village pour célébrer mon arrivée, et en même temps il regardait autour de lui avec effroi, comme craignant que le moindre bruit ne décelât à ma tante que j'étais si près d'elle. Ce n'est qu'avec peine qu'il à consenti à m'ouvrir le caveau funèbre qui renferme la cendre de nos ancêtres; il tremblait d'enfreindre les ordres rigoureux que madame de Woldemar a donnés contre moi; mais il n'a pas pu résister à mes prières, et surtout à l'idée qu'il me parlait pour la dernière fois. En me conduisant il pleurait. „Hélas! me disait-il, ce n'est pas ainsi que nous avions coutume de vous recevoir jadis quand vous veniez parmi nous: tout le village était en fête; on illuminait le château, madame la baronne ne se possédait pas de joie; au lieu qu'à présent, si elle vous savait ici, Dieu sait!".... Il s'est interrompu, en levant les mains au ciel. Je n'ai que trop compris ce qu'il voulait dire, et j'ai marché plus doucement, et jetant les yeux de tous côtés avec une sorte de terreur. Bientôt nous sommes arrivés à la chapelle du château. Après avoir descendu les marches qui conduisent au lieu funèbre où

mon coeur m'appelait, Guillaume m'a ouvert la porte, je suis entrée.... O mon Albert! à l'aspect de tous ces tombeaux, de celui de mon grand-père surtout, élevé au-dessus des autres comme pour dominer encore, j'ai été frappée plus vivement que jamais du néant, de la naissance et des grandeurs: c'est ici que ce mortel, si fier de ses ancêtres, a été forcé d'abandonner ses prétentions hautaines; mais le mal qu'il a fait lui survit; et tandis qu'il dort en paix, les ordres de son orgueil jettent la discorde dans sa famille et le trouble dans ma vie. Ce n'est pas ainsi, ô mon excellent père! que vous avez marqué votre passage sur cette terre; et là où vous n'exerçâtes que des vertus douces et bienfaisantes, vous n'avez dû laisser que des souvenirs de reconnaissance et d'amour. Ah! si la vue de votre fille en pleurs n'empoisonne pas la félicité dont un Dieu juste a dû récompenser votre vie, contemplez-la prosternée sur la pierre qui vous couvre, l'entourant de ses bras, la baignant de ses larmes, vous demander des vertus pour son fils, du bonheur pour Albert, de la tranquillité pour elle, et bientôt, bientôt une place auprès de vous,

Il était si tard quand je suis sortie du château, que Guillaume n'a pas voulu me laisser aller seule; il m'a fait sortir par une des portes du parc qui conduit directement au village où j'avais laissé mon fils. La lune éclairait tous les objets: j'ai aperçu le bosquet que ma tante nommait autrefois le bosquet d'Amélie. Tu sais qu'elle y avait fait planter un tilleul le jour de ma naissance: les petits lilas dont je l'avais entouré moi-même, il y a six ans, étaient maintenant hauts, épais et couverts de fleurs. „Comment ma tante a-t-elle laissé subsister ce bosquet, ai-je demandé? — Madame la baronne avait bien donné l'ordre qu'on l'arrachât; mais comme elle ne vient jamais se promener de ce côté, nous avons cru pouvoir le conserver.... D'ailleurs, lequel d'entre nous aurait eu le courage d'y porter le premier coup? nous que vous combliez de vos bienfaits, que nous avons vue au berceau, que nous chérissons.... Pour abattre le bosquet d'Amélie, il aurait fallu faire venir des ouvriers de bien loin: on n'en n'aurait pas trouvé à Woldemar." J'ai serré la main de ce bon serviteur en pleurant, et puis je me suis ap-

prochée pour prendre une branche de lilas. „C'est la dernière que je cueillerai à mon bosquet, Guillaume." Le pauvre homme sanglottait. „Hélas! je me flattais de mourir près de vous, m'a-t-il dit: voyez-vous là-bas ces deux maronniers? quand vous ne marchiez pas encore, je vous y portais dans mes bras avec le petit Ernest. Chers enfants, disais-je, je vous soutiens à présent que vous êtes petits; mais quand je serai vieux, vous me protégerez tous deux: si depuis le comte Ernest n'a pas été tel que nous l'aurions désiré, nous pensions à vous, et nous étions consolés. — Mon cher Guillaume, ma tante est généreuse; son fils lui ressemblera. — Ah! je crois bien, a-t-il interrompu, qu'ainsi que sa mère, M. le comte ne nous laissera manquer de rien; mais vous, vous nous aimiez. — Guillaume, me suis-je écriée, ne me montrez pas tant d'affection, vous me donneriez trop de regrets." Il s'est tu, et nous avons marché en silence. En sortant du parc, il a fallu passer devant l'église de la paroisse. Guillaume s'est encore arrêté. Voilà où vous deviez être mariée: quelle fête! quel jour! Au lieu de la joie que j'attendais,

j'ai vu ôter du banc de la famille le siége que vous aviez coutume d'occuper ; j'ai vu brûler votre beau portrait qui ornait si bien la grande salle basse ; enfin on a effacé votre nom du grand arbre généalogique de la famille, tant madame la baronne est empressée d'éloigner d'elle tout ce qui peut lui rappeler votre existence. — Hélas ! je souhaite que mon exil la satisfasse ; car, malgré sa haine, je l'aime toujours. Mon cher Guillaume, ai-je ajouté en tombant à genoux devant l'église, si un jour elle vous parle de moi, dites-lui que je n'ai jamais cessé de la respecter, que vous m'avez vue ici faisant des voeux pour elle, et demandant au ciel que son fils la dédommage de tout le mal que je lui ai fait." Il m'a relevée, tout ému, en disant qu'il aurait souhaité que ma tante m'eût entendue ; car alors elle n'aurait pas pu s'empêcher de me pardonner. „Ah, Guillaume ! vous la connaissez mal ; je crains bien qu'elle n'emporte sa haine au tombeau. — S'il est ainsi, a repris le bon homme, que Dieu puisse avoir pour elle plus de miséricorde qu'elle n'en aura eu pour vous." J'ai joint mes prières aux siennes, et nous avons poursuivi notre

chemin. Il était plus de minuit quand nous sommes arrivés à mon auberge: Guillaume y a passé la nuit; et ce matin, comme je me préparais à partir, il est venu prendre congé de moi, et je suis montée dans ma chaise. Après une heure de marche, nous sommes parvenus à une hauteur d'où on découvre toute la ville de Dresde; sans doute je la voyais pour la dernière fois. J'ai mis pied à terre pour la mieux voir; elle me sera toujours bien chère; n'est-ce pas là où j'ai commencé à t'aimer? n'est ce pas là où je te laisse? Hélas! tandis que, plongée dans les plus tristes réflexions, je parcourais en frémissant l'espace qui me sépare déjà de toi, et que je disais un éternel adieu à ma patrie, le soleil brillait du plus pur éclat, les oiseaux chantaient au-dessus de ma tête, mon fils jouait à mes côtés, et tout autour de moi semblait ignorer qu'il y eût des êtres destinés à pleurer toute leur vie.



LETTRE VIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Péterswald, 18 juin.

J'ai passé aujourd'hui les affreux précipices qui séparent la Saxe de la Bohême, et demain mes yeux ne verront plus ma terre natale; mais ce n'est pas elle que je regrette: partout où je serais avec toi je me croirais dans ma patrie : je serai étrangère partout où tu ne seras pas. Cher Albert, pardonne à la faiblesse d'un coeur si triste de tout ce qu'il laisse, de tout ce qu'il perd. Hélas! en te quittant, quel ami me consolera? quelle main essuiera mes larmes? quelle autre voix que la tienne saura pénétrer dans mon coeur pour y adoucir le cruel remords d'avoir

détruit le bonheur de ta vie ?.... Je pensais à tout cela ce soir, en côtoyant le bord de l'Elbe; le chemin était si étroit, que je ne voyais pas un pouce de terrain entre les roues de la voiture et le précipice: ah! si je n'avais pas tenu mon fils entre mes bras, c'eût été trop encore..... Mais pardonne; je ne veux point t'affliger par mes tristes pensées, et je te promets de faire tous mes efforts pour les écarter; mais promets-moi aussi, mon ami, de ne plus essayer de me réconcilier avec mon sort. Si j'ai supporté l'inconstance et la mort de mon époux, et que mon courage m'abandonne devant l'idée d'avoir troublé ta vie, c'est qu'il est possible de se résigner au mal qu'on souffre, mais jamais à celui qu'on cause; et jusqu'à ce que je t'aie vu heureux, n'espère pas me voir goûter un moment de joie.

Dis à cette charmante Blanche, de qui dépend notre sort à tous deux, combien il m'en a coûté pour partir de Dresde sans lui avoir dit adieu. Quoique bien sûre qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement qu'elle a pour toi, j'aurais voulu lui recommander encore une fois ton bonheur; j'aurais voulu lui répéter qu'en ré-

sistant à sa famille pour se conserver à toi, elle ne perdait que sa fortune, et non l'estime de ses parents et de ses amis, car quel choix plus honorable pourraient-ils faire pour elle? Mais, hélas! ma conduite passée me permet-elle de prétendre guider personne! Je le sens, tels sages que puissent être mes conseils, Blanche doit avoir la prudence de s'en défier. Hélas! celle qui les donne a été si imprudente et si faible, qu'elle a perdu le droit déclairer ses amis, et que la raison même, en passant par sa bouche, doit être sans autorité.

LETTRE IX.

AMELIE A ALBERT.

Du chateau de Simmeren, 1 juillet.

La date de ma lettre t'étonnera, sans doute. La sauvage Amélie, l'obscure ma-

dame Mansfield, chez la comtesse de Simmeren! Par quel hasard? ou plutôt par quel prodige? Un événement bien simple a causé cette rencontre. Hier, m'étant arrêtée à Kempten pour coucher, et n'ayant point trouvé de lait pour mon fils dans l'auberge où j'étais, j'en ai envoyé chercher dans le ferme la plus voisine qui dépend de la terre de Simmeren. La comtesse, qui se promène souvent dans son domaine, et qui ne dédaigne pas de visiter ses fermiers, était en ce moment dans la maison où mon commissionnaire se présentait. Un mouvement de curiosité lui ayant fait demander quels étaient les voyageurs qui désiraient du lait, au nom de madame Mansfield, elle a témoigné une grande surprise, et toute parente qu'elle est de la fière baronne de Woldemar, elle s'est hâtée de venir dans mon auberge réclamer le droit de me donner l'hospitalité en faveur des liens qui unissent nos familles. Accoutumée à me voir rejeter par tous mes parents, j'ai été d'autant plus sensible à l'accueil de madame de Simmeren, qu'elle ne connaissait de moi que mon mariage, et que ce mariage lui avait été appris par madame de Woldemar. Ce-

pendant sa réputation m'ayant fait réfléchir qu'il pouvait y avoir plus de désir de s'amuser que d'intérêt dans son invitation, j'hésitais à l'accepter lorsqu'elle m'a dit, en souriant. „Prenez garde à ce que vous allez faire : dans votre situation, un refus marquerait trop d'orgueil, et vous ne devez pas livrer votre ame à un vice qui vous a fait tant de mal. Allons, allons, ma jolie cousine, suivez une parente dont la vieille expérience lui a trop bien fait connaître le monde et ses erreurs pour ne pas pardonner aux douces faiblesses d'amour, et excuser les femmes que leur coeur égare. Vous aimâtes, et on vous séduisit; vous fûtes trompée, et vous vous repentez; tout cela est dans l'ordre, et nous sommes du même sang: que votre famille vous renie si elle veut, moi je vous adopte." Le ton moitié plaisant, moitié sérieux dont tout cela fut dit me laissait encore dans l'indécision, lorsque la comtesse, me prenant par le bras d'un air de bonhomie, ajouta: „Puisqu'il est décidé que vous viendrez avec moi, ayez l'air, du moins, de faire les choses de bonne grâce, et préparez-vous à me raconter tout ce qui vous est arrivé. A mon âge on ne vit plus que

de souvenirs; et après le plaisir de parler de ses aventures, il n'y en a point de plus grand que d'écouter celles des autres.

Je n'ai pas résisté plus long-temps : malgré l'air un peu moquer de madame de Simmeren, il y a dans son accent et ses manières quelque chose de si engageant et de si tendre, qu'il faut toujours finir par faire ce qu'elle veut. Pendant la soirée, elle a beaucoup caressé mon fils. „Il n'a rien de roturier dans les traits, m'a-t-elle dit, et je crois qu'il n'aura rien que de noble dans l'ame: alors, que lui manquera-t-il pour être l'égal de ses ancêtres? quelques lettres diversement arrangées. Assurément ma cousine de Woldemar est une femme de beaucoup d'esprit; mais elle n'a pas le sens commun; elle vous rejette, et m'a toujours accueillie: quelle injustice! Ah! si vous connaissiez les aventures de ma jeunesse, vous verriez le cas qu'on doit faire de l'opinion du monde et du jugement des hommes! Un jour je me réserve le plaisir de vous les apprendre."

Pour peu que je l'eusse pressée, ce jour eût été à l'instant même; mais j'avais besoin de repos, et madame de Simmeren, qui s'en est aperçue, ne m'a pas permis

de me retirer dans mon appartement qu'après avoir obtenu ma parole de prolonger d'une semaine entière mon séjour chez elle.

LETTRE X.

AMELIE A ALBERT.

Du chateau de Simmeren, 8 juillet.

Madame de Simmeren n'a pas pu remettre plus long-temps le plaisir de me parler d'elle; et hier au soir, quand mon fils a été couché, elle a commencé le récit de son histoire, qui a duré une partie de la nuit, et qui m'a singulièrement intéressée, quoique sans doute l'héroïne soit très loin d'être exempte de blâme. Tu te rappelles bien avoir entendu dire à mon père que madame de Simmeren avait été mariée à un des plus riches seigneurs de

Souabe; mais nous ignorions que ce fût malgré elle, et par le despotisme de mon grand-père, son oncle maternel. „J'ai dû tous mes chagrins à son orgueil, m'a-t-elle dit; et cette ressemblance entre votre sort et le mien m'a donné de tout temps une forte prédilection pour vous." En l'écoutant, Albert, je pensais à l'effrayante puissance de cette vanité qui a su faire le malheur de madame de Simmeren et le mien, malgré l'espace de trente années qui sépare nos deux naissances. La comtesse a continué ainsi: „J'aimais avant mon mariage, ma chère Amélie; je cédai, par timidité, aux ordres qu'on me donna; mais mon coeur s'embarrassa peu de mes nouveaux serments, et fidèle aux premiers, il continua d'aimer l'objet qui l'avait charmé. Durant une longue absence de mon époux, je devins mère: dans mon désespoir, je n'envisageais d'autre ressource que d'attenter à ma vie, et j'aurais pris ce parti infailliblement, si madame de Woldemar n'était venue me sauver de la mort et de la fureur d'un époux outragé. Par ses soins, je donnai secrètement le jour à un fils qu'elle fit élever aux environs de Dresde comme un orphelin, et six ans après, lors

de la naissance d'Ernest, elle le fit venir chez elle, et l'adopta pour servir de compagnon et d'émule à son fils: depuis près de dix ans ils voyagent ensemble; et vous avez sans doute entendu parler d'Adolphe de Reinsberg." En effet, Albert, je me souviens de l'avoir vu dans mon enfance, et il me semble même que toi, dont l'âge te permettait de mieux juger, tu estimais son caractère infiniment plus que celui d'Ernest, ce qui, à la vérité, n'est pas un grand éloge. „La profonde reconnaissance que je dois à madame de Woldemar, a continué la comtesse, est la seule cause qui m'a empêché de vous défendre ouvertement lors de votre mariage; car, malgré l'espèce de fureur avec laquelle elle vous accusait, je n'ai jamais vu dans votre conduite que de l'imprudence, et cette générosité romanesque que la jeunesse prend si souvent pour de l'héroïsme. — Ah! je conviens, ai-je repris en soupirant, que l'amour m'a étrangement égarée. — L'amour, Amélie! de bonne foi, croyez-vous avoir eu une véritable passion pour M. Mansfield? — Si je le crois, madame! Eh! quelle serait mon excuse si je n'avais pas celle-là?" La comtesse a souri. „Il y

a encore bien de l'exaltation dans cette jolie tête, m'a-t-elle dit; mais cela doit être ainsi; elle est de votre âge; je ne tenterai point de la détruire: le temps seul le peut; c'est son affaire. Nous verrons si après quelques années, peut-être quelques mois de séjour en Suisse, un nouvel amour ne vous apprendra pas que celui que vous avait inspiré M. Mansfield méritait à peine ce nom; que vous vous êtes méprise, et que vous étiez trop jeune pour aimer. — Ah, madame! que dites-vous? Qui, moi, j'aimerais encore? — Oui; voilà bien de quoi vous récrier? Aimer encore! quel prodige à votre âge! Ma chère enfant, a-t-elle ajouté d'un ton plus bas, et comme jouissant de la confidence qu'elle me faisait, un coeur de femme ne peut répondre de son indifférence que quand il a épuisé l'amour en le goûtant, comme moi, jusqu'aux approches de la vieillesse. Je vous dirai en grand secret (parce que c'est une vérité qu'il n'est pas bon de répandre) que l'amour ne vit qu'autant qu'il est libre; et qu'il n'en est point qui puisse résister au mariage, et que, si je redevenais jeune, l'homme dont je voudrais le plus être aimée est celui que j'épou-

serais le moins. Quand j'ai perdu mon amant, ma beauté était passée depuis long-temps, et pourtant il m'aimait toujours; peut-être s'il vivait encore, malgré mes rides et mes cheveux gris, lui paraîtrais-je plus belle que vous: si c'est une illusion, rien ne peut plus me l'arracher, et je la nourrirai jusqu'au tombeau." En parlant ainsi, madame de Simmeren paraissait tranquille et satisfaite, tandis que je me sentais inquiète et agitée. O Albert! s'il était vrai, si le mariage étouffait l'amour, si Mansfield n'avait cessé de m'aimer que parce que je ne pouvais cesser d'être à lui! Mon tendre frère, cette idée, qui ne s'était point encore présentée à mon esprit, l'histoire, les réflexions de madame de Simmeren m'ont livrée, je l'avoue, à la plus cruelle des incertitudes, au doute de la vertu. Cette femme trahit ses devoirs, et fut heureuse; elle sacrifia l'honnêteté à 'amour, et fut constamment aimée: punition du vice, récompense de la sagesse, où donc êtes-vous? Ah! sans doute ce n'est pas sur la terre, et je sens bien que c'est ailleurs qu'il faut vous chercher.

LETTRE XI.

AMÉLIE A ALBERT.

Du chateau de Simmeren, 10 juillet.

Ce soir, en causant avec madame de Simmeren sur quelques détails de sa vie qui lui étaient échappés dans nos autres conversations, elle m'a appris que M. de Simmeren était un officier-général qui commandait en Hongrie dans la dernière guerre; qu'ayant été tué à la tête de ses troupes avant d'avoir pu faire aucune disposition en faveur de sa veuve, qu'il laissait sans enfants, toute sa fortune était passée à des parents éloignés; qu'elle n'avait eu pour son partage que la jouissance de la terre de Simmeren, et que cette propriété, quoique vaste, était d'un si faible revenu à cause des forêts et des bruyères qui la composent presque en totalité, que,

sans les dons de madame de Woldemar, elle n'aurait pas eu de quoi subvenir aux dépenses qu'Adolphe est obligé de faire comme le compagnon et l'ami d'Ernest. C'est donc à madame de Woldemar qu'elle doit son honneur, sa vie et l'existence de son fils; et pour l'avancement de celui-ci, quand il reviendra à Dresde, c'est encore sur sa protection qu'elle compte. De si nobles procédés ne m'ont point étonnée; je sais que ma tante a toujours regardé la générosité comme un des premiers devoirs de son rang; mais ce qui m'a touchée, c'est le mystère dont elle a entouré ses bienfaits. Jusqu'à présent j'avais toujours ignoré que ses relations avec madame de Simmeren fussent de cette nature; je crois même qu'elle ne l'a jamais confié à personne de la famille, et j'aime bien que ce secret, qui est un bienfait, ne m'ait été révélé que par celle qui en est l'objet. Comme je parlais de la bonté de ma tante avec attendrissement, madame de Simmeren m'a serré la main, en disant: „Quel dommage qu'il n'y ait pas dans le coeur de madame de Woldemar autant d'indulgence que dans le vôtre, et qu'elle ne puisse pas oublier une erreur! vous pour-

pourriez être heureuses encore toutes les deux. — Eh! madame, ai-je repris, pourquoi ma tante ne le serait-elle pas? son fils va revenir; on dit que son caractère n'est plus le même, que, grâce aux conseils et à l'amitié de M. de Reinsberg, il s'est fait en lui les changements les plus favorables. Ce retour comblera tous les voeux de sa mère, et alors le souvenir de celle qui l'a tant offensée ne pourra pas troubler son bonheur. — Et quand il faudra qu'elle choisisse une épouse pour son fils, croyez-vous qu'elle puisse s'empêcher de penser à celle qui lui fut destinée? et cette comparaison lui permettra-t-elle d'en trouver jamais une assez aimable? — Ah, madame! ma tante ne me voit point avec tant de bienveillance: elle me hait trop pour me regretter. — Tenez, Amélie, a-t-elle répondu en ouvrant son bureau, voici une lettre de madame de Woldemar qui répondra précisément à ce que vous dites: elle est écrite depuis votre départ de Dresde; lisez-la, vous verrez ce qu'elle pense de vous, et cette phrase remarquable: „Quand je songe à ce qu'elle „était, et que je vois ce qu'elle est deve„nue, je sens qu'il n'y a que la violence

„de ma haine qui puisse égaler mes re-
„grets."

Je me suis retirée pour lire cette lettre : j'ai voulu t'écrire tout ce que j'en pensais, mais j'ai trouvé plus simple de t'en envoyer une copie ; elle te dira, mieux que je ne pourrais le faire, tout ce que j'ai dû éprouver à cette lecture.

La baronne DE WOLDEMAR *à madame* DE SIMMEREN.

Dresde, 20 juin.

„Depuis trois ans, vous savez que je n'étais pas venue à Dresde, ma chère cousine ; la crainte de rencontrer celle qui fut l'ornement de notre famille, et qui en est devenue l'opprobre, me tenait enfermée à Woldemar ; mais j'apprends enfin que cette odieuse femme s'est fait justice à elle-même : elle s'exile de son pays, elle va rejoindre la famille de son séducteur, société digne d'elle, et la seule où on pourra la recevoir sans rougir. Ah ! puisse-t-elle s'éloigner assez pour que son nom ne re-

vienne jamais frapper mes oreilles, et peut-être alors surmonterai-je la profonde tristesse dont son crime m'a frappée, et qui a détruit ma santé.

,,A présent je vais presser la retour d'Ernest, je vais rapprocher de moi la seule consolation de ma vie: si depuis près de trois ans j'ai éloigné une réunion si désirée, c'était par la crainte que la vue de celle qui a fait notre honte ne réveillât dans l'ame de mon fils cette fureur de vengeance qu'il avait éprouvée en apprenant cet indigne mariage. Son ressentiment, plus impétueux que le mien, ne trouvait pas que ce fût assez du mépris pour punir un pareil outrage, et jamais ni Adolphe, ni moi n'avons pu, sur ce point, le ramener à notre opinion: depuis un an, cependant, il paraît avoir oublié Amélie; il n'en parle plus, et j'espère que s'il prononce ce nom en revenant ici, ce sera, comme moi, avec la froide indignation du dédain, et non plus avec l'emportement de la colère.

,,Ses dernières lettres, datées de l'Archipel de Grèce, me disent qu'il n'arrivera à Naples que vers la fin d'août. Comme il faudra qu'il visite toutes les

cours de l'Italie avant de se rendre à Dresde, je n'espère pas l'embrasser avant l'hiver prochain, mais alors avec quelle ardeur je presserai dans mes bras un fils si cher, dont les brillantes qualités promettent tant de bonheur à ma vieillesse, et un nouveau lustre au sang d'où il sort!

„Je ne doute assurément pas qu'il ne doive à la sage amitié d'Adolphe une partie de ses éminentes vertus; mais pardonnez si je ne puis m'empêcher de croire qu'il les doit encore plus à lui-même. Les défauts qu'on lui reprochait dans son enfance étaient le germe des qualités qui le distinguent aujourd'hui; la violence de son caractère annonçait l'extraordinaire valeur dont il a donné tant de preuves; et son humeur impérieuse, la force et la noblesse de son ame. Soyez-en sûre, loin d'Adolphe, et seul, sans ami, sans conseil, l'héritier des Woldemar, le petit-fils des deux plus illustres maisons de l'Allemagne, ne serait jamais resté un homme ordinaire; mais où trouver une épouse digne de lui? Je vous avoue que Blanche n'est pas celle que je désirerais à mon fils: son excessif enjouement ne convient pas à une fille de son rang, et sa coquetterie

est un de ces défauts qui ne s'allient point avec l'élévation du caractère. Ah! jamais, jamais je ne retrouverai l'égale de celle que j'ai perdue: une créature si belle, à laquelle personne ne résistait, qui commandait le respect par la dignité de ses manières, et l'adoration par l'inépuisable bonté de son coeur, qui, réunissant en elle tout ce qu'on admire et tout ce qu'on aime, était l'objet du culte de tous ceux qui la voyaient. Pourquoi le crime qui a souillé tant de vertus ne les a-t-il pas effacées de ma mémoire? pourquoi une comparaison que je ne puis m'empêcher de faire sans cesse m'ôte-t-elle toute espérance d'être heureuse dans la fille que je choisirai? Ah, ma cousine! cette Amélie m'a fait un mal irréparable: quand je songe à ce qu'elle était, et que je vois ce qu'elle est devenue, je sens qu'il n'y a que la violence de ma haine qui puisse égaler mes regrets.

„Le jeune comte de Lunebourg se prétend très-affligé du départ de sa soeur; cependant, au fond de l'ame, il doit en être bien aise, malgré la protection qu'il lui accordait et la chaleur qu'il mettait à la défendre; il y a dans ce caractère-là tant

de fierté, de délicatesse et d'honneur, qu'il a dû vivement souffrir de l'ignominie dont elle s'est couverte. Je n'ai point oublié le saisissement qu'il éprouva à la nouvelle de son infâme mariage; si depuis il s'est égaré jusqu'à voir cette femme et à la traiter avec une criminelle indulgence, il faut en accuser le serment qu'il fit à son père de ne jamais abandonner sa soeur, et surtout l'imprudence que commit M. de Lunebourg en laissant à sa fille une liberté dont elle a si indignement abusé."

Continuation de la lettre d'Amélie à Albert.

Le reste de la lettre de ma tante ne contient que des détails peu intéressants pour tous deux : ô mon Albert ! il y a assurément bien des sujets de douleur pour moi dans tout ce que tu viens de lire; mais le seul qui soit resté sur mon coeur est ce saisissement que tu éprouvas à la nouvelle de mon mariage; hélas ! j'acquiers chaque jour de bien tristes lumières sur l'étendue du mal que je t'ai fait; c'est en vain que ta générosité s'est efforcée de me le cacher, la vérité se découvre malgré toi, et

je ne vois point sans un profond repentir qu'atteint dans ton amour, ton amitié et ton honneur par les coups les plus sensibles, c'est la main seule de ta soeur qui te les a tous portés. O mon frère! pourquoi m'avoir caché que tu attachais ton bonheur à la possession de Blanche? cette confidence m'eût sauvée; car, si je n'ai point été arrêtée par l'orgueil du rang, assurément je l'eusse été par ma tendresse pour toi.

Albert, après avoir empoisonné ta vie, je sais bien que je n'ai pas le droit de t'accuser; mais, si une fausse exaltation m'a perdue, un excès d'héroïsme t'égara; et si tu n'eusses eu qu'une délicatesse ordinaire, nous ne serions pas si malheureux tous les deux.

LETTRE XII.

AMÉLIE A ALBERT.

Ce 25 juillet.

J'ai quitté madame de Simmeren depuis deux jours, et avant peu j'espère être à Bellinzonna. Depuis mon départ je n'ai point eu de tes nouvelles, je n'en trouverai que chez mon oncle; aussi suis-je si impatiente d'arriver que je regarde comme perdus tous les instants que je donne au sommeil; et si la santé de mon fils ne me prescrivait pas de m'arrêter chaque soir, je ne voudrais quitter ma voiture que pour descendre là où tes lettres m'attendent.

Je me félicite d'avoir échappé à madame de Simmeren; je ne connais pas de femme plus séduisante, et avec qui je voulusse moins vivre: elle a quelque chose de

si vif et de si mobile dans l'esprit, qu'elle ne laisse pas un moment de repos; elle vous promène d'opinions en opinions, saisissant d'un coup-d'oeil tous leurs rapports, discutant le pour et le contre avec la même facilité, et se contredisant avec tant de franchise, qu'on est presque tenté de préférer les inconséquences de cette imagination en désordre à la sage réserve d'un esprit juste; enfin, si elle inquiète par la nouveauté de ses principes, elle séduit par le charme qu'elle y prête; si elle éloigne par ses caprices, elle ramène par ses caresses; et, tout en inspirant une secrète défiance sur la solidité de son caractère, force le coeur à l'aimer en dépit de la raison.

Laissons madame de Simmeren, Albert; je t'assure que la société de cette femme m'a fait mal, et que son souvenir ne me vaut rien; elle a jeté dans mes idées un désordre plus pénible que la tristesse même, et j'ai besoin d'oublier qu'il est des êtres dans le monde qui, au bout d'une longue carrière, se rappellent leurs fautes avec complaisance, parviennent presque à les faire aimer, et, loin de s'en repentir, trouvent dans le bonheur dont

elles furent la source de quoi embellir le soir de leur vie.

LETTRE XIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Bellinzonna, 4 aout.

J'arrive, je me jette dans les bras de mon oncle, je lui présente mon fils; il nous embrasse tous deux avec la plus touchante effusion, et nous reçoit comme ses enfants: on me remet tes lettres, je retrouve mon frère, tout mon frère; voilà son caractère, ses idées, sa raison, son amitié.

Tes lettres ont eu bientôt effacé ce reste d'impression pénible que m'avaient laissé les opinions de madame de Simmeren, et je crois que sur ce sujet nous pensons exactement de même. Adieu, voici M. Grandson qui commence, dit-il, ses fonc-

tions d'oncle, en m'ordonnant de quitter la plume, et de consacrer toute ma journée au besoin qu'il a d'être avec moi.

LETTRE XIV.

ALBERT A AMÉLIE.

Dresde, 26 juin.

Mon amie, ma tendre soeur, comment ne pardonnerai-je pas une faiblesse que j'ai partagée; crois-tu que quand je me suis arraché d'auprès de toi, je n'aie pas versé des larmes? En sortant de ta maison j'avais le coeur si oppressé que je pouvais à peine marcher; je me suis assis sur la première borne, la tête appuyée contre le mur, et je t'assure qu'il m'a fallu un bien grand courage pour ne pas retourner chez toi te conjurer de ne pas partir: jamais tentation n'a été plus forte, et jamais je n'ai eu plus de peine à résister à un

parti que ma raison condamnait; mais ne pense pas que nous soyons séparés pour long-temps; puisque tu l'as exigé, je ne t'ai point accompagnée, pour te satisfaire, je me suis préféré à toi, et j'ai consenti à te laisser t'exposer seule à la fatigue d'un long voyage plutôt que de risquer d'offenser les parents de Blanche; mais avant peu j'irai revoir ma jeune, ma première amie, trésor précieux que me légua mon père, et dont je sens si bien toute la valeur.

Te le dirai-je, mon Amélie, depuis ton départ ma pensée, qui se complaît à rappeler tous les instants que nous avons passés ensemble, s'arrête souvent sur ceux où, d'un air si tendre et presque reconnaissant, tu écoutais en silence mes longues et sévères remontrances. Je me demande comment ton invincible douceur ne me désarmait pas sur-le-champ, et me laissait le courage de te parler d'autres choses que de mon amitié; mais va, mon Amélie, sois bien sûre que ce frère grondeur et moraliste, en te reprochant tes torts, n'en voyait pas moins tes vertus; et plus d'une fois il s'est dit à lui-même, qu'il valait peut-être mieux se tromper

comme toi, que d'avoir raison comme tant d'autres.

La nouvelle de ton départ a coûté bien des larmes à Blanche: en la voyant pleurer, ma soeur, il m'a semblé qu'elle me devenait plus chère; monsieur et madame de Geysa sont restés dans un étonnement stupide; madame de Woldemar, après avoir montré, à cette occasion, une joie indécente, et répété hautement qu'en renonçant à ta patrie et à ta famille, tu t'étais fait justice à toi-même, a voulu nous réunir tous chez elle pour célébrer, comme un jour de fête, celui de ton exil; je t'avoue, qu'indigné de ce projet, et surtout de l'invitation qu'elle avait osé m'envoyer, je lui ai répondu que le sujet de son allégresse en étant un de deuil pour moi, deux personnes qui s'entendaient aussi peu devaient éviter de se rencontrer jamais, et que dorénavant je fuirais sa présence pour ne pas avoir à rougir pour elle, et à souffrir pour moi de la cruauté avec laquelle elle insultait à l'infortune de la soeur et à la douleur du frère.

Ma lettre ne l'a point offensée, elle en a senti la justesse; je sais même qu'elle

s'est repentie, et de m'avoir engagé à venir participer à sa joie, et de l'avoir manifestée aussi publiquement; mais néanmoins elle n'a pas voulu revenir sur ses pas, et la fête a eu lieu. Monsieur et madame de Geysa y étaient; Blanche les a suivis: ne lui en fais pas un crime, Amélie; je sais bien qu'au premier moment j'aurais voulu qu'elle déclarât hautement qu'elle n'irait point; mais en y réfléchissant mieux, j'ai pensé qu'il était possible que son devoir lui en fît la loi, et que l'obéissance filiale devait aller avant l'amitié même; mais je sais du moins qu'elle a été fort triste; et, dans un caractère comme le sien, tu penseras peut-être que c'est une plus grande preuve de tendresse que ne l'eût été le refus même d'accompagner ses parents chez madame de Woldemar.

LETTRE XV.

ALBERT A AMÉLIE.

Dresde, 20 juillet.

Madame de Simmeren a fait une indiscrétion en te communiquant la lettre que tu m'envoies; mais c'est une femme qui, dans toutes les occasions de sa vie, n'a jamais cédé qu'à son premier mouvement, et qui n'a prévu les conséquences du mal qu'elle faisait que quand il était sans remède; cependant je désirerais, pour son bonheur, qu'elle n'eût jamais commis d'imprudence plus grave que celle-ci. Qu'as-tu trouvé dans cette lettre pour t'affliger si vivement? La haine de madame de Woldemar t'était bien connue; et quant au mouvement de peine que j'éprouvai en apprenant ton mariage, c'est

une de ces faiblesses de l'orgueil dont ton frère n'est pas exempt, et qu'il faut bien que tu lui pardonnes. Toi, qui te plais à me croire parfait, tu n'aurais jamais pensé que, pendant quelques instants, je fus plus touché de la honte de ta mésalliance, que de la crainte de ton malheur; et si je t'ai toujours caché l'état où je fus alors, c'était moins pour me montrer à tes yeux meilleur que je ne suis, que pour ne pas t'affliger, en te laissant voir combien il m'en coûtait de donner le nom de frère à M. Mansfield. Ah! si j'avais cru n'empêcher que ce mariage, en te confiant mon attachement pour Blanche, je t'aurais ouvert mon coeur; mais je te connaissais: tu n'aurais cru assurer mon bonheur qu'en t'unissant à Ernest; et malgré la répugnance qu'il t'inspire, tu l'aurais fait. J'ai redouté ta générosité, et je ne sais si ce n'est pas une grande consolation dans nos peines, qu'elles ne nous soient venues que pour nous être trop aimés. Mais calme ton repentir, mon amie: à qui ton mariage a-t-il plus nui qu'à toi même? Pourquoi, dans le souvenir des maux dont il fut la source, n'oublies tu que ceux qu'il

t'a faits? Ah! ce n'est pas à la victime à éprouver des remords!

Je connaissais l'histoire de madame de Simmeren : quelques années avant la mort de mon père je fus mis dans cette confidence par madame de Woldemar, qui avait besoin d'un ami sûr pour envoyer chez sa cousine certains détails relatifs à la naissance d'Adolphe. Ce fut là le véritable motif de mon voyage en Souabe, et la seule occasion que j'aie eue de voir madame de Simmeren. Je la jugeai à peu près comme toi, mais elle me plut beaucoup moins. Je n'ai jamais pu souffrir ces gens dont la conscience vit en paix avec leurs fautes, surtout lorsqu'ils se donnent, aux caractères faibles et aux imaginations vives, comme un modèle à suivre. J'avoue que la tranquillité de madame de Simmeren, au milieu du désordre de sa conduite, m'a toujours indigné. C'est le dernier degré de la corruption que d'y vivre sans honte, et de préférer cette paix criminelle, qui est comme la mort de l'ame, au remords salutaire qui nous repousse vers la vertu, et en est le supplément, si la vertu peut en avoir.

Tu demandes où sont les punitions du vice et les récompenses de la vertu, et tu n'espères les trouver que dans le Ciel: sans doute, Amélie, tu les y trouveras; mais elles sont aussi sur la terre; attends encore quelque temps pour juger cette grande question; attends d'avoir lu au fond des ames, si ce n'est pas là que le vice nourrit en silence ses plus cuisantes douleurs, et que la vertu a placé ses plus doux plaisirs; attends d'avoir vu un coupable sur son lit de mort, et d'avoir comparé sa fin avec celle de mon père; attends, Amélie, attends les derniers jours de madame de Simmeren, et alors seulement tu pourras juger si Dieu nous a trompés en écrivant ces mots dans nos coeurs: *Sois sage, et tu seras heureux*!

LETTRE XVI.

AMÉLIE A ALBERT.

Du chateau de Grandson, 18 aout.

Il faut avoir eu un père comme le mien, il faut l'avoir aimé comme je l'ai fait pour croire que M. Grandson n'est que mon oncle. Jamais enfant n'a été accueilli dans la maison paternelle avec plus de bonté que je ne l'ai été ici ; chaque jour ce sont des fêtes nouvelles ; le château ne désemplit pas ; on vient de Bellinzonna, de Lugano et autres villes voisines pour féliciter mon oncle sur l'arrivée de sa fille, car il ne permet pas qu'on me nomme autrement. J'ai été si long-temps privée de ces égards, de cette considération, de cette bienveillance, que je ne m'en vois pas l'objet sans un vif plaisir et une grande

reconnaissance pour celui à qui je dois de pareils biens.

Dans ces moments, Albert, c'est à toi que j'ai pensé, c'est toi que j'ai regretté. En voyant les éloges qu'on me prodigue, surtout l'affection qu'on me témoigne, tu aurais cru revenir à ces jours heureux où j'étais chez mon père.

Je suis étonnée qu'avec le goût que tu me connais pour la solitude, je ne sois pas encore lasse d'être entourée de monde du matin au soir. Parmi les personnes que je vois, celles qui me marquent le plus d'empressement sont deux femmes de Bellinzonna; madame de Nogent et madame d'Elmont. La première est d'une gaîté si continuelle, qu'elle en paraît affectée, et en trouvant toujours sujet de rire aux choses les plus communes, elle me rend malgré moi sérieuse aux plaisantes. L'autre est plus jeune, plus jolie et beaucoup plus aimable: elle était ici quand je suis arrivée; depuis elle n'a pas quitté le château, et je ne puis m'empêcher d'être touchee de l'extrême préférence qu'elle me montre; mon oncle lui reproche de l'affectation: je ne lui en ai point trouvé encore. Je vois aussi presque tous les jours M. Wa-

telin, dont l'esprit est assez piquant et la conversation intéressante M. Grandson lui témoigne une amitié qui m'a prévenue en sa faveur; car je me sens disposée à aimer tout ce qui plaît à mon oncle: il y a dans toutes ses manières tant de bonté, de franchise et de loyauté, que dès son premier abord il inspire, avec le besoin de le chérir, celui de lui complaire et de s'occuper sans cesse des moyens d'accroître son bonheur.

Ce qu'il aime le plus, à ce qu'il dit, après mon fils et moi, c'est la terrasse de son château: le monde entier qu'il a parcouru ne lui a jamais offert rien d'aussi beau; c'est la première chose qu'il m'a fait voir en arrivant; il m'y mène tous les jours, et mon admiration le ravit: c'est en effet un des plus beaux points de vue que puisse offrir un pays aussi pittoresque que celui-ci. D'un côté le mont St. Gothard, dont les roches sourcilleuses s'élancent dans les nues; plus loin les montagnes des Grisons avec leurs cîmes blanchissantes; et du côté de l'Italie, une plaine riche, fertile, et que couvre une si innombrable quantité d'arbres fruitiers, qu'elle semblerait un verger sans bornes,

si le Tessin qui l'arrose ne guidait l'oeil après mille détours vers le lac Majeur, qu'on aperçoit au fond de l'horizon comme une vaste mer.

Dès le lendemain de mon arrivée, mon oncle a assemblé tous ses gens dans la grande salle du château, et me les a présentés l'un après l'autre en m'informant de leur nom et de leur emploi, ensuite il s'est adressé à eux, et leur a dit en me montrant: „Mes amis, voilà votre souveraine; c'est elle qui présidera à tout; elle distribuera les récompenses, infligera les punitions, donnera tous les ordres..... Ils n'en seront pas fâchés, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, je ne suis pas toujours bon, et ils ont eu souvent à souffrir de mes brusqueries; mais quand on a passé sa vie avec des marins, on ne peut pas être doux comme une femme." Un des gens a secoué la tête; mon oncle l'a vu, et lui a dit: „Tu as de la rancune toi, tu n'as pas oublié encore que j'ai voulu te jeter par la fenêtre. — Je l'aurais bien moins oublié si je ne m'étais pas échappé d'entre vos mains, car j'aurais les os brisés à présent. — Eh bien! ne t'ai-je pas assez récompensé de la peur que je t'ai

faite ? — Oh ! si bien, a repris le domestique, que, dussiez vous exécuter vos menaces, je ne pourrais me résoudre à quitter votre service. „

Mon oncle lui a tendu la main en riant, et puis l'a congédié ainsi que ses camarades, pour qu'ils allassent préparer la fête qui devait avoir lieu le soir. Tout le château a été illuminé ; on a dansé jusqu'au jour ; la joie animait tous les convives : je la partageais, je me sentais renaître à tous les goûts de la jeunesse ; le bruit, le mouvement, la gaîté m'animaient sans m'étourdir ; et en retrouvant ces sensations qu'une longue douleur avait éteintes, je me disais : si Albert était là, peut-être retrouverais-je aussi le bonheur.

LETTRE XVII.

AMÉLIE A ALBERT.

Le 14 septembre.

Depuis quelques jours nous sommes un peu seuls; mon oncle s'en inquiéte; il craint que je ne m'ennuie. Il a bien tort: je suis si bien avec lui; ce monde qui était toujours entre nous commençait à me fatiguer. Peut-être il est possible d'avoir plus d'esprit que mon oncle: mon père en avait davantage; mais son extrême bonté donne tant de charme à tout ce qu'll fait, et ses nombreux voyages tant de variéte à ce qu'il raconte, qu'il me semble que je ne craindrais pas de passer tout mon temps tête-à-tête avec lui; d'ailleurs, j'habite un pays si enchanteur, que c'est une

une jouissance bien vive pour moi de pouvoir le parcourir en liberté. Je me plais à errer dans ces routes solitaires et sauvages où on croit être seul au monde; à parcourir ces prairies si vertes et ei fraîches, qu'il semble que jamais pied d'homme ne les ait foulées; à voir couler ces eaux limpides qui, toujours les mêmes par leur pureté, toujours différentes par leurs accidents, nourrissent ces longues rêveries auxquelles tu sais que j'aime tant à me livrer. Mais mon oncle ne me laisse pas libre de suivre mon goût sur ce point; il prétend que toutes ces rêveries où on se crée l'idée d'un bonheur parfait ne servent qu'a degoûter du pauvre bonheur réel; et quand il me voit m'éhapper pour aller me promener seule, il court après moi, ou envoie M. Watelin me tenir compagnie. Assurément mon oncle peut avoir raison quand il assure que ces heures de solitude ne me valent rien; mais si M. Watelin était aussi aimable qu'il le suppose, croit-il donc que de fréquents tête-à-tête avec lui, dans le plus beau pays du monde, n'auraient pas aussi leur danger?

Ta dernière lettre m'a bien touchée, Albert, mon bonheur t'y occupe si uni-

quement que le nom de Blanche n'y a été tracé qu'une fois. Ah ! mon ami, ne crains point que je t'afflige encore par de nouvelles erreurs; je suis retenue dans la route du bien, non seulement par mon intérêt, mais par le tien, qui m'est plus cher encore, et j'ai du moins recueilli ce fruit de mes fautes, qu'elles m'ont inspiré une si grande méfiance de moi-même, que désormais je ne veux voir que par tes yeux, n'être éclairée que par tes conseils, ne suivre que tes exemples, et enfin ne conserver de moi que mon coeur pour t'aimer ; et si, dans la suite, on me trouve quelques-unes des vertus de mon modèle, je m'enorgueillirai de pouvoir dire, comme la terre odorante du poète persan (1), *je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu près d'elle.*

---

(1) Saadi.

LETTRE XVIII.

ALBERT A AMÉLIE.

Dresde, 15 septembre.

Ne vante plus la force de mon ame, car je suis tourmenté plus sans doute que je ne devrais l'être. On parle du retour d'Ernest, et je vois que Blanche, tout en m'assurant qu'elle n'aime que moi, sourit à l'idée de se faire regretter par son cousin. Je sais bien qu'il faut que quelques ombres se mêlent aux charmes de cette fille adorable; mais pourquoi sont-elles dans son coeur plutôt que dans son caractére? Que n'ai-je à lui adresser les mêmes reproches qu'à toi? Oh! que le ciel ne lui a-t-il donné ton coeur, mon Amélie, ton coeur

tendre, qui fut la cause de tes erreurs sans doute, mais qui en est aussi l'excuse! Quoi que tu en dises, Amélie, un amour véritable n'est pas aveugle, et les défauts de Blanche ne peuvent m'échapper; je vois trop qu'il est de moments où le désir de plaire l'entraîne si impérieusement, que la crainte de blesser l'amitié, l'amour même ne l'arrêterait pas: le repentir viendrait bientôt, j'en suis sûr; mais le mal serait fait, et un mal dont elle ne concevrait peut-être jamais la profondeur. Quelquefois elle se fait un jeu d'exciter ma jalousie; il est rare qu'elle réussisse: je l'estime trop pour la soupçonner; alors elle augmente d'efforts, et quand elle est parvenue à ébranler ma confiance, il semble qu'elle soit plus satisfaite d'elle-même; ainsi donc se rabaisser dans l'opinion de son amant en déchirant son coeur, donner de fausses espérances à des êtres qu'on n'aime pas, se perdre dans leur estime et exciter leur vengeance, voilà l'amusement d'une coquette et ce qu'elle appelle son triomphe: encore est-ce le beau côté de ce caractère, puisque ce manége n'est employé que pour s'assurer la tendresse d'un amant; que serait-ce donc

si n'aimant rien et s'amusant de tout.... mais Blanche en est incapable. Hélas! qu'il est cruel d'accuser de pareils torts la femme à laquelle on a attaché invariablement sa destinée! Pourquoi recourir à la ruse quand on a tant de charmes? préférer à la touchante dignité de la franchise le misérable emploi de la finesse? et à cette pure confiance qui augmente l'amour en nourrissant l'estime cette inquiétude perpétuelle qui ne l'excite qu'en le corrompant? Je sais que Blanche t'ecrit; elle croit avoir à se plaindre de moi: après avoir supporté quelque temps ses railleries et son persifflage, je lui ai répondu sur un ton peut être trop sévère; mais je souffrais cruellement de lui voir gâter à plaisir un si charmant naturel: entraîné par l'ardente affection qu'elle m'inspire, j'ai laissé échapper des vérités qui l'ont blessée. Hélas! si son intérêt ne m'occupait pas bien davantage que le mien, et si je ne cherchais qu'a lui plaire, j'aurais été plus adroit, mais elle m'est si chère que plutôt que de lui nuire en la flattant, je m'exposerais à perdre sa tendresse. Adieu ma soeur bien-aimée; tu vois que je ne te parle que d'elle aujourd'hui.

LETTRE XIX.

BLANCHE DE GEYSA A AMÉLIE.

Dresde, 15 septembre.

Hé bien, pauvre cousine! te voilà donc tout-à-fait perdue pour moi; je ne puis espérer te revoir de long-temps, et il ne m'est pas même permis de t'écrire. Notre hautaine et despotique tante ayant donné à mon père, en manière de conseil l'ordre positif de m'interdire toute communication avec toi, il a obéi, et ce n'est qu'à force de supplications et de caresses que j'ai pu obtenir de lui de te dire en secret un dernier adieu. Aussi quelle folie à ton âge de t'aller enterrer dans de tristes montagnes! Tu n'y verras que des ours ou de hommes

qui ne valent guère mieux ; mais ne sait on pas que tu n'as jamais rien fait comme un autre. Depuis ton départ, je suis triste ; ton frère n'est plus aimable ; il me prêche, je le raille ; il se fâche, je le boude, et nous n'avons personne pour nous raccommoder. Je te vois d'ici prendre ta mine dédaigneuse, et du moment que j'ai nommé ton frère, me juger coupable sans m'entendre ; mais quel veux-tu, Amélie ? les choses sont arrangées tout de travers : quand tu éprouves pour lui l'aveuglement, l'enthousiasme, l'adoration, que peut-il rester à mon amour ? ton amitié lui a tout pris. Ne me gronde pas aussi, cousine, laisse ce soin à ton frère ; il s'en acquitte si bien, et c'est un rôle si convenable pour un amant ! Je ne puis rien faire qui le contente, et je ne comprends pas qu'il puisse toujours aimer quelqu'un qui lui plaît aussi peu : si je plaisante, je manque de tendresse ; si je me plains, je suis injuste ; si je me résigne, je suis froide ; si je me distrais, je suis coquette ; et à l'entendre, c'est toujours moi qui ai tort et lui qui a raison. Au reste, si depuis quelques jours je me suis donné un peu le plaisir de le tourmenter, c'est que j'ai en ré-

serve de quoi guérir ses légères blessures. Je suis presque assurée du consentement de mon père en faveur d'Albert, et je crois que madame de Woldemar, à qui ma gaîté n'a pas le bonheur de plaire infiniment, et qui d'ailleurs a en vue l'alliance la plus illustre pour Ernest, ne serait pas éloignée d'un arrangement qui nous rendrait libres tous deux. Vois un peu ce que ton frère gagne à se mettre mal avec moi, c'est d'ignorer encore un secret qui, j'ose le croire, ne lui est rien moins qu'indifférent; mais je veux le lui faire acheter, et il ne l'apprendra qu'en me permettant de paraître aimable à d'autres yeux qu'aux siens. Je veux bien lui plaire plus qu'a personne, mais c'est tout, et exiger davantage, c'est vouloir plus que la nature ne permet aux femmes de donner. Tu souris; mais il n'est pas question de toi ici; on sait bien qu'Amélie est une exception, et dis-moi, qu'as-tu gagné à l'être? En renonçant à cette douce et innocente coquetterie que je défends ici, as tu été plus aimée? as-tu été plus heureuse? Crois-moi, cousine, c'est être ingrate que de ne pas bénir cette mobilité de sensations et cette envie constante de

plaire qui est pour notre sexe le préservatif des grandes passions, c'est-à-dire, des grands malheurs et des grandes sottises; et lors même que la coquetterie serait un tort, il faudrait encore l'admettre, parce qu'au fond il vaut mieux être heureux que parfait, et que d'ailleurs Dieu nous a créées pour elle : pour elle! vas-tu t'écrier en reculant d'effroi à la vue du monstre hideux. Oui, mon Amélie, pour elle, je le répète; sans son secours quel serait notre sort? qui nous apprendrait que nous ne pouvons garder l'empire qu'en ayant l'air de le céder, et que les hommes nous laissent toujours faire lorsque nous les laissons ordonner?

Chère Amélie! si je ne m'afflige pas plus sérieusement de me démêlés avec ton frére, tu me pardonneras, parce que tu sais bien que, dans le fond, je l'aime avec plus de solidité et de tendresse que je n'en ai l'air. Quelquefois, lorsque je pense qu'avec ton caractère je rendrais Albert plus heureux, je suis tentée de te l'envier, quoique bien sûre qu'il fait le malheur de celle qui l'a. N'est-ce pas une véritable preuve d'attachement, Amélie? car, enfin, si le ciel te créa pour le bonheur des

autres, il me créa, moi, pour le mien, et je ne sais si je ne perdrais pas au change. Bien des gens diront qu'oui. J'aurais pensé comme eux il y a un moment; mais à mesure que je t'écris, je sens que mes dispositions changent; je crois t'entendre me parler en faveur d'Albert; mon coeur s'attendrit à ta voix, et je ne peux plus garder ni ma légéreté, ni ma colère. Je suis convaincue que s'il m'eût été permis de passer ma vie auprès de toi, j'aurais fini par céder au charme irrésistible de ton éloquence, qui, sans jamais disserter sur le bien, oblige à le faire en forçant à l'aimer .... Bonne cousine! c'est Blanche seule qui a commencé cette lettre; mais c'est ta douce influence qui en a dicté les dernieres lignes, et tu vois comme je vaux mieux en la finissant. Adieu, chère amie, adieu jusqu' au jour où; déposant mon empire et ma liberté entre les mains d'Albert, je pourrai te nommer ma soeur.

LETTRE XX.

AMÉLIE A BLANCHE.

Le 5 octobre,

Me sera-t-il permis d'adresser à l'aimable amie, dont le coeur généreux est venu me chercher dans mes montagnes, quelques lignes qui lui peignent tout le bien que je pense d'elle, et toute la reconnaissance qu'elle m'inspire? Chère Blanche! pourquoi te gronderai-je? que me fait ce que tu dis quand je vois ce que tu es? Tu parles de ta légéreté, et ni l'absence, ni l'adversité n'ont pu te détacher d'une amie malheureuse. Va, tant que tu aimeras Albert, ce sera en vain que tu chercheras à me faire mal penser de toi: tu n'y par-

viendras jamais. Pour oser associer son ame à la sienne, il faut se sentir bien des vertus : on ne s'attache qu'a ce qui nous ressemble. C'est toi, Blanche, c'est toi qui feras le bonheur du meilleur des hommes, et qui réparera tout le mal que je lui ai fait. Je te regarde comme l'ange sauveur destiné à arracher de mon sein le cruel remords d'avoir uni à mon frère. Tu tiens entre tes mains notre sort à tous deux : d'un mot tu peux faire sa félicité et me rendre la paix, et ce mot tu le diras, j'en suis sûre : nul obstacle ne t'arrêtera. Ah, Blanche ! au lieu de te gronder, laisse-moi te bénir ; laisse-moi te dire que celle qui joint au pouvoir de répandre tant de biens la volonté de le faire, ne doit point en être crue sur sa parole lorsqu'elle se peint comme une jeune fille vaine et coquette, dont le plùs doux passe-temps est d'affliger son amant, et de calculer jusqu'a quel point elle lui fera acheter le bonheur qu'elle lui destine.

Non, Blanche, je ne croirai jamais que tu aies eu des torts volontaires avec Albert ; s'il était même possible que quelques-uns de tes avantages pussent nuire à son bonheur, ton coeur est trop sensible

pour n'y pas renoncer, et te faire préférer aux vains plaisirs de l'amour-propre un moyen d'être plus aimée et de rendre ton époux plus heureux. Le monde même, qui connaîtrait bientôt tes motifs, ne te trouverait-il pas plus aimable, précisément parce que tu ferais moins de frais pour le paraître? A l'exception de quelques hommes sans moeurs, dont l'approbation est presque une insulte, tous les autres te sauront gré du sacrifice de tes succès à ton devoir. Sois-en sûre, ma Blanche, en réunissant toutes les jouissances que peut donner l'amour-propre à une belle femme et à une femme d'esprit, elles ne vaudront jamais celles que trouve une femme de bien dans l'intérieur de sa maison.

Je ne te parle point de moi, aimable amie, mon frère te communiquera tous les détails que je lui donne sur ma nouvelle situation. Si, comme tu le dis, les hommes sont un peu ours dans ce pays-ci, ils ne m'en déplairont pas plus pour cela, car tu sais que je suis assez sauvage; mais malheureusement je ne les ai pas trouvés tels. Bellinzonna est une petite ville charmante sur la route de France en Italie; presque tous les voyageurs s'y arrêtent,

beaucoup y séjournent; cela a donné au ton de la société une élégance, et aux moeurs une urbanité qu'on ne trouverait peut-être pas dans la plupart des autres villes suisses. Dans les premiers temps de mon séjour ici, mon oncle attirait beaucoup de monde, et Albert aura pu te dire que, pour la première fois de ma vie, je me suis vue avec plasir au milieu d'un cercle nombreux, parce que, en comparant les prévenances que j'y recevais avec l'éloignement qu'on me marquait à Dresde, il me semblait tout composé d'amis; cependant j'ai été assez promptement fatiguée des continuelles visites que nous recevions, j'ai senti une vive impatience d'être seule avec mon oncle: heureusement il l'a partagée. Des que nous avons été rendus à nous-mêmes, il m'a fait faire connaissance avec le pasteur du lieu. A la fin d'une vie sage et laborieuse, cet homme respectable attend en paix la récompence de ses vertus: il a auprès de lui deux filles, l'une âgée de seize ans, et l'autre de quinze. Toutes deux sont vêtues à la mode des paysannes du pays, et partagent joyeusement entre elles les soins de la piété filiale et ceux de travaux rustiques. Je dirige

souvent mes promenades de leur côté, et d'aussi loin que ces aimables filles m'aperçoivent dans le chemin bordé de chênes et de peupliers qui conduit au presbytère, elles courent au-devant de moi avec transport, me comblent de leurs innocentes caresses, me racontent toutes leurs petites histoires, et ne me laissent jamais aller que je n'aie goûté leurs raisins et leur crême. Bientôt je me verrai forcée d'interrompre ces courses champêtres : nous entrons dans la mauvaise saison, les chemins deviennent difiiciles, la neige commence à couvrir les hauteurs, l'abondance des pluies fait déborder les torrents, et le vent, qui retentit dans les montagnes avec plus de violence que partout ailleurs, enlève chaque jour un charme à la campagne ; les fleurs tombent oubliées sur le sol qu'elles embellissaient, et le rameau de verdure qui nous couvre encore aujourd'hui, demain jonchera la terre : ainsi se détruisent peu à peu tous les liens qui nous attachent à la vie. O ma Blanche ! en voyant avec quelle effrayante rapidité le temps entraîne tout avec lui, laisseras-tu échapper le bonheur tandis qu'il est en ton pouvoir ? Ne hâteras-tu pas le moment où tu pour-

ras jouir avec Albert des pures et ineffables délices d'une union assortie ? Se donner à ce qu'on aime, Blanche, ce n'est pas perdre son indépendance, c'est en user. Qu'Ernest, en revenant dans sa patrie, sache bien que ce n'est point par haine pour lui, mais par amour pour Albert que tu as formé tes liens, et que si le coeur de Blanche fut trop tendre pour ne pas aimer, il fut trop fier pour laisser à personne le droit de disposer de lui.

LETTRE XXI.

AMÉLIE A ALBERT.

Le 14 novembre.

Cher Albert, mon temps de bonheur n'a pas duré beaucoup; depuis quelques jours surtout je me sens accablée d'une mélancolie que je ne puis surmonter: faut-il l'attribuer à l'influence d'une saison qui amène avec elle les idées tristes,

ou plutôt au continuel chagrin d'être séparée de toi, chagrin sur lequel le temps est sans puissance, et qui ne se montre moins peut-être que parce qu'il s'enfonce plus avant dans le coeur ? Ah ! les peines qui usent la vie sont presque toujours celles qui se cachent, et tel qui a résisté à leur violence succombera à leur durée ! Ne va pas croire, cher Albert, que cette disposition vienne d'aucun mécontentement sur ce qui m'entoure : de qui, bon Dieu ! pourrais-je me plaindre ? Mon oncle ne m'aime-t-il pas comme sa fille ? ne suis-je pas sûre que ma présence le rend heureux ? chacun ici ne s'empresse-t-il pas de prévenir mes moindres désirs ? Non, rien n'afflige mon coeur, mais rien ne le remplit ; j'aime mon oncle comme un bienfaiteur, comme un père : chaque jour me découvre en lui de nouvelles vertus ; mais il ne m'inspire pas la confiance de lui parler de tout ce que j'éprouve ; loin de lui avouer la tristesse qui m'obsède, je la lui cache : il ne la comprendrait pas ; il croirait que c'est l'ennui qui la cause ; et pour la dissiper, il m'arracherait à ma solitude, et me forcerait à aller passer l'hiver au milieu du monde, soit à Bellin-

zonna, à Milan ou à Turin. Albert, je ne sais si dans ton coeur même il peut y avoir plus de bonté que dans celui de M. Grandson ; mais cet homme excellent ne sera jamais pour moi un ami comme Albert. J'ai été tentée un moment de former une liaison particulière avec madame d'Elmont : cette jeune femme exprimait avec tant de grâce des goûts et des sentiments analogues aux miens, que je croyais avoir rencontré une amie ; mais heureusement je me suis aperçue à temps que mon oncle l'avait bien jugée ; j'ai vu que tout en vantant les charmes de la solitude, elle recherchait le monde qu'elle voulait avoir l'air de dédaigner ; depuis que nous sommes seuls ici, elle n'a trouvé le moment d'y venir qu'une journée, non sans se plaindre de me voir si peu et sans se désespérer des chaînes qui la retiennent. J'ai cru remarquer dans le contraste de ces expressions si vives et de cette conduite si froide une sensibilité dont l'esprit faisait tous les frais, et j'ai renoncé à cette liaison avant que sa perte fût pour moi une douleur. Je vois plus souvent M. Watelin ; mais il va partir pour Paris, et il fait bien : ce séjour lui convient infiniment

plus que celui-ci. Ne prenant nul intérêt à lui, je l'écoutais avec assez de plaisir, lorsque je me suis aperçue que mon oncle avait des vues secrètes en nous réunissant souvent; dès-lors j'ai apprécié cet homme ce qu'il valait: j'ai vu un esprit sans fond, qui ne saisissait que les superficies; qui, disant d'un air fin les choses les plus communes, en imposait quelquefois à ceux qui ne se souciaient pas d'y regarder de plus près. Ajoute à cela cette vanité misérable qui, mesurant le mérite sur quelques succès, les recherche à tout prix, les suppose même sans les avoir, et tu jugeras si ta soeur pouvait courir le moindre danger auprès de cet homme-là. Mais eût-il possédé de véritables avantages, je n'en aurais pas été plus touchée. Se peut-il que mon oncle me connaisse assez peu, me juge assez mal pour concevoir l'idée de me marier? Moi, Amélie Mansfield, m'engager dans de nouveaux liens, quand tous mes souvenirs vivent encore, quand tous les mariages ne me présentent que l'image d'un ingrat et d'une victime, quand mon coeur, flétri par le chagrin, se sent dégoûté de tout, même du bonheur! Ah, mon Albert, je

ne me relèverai jamais du coup dont un amour trahi m'a frappée; et si je ne retrouvais quelquefois des larmes en pensant à toi et en embrassant mon fils, je croirais, dans l'anéantissement qui m'accable, que mon ame est morte avant moi.

LETTRE XXII.

AMÉLIE A ALBERT.

Le 21 décembre.

Albert, je m'attache à mon oncle de plus en plus, et ma tendresse s'accroît avec sa bonté. Depuis que l'hiver règne ici, que les neiges couvrent toutes les routes, que les avalanches emportent souvent dans leurs chutes les arbres, les cabanes, et même les habitants, mon oncle ne s'occupe que de prévenir et de réparer les funestes accidents dont les montagnes sont souvent la cause et le témoin. Dans un

voyage qu'il fit l'hiver dernier à travers les Alpes, il s'arrêta plusieurs jours chez les hospitaliers du mont St. Bernard: il fut si charmé de l'utilité de leur établissement, qu'il prit dès-lors tous les renseignaments nécessaires pour en former un pareil ici, et il s'occupe chaque jour d'exécuter son projet. Il a fait élever de distance en distance, sur la grande route qui passe devant le château, de hautes perches pour indiquer le chemin à travers la neige: à ces perches on a attaché de grosses cloches, afin que les voyageurs égarés puissent avertir plus sûrement de leur détresse, et trouver plutôt un asyle. Nous avons un chien dressé à la quête des voyageurs perdus dans ces immenses plaines de neige, et durant la nuit et le jour, six hommes veillent alternativement, prêts à voler au secours de ceux qui sont en péril. L'argent seul pourrait payer de pareils soins, je le sais, et quoiqu'on dût applaudir celui qui en ferait un tel usage, s'il se contentait de donner ses ordres sans veiller lui-même à leur exécution, il ne vaudrait pas M. Grandson: plus d'une fois je l'ai vu, en entendant la cloche de détresse, ne pas craindre de se mettre à

la tête de ses guides, afin de les encourager; aussi chaque jour il reçoit chez lui des gens égarés: s'ils sont pauvres, il leur donne de l'argent; s'ils sont riches, il leur prête des mulets pour les conduire jusqu'à Bellinzonna: tous le bénissent et le nomment l'ami des malheureux et leur seconde providence. Je ne puis te dire combien une bonté si active, en me pénétrant d'affection et de respect pour mon oncle, me rend ce séjour-ci agréable. J'avoue que la froideur que m'a inspirée madame d'Elmont, est venue en partie du peu de cas qu'elle faisait de mon oncle, elle lui reprochait de manquer de délicatesse et d'esprit, et prétendait que sans cela on ne pouvait avoir de véritable bonté. Eh quoi! peut-on si mal apprécier cette précieuse vertu? et la bonté, pour n'avoir point de grâce, n'en est-elle pas moins la bonté? D'ailleurs, si mon oncle n'a pas tout l'esprit que peut donner une éducation soignée, il possède celui qui vient d'un jugement droit et d'un continuel désir d'obliger, et je ne sais si ce n'est pas là le meilleur. Quoi qu'il en soit, il n'y a que toi au monde, Albert, dont la société me fût plus douce que la sienne: le bien qu'il fait

me redonne du goût à la vie, et le rôle de soeur hospitalière, que j'exerce ici, pouvait seul satisfaire mon coeur. Quelquefois, en dépit de la bise qui souffle avec violence, nous allons, mon oncle et moi, à la découverte à travers la neige durcie, et il est enchanté de me trouver autant de force avec un air si délicat. Nous gravissons les roches nues et pyramidales qui entourent le château, et dont les flancs chevelus sont rayés de neige: dans leurs profondes cavités, nous découvrons par fois quelques mousses échappées à la destruction universelle, et ce reste de verdure me rend à lui seul tout le printemps. Mais rien n'est beau, rien n'est sublime comme de voir le soleil à son couchant colorer des plus belles nuances de rose et de carmin ces neiges d'une blancheur virginale et ces glaces d'un bleu transparent; tout l'horizon de l'Italie paraît bordé d'une large ceinture de pourpre; et quand la lune s'élevant au-dessus vient verser sa lumière argentée sur cette vaste enceinte de neige et sur ces immenses rocs de granit découpés avec tant de hardiesse, l'air acquiert alors un degré de pureté qui semble être le partage du ciel. Au milieu

de ce silence si profond, si majestueux, si universel, auprès duquel le silence d'une nuit d'été semblerait un joyeux concert, l'ame s'élève. s'agrandit, interroge son créateur, aspire à l'entendre, sent toute sa puissance, espère tout de sa bonté, et se livre avec transport au sentiment d'adoration et de reconnaissance qu'inspire cet être infini de qui émanent tous les biens. Pure et sainte religion! toi qui, veillant sur notre bonheur, défends à la haine de durer un jour, et prescris à l'amour d'être éternel, c'est toi qui soulages du poids de leur sensibilité ces créatures délaissées qui n'ont plus rien à aimer sur la terre; toi seule es leur recours, puisque seule tu les sauves du malheur de n'exister que pour soi, et qu'en offrant un objet à leur amour, tu leur permets de chérir de toute leur puissance un autre être qu'elles-mêmes.

LETTRE XXIII.

ALBERT A AMÉLIE.

Le 22 janvier.

Tu as su avant moi que madame de Woldemar ne s'opposerait pas à mon union avec Blanche, et il était juste que tu en fusses la première instruite, puisque c'est à toi que je dois une partie de mon bonheur. Blanche ne m'avait encore rien dit il y a deux jours : elle continuait à me bouder et à se faire un jeu de mes inquiétudes, et moi je commençais à me lasser de cette longue épreuve, lorsque je reçus la lettre que tu me chargeais de lui remettre : je la lui apportai ; elle la prit avec vivacité ; en la lisant, elle ne put retenir ses pleurs ; puis me tendant la main de cet air tendre qui augmente la puissance de ses charmes, elle me fit l'aveu de ses torts, m'apprit la

disposition de nos parents, confessa qu'il n'y avait de bonheur pour elle qu'en étant aimée de moi, et ajouta, avec la plus touchante franchise, que sans tes conseils, elle m'eût fait attendre long-temps une nouvelle qui la ravissait : et moi, incertain si j'étais plus heureux de son repentir ou de mes espérances, et qui je devais le plus aimer d'une femme comme elle, ou d'une soeur comme toi, je pressai sa main sur mon coeur sans pouvoir exprimer ma joie que par mes larmes.

Hier, je reçus de madame de Woldemar le billet le plus honnête, par lequel elle me priait d'aller la voir ce matin. Je me suis rendu chez elle, et j'en ai été reçu avec une distinction particulière. „J'ai gémi bien souvent, m'a-t-elle dit, sur un événement qui, en déshonorant notre famille, m'a privée de la société du parent qui m'était le plus cher, et de l'homme que j'estimais le plus." Je l'ai interrompue en m'inclinant très froidement, et lui ai demandé en quoi je pouvais lui être utile. „Au rèste, a-t-elle continué sans me répondre, nous faisons bien de ne pas nous voir, puisqu'avec vous il n'est permis de dire ni le bien qu'on pense de vous, ni

l'opinion qu'on a de votre soeur." J'ai rougi: ton nom dans sa bouche m'a paru une iusulte. „Ce n'est pas sans doute pour me parler d'elle que madame de Woldemar a désiré me voir, ai-je repris vivement? — Non, et plût au ciel qu'elle soit tellement perdue pour vous, que jamais nous n'ayons rien à en dire.... Ne vous fâchez pas, Albert, je quitte ce sujet; c'est de Blanche seule qu'il sera question. — De Blanche? — Oui; je sais qu'elle vous est chère, et que depuis son enfance, elle vous préfère à tout. Je ne blâme point son choix, il l'honore; et du moins cette fois-ci, Ernest n'aura pas à rougir de son rival. Albert, puisque Blanche vous aime, que mon fils, la connaissant à peiue, ne peut la regretter, je crois qu'il serait possible de faire un arrangement entre nous, par lequel Ernest garderait son titre et Blanche sa fortune, sans qu'ils fussent obligés de s'unir. Je ne vous cache point que je n'aurais pas cédé Amélie aussi facilement: Amélie était l'enfant de ma tendresse, la fille que j'aurais choisie: les qualités du coeur, les agréments de l'esprit, les charmes de la figure, elle possédait tout; son éducation seule l'a perdue; l'imprudence

de votre père.... — Je n'entendrai pas un mot contre mon père, madame, ai-je dit en me levant. — J'ai tort, Albert, ce n'est pas devant vous que je dois dire ce que je pense de lui; j'approuve que vous n'enduriez pas qu'on porte atteinte à sa mémoire: ce respect est digne de la noblesse d'un sang dont vous seriez la gloire sans la trop coupable indulgence.... Je me tais, a-t-elle ajouté en me voyant prêt à sortir; je vois bien qu'il ne faut dire que ce que vous voulez. — Ah! madame, me suis-je écrié en revenant sur mes pas, quand votre condescendance vient de céder Blanche à mon amour, faut il que l'injuste qui vous emporte, me fasse presque haïr la main dont je tiens mon bonheur." Elle a paru surprise; après un moment de silence, elle a repris d'un ton grave et sévère: „Nous ne pouvons rien conclure que mon fils ne soit ici. Comme chef de la maison de Woldemar, c'est à lui seul qu'appartient la décision de cette affaire; mais je lui crois le coeur assez fier pour abandonner sans peine la main d'une femme dont le coeur ne l'a point préféré, et je lui en destine une qui lui fera oublier, sans doute, que ses deux plus proches parentes ont pu pen-

ser qu'il y avait des alliances qui leur convenaient mieux que celle du comte de Woldemar." Elle n'a point dit le nom de l'épouse qu'elle a en vue pour Ernest; mais ce que j'ai pénétré me fait soupçonner qu'elle tient à une famille qui touche presqu'au trône. Si je ne me trompe point, et qu'Ernest ait conservé l'orgueil et l'ambition qu'il faisait déjà éclater dans son adolescence, cette union se fera sans doute, et la main de Blanche m'est assurée.

Madame de Woldemar attend son fils dans quelques mois: elle doit le prévenir de ce qui se passe ici. Il saura que le coeur de Blanche s'est donné, et sans doute il ne voudra pas le contraindre. Cependant, si Blanche allait lui plaire; et comment ne lui plairait-elle pas? depuis ton absence, qui peut l'emporter sur elle? qui peut seulement l'égaler? Ernest élèvera en vain ses regards vers un sang royal, où trouvera-t-il rien de plus digne de les arrêter que Blanche de Geysa? Si tu étais ici, je serais plus tranquille: je ne connais que ton enchanteresse douceur qui pût lutter victorieusement contre la piquante vivacité de Blanche; mais elle n'aime point Ernest, mais elle en aime un autre: ne voilà-t-il

pas de quoi retenir un homme délicat ? Et Ernest l'est sans doute : son éducation et sa naissance m'en répondent. Ne sais-tu pas que j'ai toujours pensé qu'il est de certaines vertus inhérentes à la noblesse du sang, et la délicatesse en est une ?

Je suis bien aise, mon amie, que M. Grandson t'ait mise à la tête de sa maison : tu as plus besoin que personne d'une occupation continuelle, et ton fils est trop jeune encore pour t'en donner d'autre que celle de l'aimer. Je serais inquiet de te savoir au milieu d'un cercle nombreux : l'ennui que t'a toujours causé l'obligation de parler quand tu n'as rien à dire, pourrait me faire craindre qu'on y jugeât mal ton esprit ; mais je craindrais bien plus qu'on y jugeât mal ton caractère. Par-tout où tu seras, mon Amélie, tu auras besoin d'un intérêt : il ne sera point d'amour, il sera d'amitié, je le crois ; mais l'amitié telle que tu l'éprouves, penses-tu que le monde consente à lui donner ce nom ? Ton amitié a tous les caractères de la passion, et d'après ta manière d'aimer, ces femmes qui, ne s'étant jamais respectées, ont perdu jusqu'à la pudeur qui rougit de soupçonner la vertu, trouveront des moyens de ca-

lomnier la tienne. Quel que soit l'objet de ton amitié, si tu l'aimes avec excès, fût-il au déclin de la vie, fût-il ton frère, ton innocence ne te mettra pas à l'abri des poisons de la méchanceté.... Ah! détourne tes regards, mon Amélie, d'un monde auquel de pareilles images sont familières, et pour ton repos, ne t'y montre jamais qu'en passant! La solitude a aussi ses dangers; mais il est plus aisé de se prémunir contre eux. Occupe-toi sans cesse; abandonne-toi rarement à tes méditations; réprime ton penchant à la mélancolie, cultive tes talents, celui de la peinture tous les jours, la musique avec plus de réserve; car en te livrant à la première, tu endormiras les émotions que l'effet de l'autre est d'exciter: la peinture, comme un ami utile, écarte ou suspend le souvenir des chagrins, et celui plus dangereux des plaisirs: la musique, comme un séducteur adroit, va toucher ce qu'il y a de plus tendre dans le coeur, réveille toutes les idées sensibles, et dispose au regret du bonheur et même à celui de la peine. Adieu, mon Amélie.

LETTRE XXIV.

AMÉLIE A ALBERT.

Le 13. février.

Que ta lettre me rend heureuse, ô le plus cher et le meilleur des frères! Qu'en dépit de toute sa haine, madame de Woldemar s'assure des droits éternels sur mon coeur en contribuant à une union dont tu fais ta félicité! qu'Ernest lui-même obtiendra aisément le pardon de tout le mal qu'il m'a fait, si, se hâtant d'accepter l'illustre épouse qu'on lui destine, il te laisse plutôt possesseur de celle que tu aimes! Cher Albert! combien tes espérances m'agitent et que ton bonheur me fait de bien! Ah! que le ciel daignât écouter favorablement les voeux les plus ardents qui lui furent jamais adressés, et bientôt mon Albert

n'en n'aurait plus à former! Ta joie est venue augmenter celle que je goûtais depuis hier. Hier nous avons sauvé d'une mort certaine un être intéressant, généreux, que la nuit avait surpris en route, que la neige allait engloutir, et qui était sur le point de perdre la vie pour avoir voulu sauver celle d'un autre.

Hier, vers dix heures du soir, mon oncle s'étant retiré chez lui, je lisais seule au coin de mon feu; il ne se faisait plus aucun bruit dans la maison, quand au milieu de ce profond silence, j'ai cru distinguer le son d'une cloche qui retentissait dans le lointain; j'ai ouvert promptement ma fenêtre; le temps était affreux, le vent soufflait avec furie dans les cavités de la montagne, et faisait tourbillonner une pluie de neige. En prêtant l'oreille avec attention, j'ai entendu distinctement le son de la cloche de détresse qui nous appelait au secours d'un malheureux. Tout mon coeur a tressailli d'effroi, et, m'élançant hors de ma chambre, j'ai traversé la grande cour du château pour m'assurer si nos hommes de garde allaient remplir leur devoir: je les ai trouvés endormis. „Mes amis, leur ai-je dit, un malheureux

vous appelle, un homme va périr, il faut voler à son secours." A l'instant ils ont été sur pied; mais après avoir regardé le temps, ils ont secoué la tête. „Il n'y a pas moyen d'aller là, ont-ils dit. — Quoi! vous n'essaierez même pas? — Que voulez-vous qu'on essaie, la nuit est si noire? — Allumez vos torches. — Le vent les éteindra. — Vous avez des lanternes. — Nous garantiront-elles de ces flots de neige? — Quoi! vous allez laisser périr ces hommes sans rien tenter pour les sauver? — Ma foi, voulez-vous que nous nous perdions pour eux? — Non, non, je ne le veux pas; mais le son continuel de cette cloche ne vous fera-t-elle rien risquer? n'entendez-vous pas des cris?" Ils ont cédé à mes prières, ils sont partis.

Bientôt mon oncle est venu me joindre; il grondait tout le monde autour de lui, ses gens de s'être endormis, moi d'être venu les réveiller, le voyageur de s'être mis en route par cet horrible temps: agité par la crainte de ne pouvoir le sauver et par celle de me voir malade, il s'inquiétait de l'une et de l'autre, comme si elles eussent eu la même importance; et moi, émue par sa tendresse, touchée de sa bon-

té, inquiète sur le sort du malheureux voyageur, et sur le péril auquel s'exposaient ceux qui marchaient à son secours, je me sentais prête à succomber à mon agitation. Pour les aider autant qu'il était en mon pouvoir, j'essayai, en dépit du vent et de la neige, de faire allumer un grand feu au milieu de la cour : chacun se prêtant avec zèle à cette oeuvre difficile, nous parvînmes à élever un fanal à nos montagnards. De temps en temps nous les entendions s'appeler l'un l'autre, et tirer quelques coups de feu pour avertir le voyageur qu'on allait à son secours, et de quel côté il devait tourner ees pas. Ce mélange confus de voix humaines, au milieu de la nuit et du bruit de la tempête, avait quelque chose de si faible, et par cela même de si effrayant, que je ne pouvais contenir ma terreur. Tout à coup ces voix cessèrent! aucun bruit n'interrompit plus le mugissement des vents; je présumai qu'on se taisait pour mieux entendre de quel côté le voyageur répondait. M'échappant d'auprès de mon oncle qui me retenait auprès du feu, j'eus bientôt gravi le roc qui est devant la terrasse du château, d'où j'étais plus à portée d'entendre ce qui

se passait dans le chemin. Je sentais mon ame oppressée du long silence de nos gens: plus il se prolongeait, plus il devenait sinistre. Je me les figurais engloutis dans les crevasses que forme la neige en tant d'endroits. Ils n'avaient cédé qu'à mes instances: qu'un seul eût péri dans cette entreprise, et c'en était fait du repos de ma vie entière. A genoux sur le rocher, un cri humain était tout ce que je demandais au ciel.... Il se fit entendre: bientôt des voix en tumulte lui succèdent; elles semblent se rapprocher; mon oncle et les domestiques viennent me joindre, et répondent à ce signal. Le bruit augmente; on monte la montagne: ce sont eux, j'entends leurs cris; mais sont-ils de joie ou de douleur? J'adresse de ferventes prières à celui qui peut tout; je veux m'élancer au-devant de notre troupe; mon oncle me retient; enfin, pour l'éternel soulagement de mon coeur, je vois, je distingue, je compte nos six montagnards, et avec eux quatre hommes, dont les habits déchirés, couverts de neige, et la figure pâle et défaite, attestaient assez ce qu'ils avaient souffert. „Sont-ils tous sauvés, m'écriai-je? — Oui, tous, répond-on unanime-

ment." A ce mot, je fus saisie du plus vif transport de joie que j'aie senti depuis long-temps. Nous faisons entrer tout notre monde dans la salle basse où on avait allumé un grand feu : chacun se sèche ; on distribue du vin ; je m'empresse surtout auprès des généreux montagnards, je parle de leurs dangers, surtout de leur courage ; alors un des voyageurs se retourne, et dit : „Sans eux, nous périssions ; nous leur devons la vie ; mais c'était moi qui la coûtais à mon maître. — Taisez-vous, Philippe, interrompit le plus jeune des voyageurs ; pouvons-nous dans un pareil moment songer à autre chose qu'à l'intrépide humanité de ceux qui nous ont sauvés, et au touchant intérêt de ceux qui nous accueillent ? — Non, non, reprit le domestique, à présent que nous voici en sûreté, il faut que je dise tout ce que je vous dois, ou que j'étouffe. — Parlez, mon brave homme, s'écria mon oncle en lui serrant la main, il faut toujours se hâter de dire le bien qu'on nous fait. — Veuillez envoyer coucher ce pauvre garçon, monsieur, reprit vivement l'autre voyageur ; le froid, la peur et le vin ont un peu troublé sa tête : il a besoin de re-

pos.... — Non, non, interrompit son domestique, je n'en pourrai pas trouver que je n'aie raconté notre aventure. Il faut donc que vous sachiez, monsieur, continua-t-il en s'adressant à mon oncle, que mon maître aujourd'hui, vers quatre heures, n'était plus qu'à une lieue de Bellinzonna, lorsqu'il s'est aperçu que je ne le suivais pas : alors, malgré la fatigue de sa mule et l'ouragan qui menaçait, il a voulu revenir sur ses pas pour me chercher. J'étais resté en arrière avec le conducteur que voici, parce que ma mule s'était foulé le pied dans une descente rapide, et ne pouvait plus marcher. Moi-même je m'étais fait grand mal à l'épaule en tombant: mon maître nous a trouvés dans cet état. La nuit s'aprochait, je souffrais beaucoup, ma mule ne pouvait plus me porter; il m'a forcé à monter sur la sienne, et m'a suivi à pied." A cet endroit de son récit, le pauvre Philippe a fondu en larmes en baisant les mains de son maître : celui-ci a profité de ce moment pour lui ordonner de se taire et de se retirer. „Je m'en vais, lui a répondu le bon domestique en étouffant de pleurs, je ne veux point vous désobéir, je ne dirai point comment, quand la

neige a commencé à tomber, vous faisiez mille contes pour me distraire du danger auquel votre bonté vous exposait pour moi, comment votre courage nous a sauvés autant que celui de ces braves gens; car tandis que nos deux conducteurs et moi nous nous lamentions sans avoir la force de chercher les moyens de nous sauver d'une mort que nous regardions comme certaine, n'est-ce pas vous seul qui avez découvert le poteau, qui avez sonné la cloche, qui pour mieux vous faire entendre, avez gravi le haut rocher dont vous êtes tombé si rudement? — Ah mon Dieu! monsieur n'est-il pas blessé? me suis-je écriée en m'approchant du jeune voyageur." En parlant j'ai senti que mon visage était baigné de pleurs; mais qui aurait pu les retenir au récit d'une action si touchante. „Non, m'a-t-il répondu en me prenant la main avec une respectueuse reconnaissance, je ne suis point blessé, et quand je le serais, ne suis-je pas ici avec les amis des malheureux? — Mais vraiment vous pouviez tomber plus mal, a dit mon oncle en me montrant; voici votre Esculape, et vous conviendrez qu'un pareil médecin ne doit pas faire peur aux

malades. — Ni leur donner l'envie de guérir, a ajouté l'autre assez gaîment, trop heureux de languir long-temps en de pareilles mains." Je ne sais ce que mon oncle a répondu, mais moi je suis sortie pour presser le souper, faire préparer des lits, et savoir si le bon Philippe n'avait pas été oublié. Le chirurgien venait de visiter son épaule: sans le froid son mal n'eût été rien. Cet excellent domestique m'entendant à la porte de sa chambre, s'est soulevé sur son lit, et m'a conjurée les larmes aux yeux d'avoir soin de son maître. „Je suis sûr qu'il s'est foulé le pied en tombant de dessus le rocher, m'a-t-il dit; et si on ne le force pas à prendre garde à son mal, il ne pensera jamais qu'à celui des autres. Ah madame! sans doute vous avez connu de bons coeurs en votre vie, mais aucun qui puisse approcher du sien." Je suis descendue toute attendrie: „Philippe assure que vous êtes blessé, ai je dit au jeune voyageur; et voici M. Arnoult, notre chirurgien, qui vient examiner et guérir votre mal. — Vous avez été vous-même voir Philippe, madame; votre bonté ne dédaigne personne: vous ordonnez que je prenne soin de moi; ah! pour vous obéir

je n'avais pas besoin de savoir que c'est à vous que nous devons la vie; oui, à vous seule, a-t-il continué vivement: ces braves gens, aussi estimables par leur franchise que par leur courage, viennent de déclarer que si vous ne les eussiez éveillés vous-même, si vos instances ne les eussent décidés à braver le péril, nous périssions cette nuit-même. „ J'ai baissé les yeux en rougissant. „Ma foi, s'est écrié mon oncle, si tous les malheureux que mon Amélie a contribué à sauver cet hiver se vantent de ce qu'ils lui doivent, je ne désespère pas qu'avant peu on ne lui adresse de voeux dans les dangers, et qu'elle ne devienne une rivale redoutable pour Notre-Dame de Lorette. — M. Arnoult, ai-je interrompu, emparez-vous de votre malade, examinez en quel état il est, et quel régime il faut lui prescrire."

M. Semler (c'est ainsi que Philippe appelle son maître), est sorti avec le chirurgien. Une demi-heure après, M. Arnoult est venu nous dire qu'il avait fait coucher son malade, parce que l'enflûre du pied était si considérable, que pour juger le mal il fallait attendre qu'elle fût un peu diminuée. Alors chacun s'est retiré

chez soi. Je me suis mise au lit; mais je n'ai pu y trouver ni sommeil, ni repos. Le mouvement de la nuit avait donné une telle agitation à mon sang, qu'à peine fermais-je les yeux, je croyais entendre des cris lamentables, me sentir rouler dans d'affreux prècipices, et je me réveillais plus fatiguée de ce pénible assoupissement que de la lassitude de la veille. A la fin, comme il faisait grand jour, je me suis levée, quoique tout le monde dormît encore, et j'ai passé chez mon fils, qui, n'ayant point été éveillé par l'événement qui avait occupé toute la maison, murmurait de ce qu'on ne le levait pas. Nous sommes descendus ensemble; long-temps après, mon oncle est venu me joindre; la fatigue de la nuit l'avait fait dormir tout d'un somme, m'a-t-il dit; et puis il a ajouté, en me baisant doucement sur le front, que le plaisir de me voir le reposait encore mieux. Peu après, M. Arnoult est venu nous donner des nouvellos de nos voyageurs: Philippe êtait très bien, mais son maître avait eu la fièvre toute la nuit, et paraissait encore agité. „ Malgré cela, nous a dit M. Arnoult, il voulait absolument se lever pour venir voir et remercier

M. Grandson et sa charmante nièce, et je n'ai pu l'en empêcher qu'en lui promettant que vous lui feriez une visite. — Si nous disions qu'on apportât le déjeûner dans la chambre, cela vous contrarierait-il, Amélie? m'a demandé mon oncle. — Moi, point du tout, s'il le désire, et que cela vous amuse. — Hé bien, je vais vous annoncer, et quand il sera en état de vous recevoir, je vous ferai avertir."

M. Arnoult a conduit mon oncle dans la chambre du malade, et moi j'ai été donner divers ordres dans la maison. Au bout de quelque temps, on est venu me dire que mon oncle m'attendait; mais j'ai senti une sorte d'embarras à aller chez cet étranger: il ne ressemble point à tous les voyageurs que nous avons vus jusqu'ici; son ton, ses manières, annoncent un homme de distinction, ce qui occasione toujours quelque gêne. Tandis que j'hésitais, on est venu me demander une seconde fois: alors j'ai pris le chemin de la chambre, mais si lentement que mon oncle, impatienté de mes délais, est accouru au-devant de moi, en se plaignant que le café était froid, les rôties brûlées, et que je serais cause qu'on déjeûnerait fort mal.

Néanmoins, j'ai été bien aise qu'il m'introduisît: il est toujours difficile pour une femme d'entrer seule dans la chambre d'un homme qui n'est ni son parent, ni son ami. L'étranger était couché: il a rougi en me voyant. „Sans doute, madame, m'a-t-il dit d'une voix un peu émue, j'abuse de l'extrême bonté qu'on me témoigne ici; je voulais aller vous porter moi-même l'expression d'une reconnaissance dont l'excès m'est bien doux: on s'y est opposé; j'insistais: la seule promesse de vous voir m'a rendu docile. Je sens toute mon indiscrétion; mais je lui dois tant de plaisir, que peut-être serai-je tenté plus d'une fois d'en commettre de pareilles." Je lui ai répondu que c'était plutôt à moi à m'excuser d'être venue si tard savoir de ses nouvelles, et je me suis assise, un peu confuse, près de son lit dans un fauteuil qu'on avait préparé pour moi.

La conversation a roulé sur son voyage; il vient de parcourir toute l'Italie. Je lui ai fait quelques questions sur ce pays: ses réponses spirituelles, ses remarques neuves et piquantes me procuraient un véritable plaisir, lorsque mon oncle, voyant qu'il était question de voyage, a voulu

aussi parler des siens. M. Semler s'est tu, et n'a plus fait qu'écouter. Les récits de mon oncle se prolongeaient beaucoup, et je commençais à craindre qu'un si long entretien ne fatiguât le malade, lorsque nous avons été interrompus par l'arrivée du courrier. On m'a remis ta lettre. „Est-ce de Saxe? m'a demandé mon oncle. — Oui, ai-je répondu, c'est d'Albert." A ce nom, il m'a semblé que l'étranger avait souri; je l'ai regardé pour m'en assurer: il a baissé les yeux. Alors je me suis retirée chez moi pour jouir sans témoin de ce plaisir si pur, si vif, toujours nouveau que me cause l'expression de ta tendre amitié. Cher Albert! je t'ai dit vrai en t'assurant que mon bonheur dépendait du tien; te voilà presque heureux, et déjà je me sens plus contente. Ne crains rien, Blanche ne plaira pas à Ernest. digne fils de sa mère, les grandeurs, l'ambition, l'orgueil doivent être ses seules passions; un coeur occupé par elles ne peut être susceptible d'amour; il ne saura pas apprécier Blanche, il ne m'aurait jamais aimée. Ah! livrons un pareil être aux vaines jouissances faites pour lui, et aussitôt qu'en s'enchaînant selon les superbes projets de sa mère,

il ne pourra plus troubler ton bonheur, oublions, s'il est possible, qu'il ait jamais existé.

LETTRE XXV.

ERNEST DE WOLDEMAR à ADOLPHE DE REINSBERG.

Du chateau de Grandson, 13 février.

C'est de chez Amélie que je vous écris, Adolphe, et maintenant que le hasard a fait réussir mon projet au delà de mes espérances, il est temps que je vous le confie. Je comprends votre surprise, elle est très naturelle: je m'attends à votre mécontentement, et j'y suis préparé. Cet aveu vous étonne, car si ce n'est pas la première fois que j'ai mérité votre désapprobation, c'est du moins l'unique où je me sois décidé à la braver. Mais que vou-

lez-vous, Adolphe? quand j'ai senti qu'il n'était point de force qui pût vaincre les faiblesses de mon orgueil, ni d'amitié qui pût vous engager à les tolérer, j'ai dû soustraire mon inébranlable résolution à l'âpreté de vos remontrances, et cacher à un censeur sévère ce qu'il m'eût été si doux de confier à l'indulgence d'un ami. Ne croyez point, Adolphe, que je vous accuse pour affaiblir mes torts, je n'userai jamais de cette misérable finesse; si je me plains de vous au moment où je m'avoue coupable, c'est parce que je suis sûr que je vous aurais ouvert mon coeur, si j'eusse espéré trouver en vous moins de cette roideur de caractère, de cette inflexibilité de principes qui ne pardonne jamais le plus léger écart: peut-être avec plus de douceur, la sagesse de vos conseils que j'ai quelquefois rejetés dans les premiers moments, et que j'ai toujours fini par suivre, m'aurait-elle préservé d'une grande faute; quoi qu'il en soit, il n'est plus temps, et maintenant votre secours me serait inutile: je suis chez Amélie .... Poussé par un ressentiment que je nourrissais depuis plusieurs années, j'arrive pour me venger, et c'est elle qui me sauve la vie; je la vois,

et il semble que la plus puissante des séductions m'attendît a ses côtés, comme pour me punir des projets que je méditais contre elle.... Je ne sais comment tout ceci finira; je suis ici sous le nom de Henry Semler, simple gentilhomme bavarois; je ne puis assez cacher mon véritable nom; de quel oeil Amélie ne me regarderait-elle pas, si elle apprenait qu'Ernest, l'objet de son aversion, est celui à qui elle prodigue des soins si touchants!.... Je l'ai donc vue cette femme que j'étais si curieux de connaître.... Je n'essaierai pas de vous la peindre aujourd'hui; j'ai la fièvre, et ce que je pourrais dire d'elle, vous paraîtrait l'effet d'une imagination en délire; d'ailleurs il m'est expressément défendu d'écrire, aussi attendrai-je quelques jours pour vous donner sur ma conduite une explication qui sera longue: Philippe vous l'apportera; il sera alors en état de partir, et je vous l'enverrai; car malgré ses promesses, je redoute son indiscrétion.

LET-

LETTRE XXVI.

ERNEST à ADOLPHE.

Du chateau de Grandson, 15 février.

Comme Philippe vous contera sans doute avec la plus scrupuleuse exactitude tous les dangers que nous avons courus, je ne crois pas qu'après lui il me reste rien à vous apprendre sur cet article; mais ce qu'il ne vous peindra pas, et ce que vous ne saurez jamais, puisque vous n'avez pas vu Amélie au moment où elle venait de nous sauver, c'est l'impression que doit laisser une belle femme qu'anime tout ce qu'il y a de divin dans la charité: impression telle que mille siècles ne pouraient l'effacer, ni l'être le plus insensible s'y

soustraire.... Mais laissons cette image qui ne me quittera plus, venons à l'explication que je vous ai promise et que vous attendez sans doute avec impatience. Je vais peut-être vous ramener sans nécessité sur des détails dont vous avez conservé le souvenir; mais dans une affaire dont je prévois que les suites seront si importantes pour moi, vous ne pouvez assez savoir, ni moi assez vous dire, comment j'ai été entraîné, et j'aime mieux répéter des choses inutiles que de risquer d'en omettre une essentielle.

Vous pouvez vous rappeler que quand nous commençâmes nos voyages, il y a dix ans, ce ne fût pas sans peine que je quittai la Saxe sans avoir revu Amélie : je l'avais laissée trop enfant, et moi-même j'étais trop jeune alors pour pouvoir être amoureux d'elle ; mais l'angélique douceur de son caractère s'était gravée avec des traits si touchans dans mon souvenir, que je sentais bien que de l'humeur dont j'étais, il n'y avait que cette femme au monde qui pût me convenir. Je ne me dissimulais pas que la tyrannie dont j'avais usé envers elle dans nos jeux, avait pu l'éloigner de moi; mais à l'époque dont je

parle, j'étais encore trop impérieux pour songer à fléchir devant elle; je ne voulais point lui déplaire par mon ton de hauteur, mais je voulais moins encore m'efforcer d'en prendre un plus doux, parce qu'il me semblait que me contraindre c'était m'avilir. Ces motifs réunis, bien plus que vos conseils et les instances de ma mère, me décidèrent seuls à quitter ma patrie sans avoir été à Lunebourg. Si j'avais cru perdre Amélie par cette conduite, je ne sais ce qu'une pareille crainte aurait pu produire sur mon esprit; mais quoique je me crusse maître de renoncer aux liens qui devaient nous unir, si elle ne me plaisait plus à mon retour, je n'avais jamais supposé qu'elle pût être libre de s'y soustraire.

Cet insupportable orgueil, que malgré ses grandes qualités, ma mère ne croyait pas déplacé dans le petit-fils des comtes de Woldemar, avait jeté de si profondes racines dans mon ame, que les conseils de tous ceux qui m'avaient entourés depuis mon enfance n'avaient jamais pu le modérer. Il n'appartenait qu'a vôtre seule amitié de pouvoir opérer ce prodige : c'est un de vos bienfaits, Adolphe, et je ne

l'oublierai point. Vous m'avez forcé d'admirer en vous l'homme ne tirant son éclat que de lui même, et plus grand par sa vertu que je ne l'étais par mon rang. Cependant, je l'avouerai, cet orgueil fut plutôt mieux dirigé qu'il ne fut détruit. Il m'en resta cette idée qu'il était une place supérieure à la vôtre, et que j'y parviendrais en unissant à la naissance illustre que je dois au hasard, les vertus éminentes qui vous distinguent et que je ne devrais qu'à moi-même. Animé de ce noble espoir, je m'efforçai de me vaincre, de vous imiter, afin de faire dire à tous ceux qui me connaîtraient, et surtout à vous-même, que personne ne pouvait être comparé à Ernest.

La gloire de vaincre l'éloignement d'Amélie, avant même de l'avoir revue, entrait aussi pour beaucoup dans ce désir de perfection. Sans jamais m'adresser directement à elle, j'étais bien aise qu'elle n'ignorât rien de tout ce qui pouvait me faire valoir. Un sentiment qui tenait à mon enfance, et qui s'était fortifié par les éloges que ma mère prodiguait à celle qui en était l'objet, embellissait cette femme à mes yeux au point qu'aucune autre n'a ja-

mais pu m'inspirer de véritable attachement. Dans les cours les plus brillantes de l'Europe, au milieu de femmes les plus aimables, vous vous êtes étonné plus d'une fois de me voir mettre au-dessus d'elles cette Amélie que je ne connaissais pas, tant était grand l'empire que sa charmante idée avait pris sur mon imagination. J'étais dans cette disposition, lorsque j'appris que celle que je regardais comme mon épouse m'avait rejeté avec dédain pour se donner à un homme sans nom et sans moeurs. Vous fûtes témoin de l'état où me jeta cette nouvelle inattendue : le ressentiment de ma mère, plus emporté peut-être, fut bien moins profond que le mien : elle n'était blessée que dans sa fierté ; je l'étais dans ma fierté et dans mon coeur : plus j'avais nourri ma tendresse pour Amélie, plus son mariage m'offensa. Vous fûtes témoin du serment que je fis de venger un jour mon injure, vous m'opposâtes des raisons : elles étaient bonnes, mais ne changèrent point ma résolution. Voyant enfin que je ne pouvais ni vous faire partager ma colère, ni me soumettre à votre opinion, je gardai le silence : il vous persuada que j'avais renoncé à mon des-

sein : cela devait être, car, pour la première fois, mon coeur vous était fermé, et vous ne dûtes pas croire que je conservais un projet dont je ne vous parlais plus.

Depuis quelque temps, je voyais arriver avec un secret plaisir l'époque de mon retour dans cette patrie où je devais retrouver et punir une femme infidelle. Nous allions partir de Naples pour nous rendre à Dresde, lorsque vous reçûtes la lettre de madame de Simmeren, qui parlait d'Amélie avec tant de chaleur et d'enthousiasme, et qui vous annonçait, comme la chose la plus indifférente du monde, qu'elle avait quitté la Saxe pour se fixer à Bellinzonna. Je m'en souviens, à cette nouvelle vous me regardâtes fixement et avec un peu d'inquiétude. „Bellinzonna est sur notre chemin, me dites-vous ; mais je ne crois pas que vous soyez tenté de vous y arrêter ?" A cette question, prévoyant tout ce que vous m'opposeriez si je vous laissais pénétrer tout ce qui m'agitait, je me contentai de vous répondre qu'il serait pourtant bien naturel de consacrer quelques jours à connaître un objet plus curieux que tout ce que nous avions vu dans nos voyages : une

femme assez fière pour avoir dédaigné la main d'Ernest, et en même-temps assez humble pour s'être alliée à une famille de vils commerçants. L'oppression qui me saisit en finissant ces mots vous alarma. Vous me demandâtes si mon ressentiment durait encore.... Adolphe, je vous serrai la main; je sentis des pleurs dans mes yeux; si j'avais eu le plus léger espoir de vous voir compâtir à ma faiblesse, tous mes secrets étaient à vous; mais pour l'espérer, je connaissais trop l'inexorable austérité de vos principes, et je vous quittai brusquement.

Vous attribuâtes mon agitation à la honte d'être encore si sensible à une ancienne injure, et tandis que vous me croyiez revenu d'un ressentiment coupable, je ne songeais qu'à le satisfaire. Mon dessein était pris; je voulais aller à Bellinzonna, et surtout y aller sans vous; m'introduire chez Amélie, et, garanti de ses charmes par le souvenir de son offense, m'en faire aimer, et l'abandonner ensuite avec mépris..... Oui, Adolphe, tels étaient les desseins d'un homme qui se flattait de vous égaler en vertus: si j'en rougis maintenant, c'est bien moins de les avouer que

de les avoir conçus. Ne m'accablez pas de votre indignation: si votre ami vous est cher, ce n'est pas en traitant sa faiblesse sans ménagement que vous le sauverez. D'ailleurs, que me direz vous que ma conscience et la vue d'Amélie ne m'aient dit plus fortement encore ?..... Je la regarde, et loin d'être indigné je me sens attendri: elle a sauvé ma vie, et la reconnaissance que j'éprouve est si vive et si ardente, qu'elle me semble au-dessus du bienfait.... Ainsi, il faut que tout mes sentiments, quand elle en est l'objet, prennent le caractère de la passion.... Mais je reviens à mon récit.

Vous voyant arrêté par des affaires à Rome, je vous quittai sous le prétexte d'aller au-devant des lettres de ma mère, qui m'attendaient à Florence; mais quelle que soit ma tendresse pour cette mère adorée, la seule idée qui m'occupait était de profiter des jours de votre absence pour me rendre sans délai à Bellinzonna. Je fus bientôt au pied des Alpes; le temps était affreux, rien ne put m'arrêter; je traversai les montagnes en dépit des conseils prudents et des prédictions sinistres. Un accident survenu à la mule de Philippe retarda

notre route; la nuit nous surprit; un froid excessif commençait à nous engourdir, et déjà nous nous sentions atteints d'un assoupissement funeste, lorsqu'en regardant autour de moi si je n'appercevrais aucun vestige d'habitation, je me heurtai contre une haute perche à laquelle une cloche était attachée; je la sonnai sans relâche pendant une demi heure, craignant beaucoup que la violence du vent n'eu fît perdre le son dans l'air: cependant j'entends bientôt quelques coups de feu; je vois une lueur éloignée errer çà et là, et se réfléchir sur la neige; je redouble le bruit; Philippe et nos guides reprennent courage, joignent leurs cris aux miens, et enfin nous voyons paraître six hommes, qui, nous ayant entendus de loin, avaient bravé tous les dangers pour venir à notre secours. Une action si généreuse, un si noble dévoûment, me fit oublier ce que nous venions de souffrir; je ne voyais que ces braves gens, je ne pouvais parler que de ce qu'ils avaient fait. „Ma foi, s'écria l'un d'eux, jamais il ne s'est vu de plus horrible temps! Nous dormions tous quand vous avez sonné; et sans madame Mansfield, qui nous a réveillés et forcés à partir, nous

ne serions pas ici..... — Madame Mansfield! interrompis-je avec une extrême surprise. — Oui, elle est là haut qui nous attend, et quand elle verra tout le monde sauvé, elle ne sera pas la moins contente." Je cessai d'interroger: trop de questions auraient pu donner l'idée que j'avais quelqu'intérêt à les faire; ce qui m'importait surtout, c'était de n'être point connu; aussi m'approchant de Philippe, je lui dis à voix basse: „Sur votre vie, je vous défends de laisser soupçonner qui je suis. Si on vous questionne, répondez simplement que mon nom est. Henri Semler, et la Bavière ma patrie." En parlant ainsi, j'étais ému, Adolphe, et mon trouble augmentait à mesure que nous approchions du château. J'allais donc me trouver en présence de celle qui m'occupait depuis si long-temps, et qui m'avait causé tant de chagrins; ne semblait-il pas qu'elle vînt s'offrir d'elle-même à ma vengeance? Cependant, le peu de mots que les bonnes gens qui nous entouraient avaient dit d'elle, suspendait déjà ma colère, et je sentais l'attendrissement prêt à me gagner; en proie à toutes sortes de mouvements contraires, je gravissais la montagne plus rapidement que

la vive douler de mon pied n'aurait semblé devoir me le permettre ; mais l'impatience me prêtait des forces. Je devançais mes guides, lorsque tout-à-coup s'élance au-devant de moi une femme en désordre, les cheveux épars, la robe couverte de neige. „Quelqu'un a-t-il péri, s'écrie-t-elle d'une voix tremblante ? — Personne, lui répond de loin un de ses gens. — Ah ! bénissons le ciel, reprend-elle avec un accent aussi inimitable dans sa joie que dans sa douleur." A la lueur du feu qui brûle dans la cour, je distingue des traits célestes ; mais elle ne me voit pas ; elle ne prend pas garde à moi : les intrépides montagnards qui, à sa voix, ont consenti à s'exposer pour nous, absorbent toutes ses pensées : elle les remercie, les bénit, exalte leur action : à l'ardente reconnaissance qu'elle témoigne, on dirait que c'est elle seule qu'ils ont sauvée. Sa physionomie, animée par tout ce qu'il y a d'excellent dans la sensibilité, le rouge brûlant de ses joues, l'éclat de ses yeux et de son teint, la vivacité avec laquelle elle s'occupe de tout, commande autour d'elle, vole à chacun de nous comme pour soulager plutôt ce que nous avons souffert,

donne un charme plus qu'humain à toute sa personne. Je la regarde, mes yeux ne peuvent s'en détacher: voilà donc Amélie de Lunebourg, l'épouse qui me fut destinée dès le berceau, la femme qui m'a rejeté, celle qui a si cruellement blessé mon coeur et mon orgueil, celle dont je brûlais de me venger, enfin la voilà: et c'est elle que j'admire, c'est elle qui m'a arraché à la mort, c'est elle dont la voix touchante émeut mon coeur comme il ne l'a jamais été. O destinée!

Quand nous avons été un peu remis de nos fatigues auprès du feu de la grande salle basse du château, Philippe n'a eu rien de plus pressé que de raconter comment je m'étais exposé pour lui. J'ai voulu le faire taire: il n'y a pas eu moyen; le pauvre garçon, qui aime beaucoup sa vie et qui croyait me la devoir, ne pouvait contraindre sa joyeuse reconnaissance. Je lui ai pardonné cependant son indiscret babil en voyant les beaux yeux d'Amélie se remplir de larmes. Elle s'est approchée de moi en posant sa main sur mon bras, et m'a parlé avec intérêt. Jusqu'alors je n'avais pas obtenu d'elle de distinction: à peine m'avait-elle regardé; elle me don-

nait ses soins comme à mes compagnons d'infortune, et c'était tout; mais en apprenant que j'étais capable d'une bonne action, sans doute elle a senti qu'il y avait quelque chose de sympathique entre nous: attirée par ce doux rapport, elle m'a regardé plus souvent, et a mis même dans ses discours et son maintien une sorte de touchante et modeste familiarité qui semblait me dire que puisque j'aimais à bien faire, je n'étais plus un étranger pour elle.

19 février.

Depuis quatre jours, Adolphe, j'ai été forcé de suspendre mon récit; la fièvre ne m'ayant point quitté encore, on me défend toute occupation suivie, et ce n'est qu'à la dérobée que je puis vous écrire. L'autre jour le bon M. Grandson m'a surpris la plume à la main; il a crié, grondé, je continuais toujours, mais il a fait appeler Amélie; elle est venue, et en voyant tant de feuilles écrites sur ma table, elle m'a dit vivement que j'avais tort. „ Comment m'arrêter, ai-je repris avec un peu d'émotion: c'était de vous dont je parlais." Elle a rougi, et me regardant avec

douceur: „Il ne faut s'occuper que de vous, m'a-t-elle répondu, les longues lettres fatiguent et peuvent vous faire beaucoup de mal: voudriez-vous nous affliger?" L'affliger! elle! Amélie! ah, dieu! quel être barbare pourrait le vouloir? Voilà ce que je pensais, Adolphe, mais ce que je n'ai point osé dire. Amélie, qui ne pouvait pas deviner la cause de mon silence, voyant que je ne répondais pas, a ajouté: „Vous ne voulez donc pas promettre de ne plus écrire? — Je veux vous obéir, ai-je repris vivement; je veux tout ce que vous ordonnerez." Mais en parlant ainsi, l'idée que c'était à cette même Amélie qui m'avait préféré M. Mansfield, que tout mon coeur faisait serment d'obéissance, m'a causé une telle agitation, que ma voix a expiré sur mes lèvres; et détournant la tête, je me suis appuyé en soupirant contre le coin de ma cheminée. Un trouble si grand n'a point échappé à Amélie. „Qu'avez-vous, m'a-t-elle dit avec intérêt, vous avez l'air de souffrir beaucoup? Je suis sûre que vous avez excédé vos forces en écrivant si long-temps: puisqu'on ne peut compter sur votre raison, je crois que mon oncle fera sage-

ment d'emporter les plumes et le papier. — Non, ai-je répondu en la retenant, ne m'ôtez pas le mérite d'obéir; laissez-moi dire adieu à mon ami, et puis je promets de n'écrire que quand vous le permettrez. — On peut y consentir, s'est écrié l'oncle: un adieu n'est qu'un mot, cela sera bientôt dit. — Un adieu d'amitié emploie souvent plus d'une page, a ajouté Amélie en souriant; et si M. Semler s'engage pour quelques lignes, je crois que nous devrons être contents; au reste je m'en rapporte à sa parole, et je laisse à mon oncle le soin de veiler à ce que ma confiance ne soit pas trompée." En achevant ces mots, elle s'est retirée en me saluant avec bonté. „Chère enfant! s'est écrié M. Grandson aussitôt que nous avons éte seuls, je ne connais de véritable bonheur que depuis qu'elle est près de moi." Je l'ai questionné là-dessus, et le bon homme qui ne demandait qu'à s'épancher, s'est assis à mon côté pour me raconter l'histoire d'Amélie. En voyant l'intérêt avec lequel j'écoutais, il m'a promis, quand nous nous connaîtrions mieux, de me montrer un cahier qu'elle lui a envoyé avant de venir ici, contenant le récit de ses malheurs, écrit par

elle-même. Vous pouvez imaginer, Adolphe, si je suis curieux de le lire! je saurai donc quels sentiments, quelles raisons ont pu la déterminer; je verrai l'expression de son amour pour un autre, celle de sa haine pour moi ... je n'en serai pas fâché, et cette lecture ne me sera peut-être pas inutile.

On ne reçoit de lettres ici que quand M. Grandson les envoie chercher à Bellinzonna; ainsi écrivez-moi dans cette dernière ville, poste restante, à l'adresse de Henri Semler. Si par hasard votre austère franchise se refusait à user de cette feinte, et que vous vous obstinassiez à m'écrire sous mon véritable nom, il n'en résulterait d'autre chose, sinon que vos lettres ne me parviendraient pas, parce que M. Grandson ne fera prendre à la poste que celles adressées à Henri Semler.

LETTRE XXVII.

ADOLPHE DE REINSBERG A ERNEST DE WOLDEMAR.

Florence, 15 mars.

Philippe est arrivé hier avec vos deux lettres, et je vous exprimerais mal le chagrin et l'étonnement qu'elles m'ont causés; ce n'est point le mystère que vous m'avez fait qui m'afflige : si le motif en était honorable, non seulement je vous pardonnerais, mais je pourrais me féliciter même de la perte de votre confiance. Cependant qu'ai-je appris? vous n'avez dissimulé avec votre ami que parce que vous vous sentiez coupable, et en vous avouant le honteux principe de votre silence, vous avez eu la lâcheté d'y céder;

non ce n'est pas là Ernest, ce n'est pas là cette ame fière et sublime dont l'orgueil était le seul défaut, et dont j'aimais presque l'orgueil, parce qu'il ne lui inspirait jamais que le noble désir de se mettre au-dessus de ses semblables en les surpassant en vertus. Non, je ne puis reconnaître dans le comte Ernest, nourrissant une si longue animosité contre une jeune innocente dont le seul tort fut d'épouser celui qu'elle aimait, ce même Ernest qui, à la cour de Madrid, demanda avec tant d'ardeur, et obtint avec tant de joie la grâce de l'homme qui l'avait insulté : non, je ne reconnais point dans celui qui médite de sang-froid la perte d'une femme malheureuse, celui qui jadis, entraîné par la plus dangereuse séduction, sut s'arrêter au milieu du péril, et triompher de lui-même, parce que la vertu l'ordonnait. Né avec les passions les plus impétueuses, jusqu'à ce jour, vous les aviez maîtrisées; si elles exerçaient tout leur pouvoir sur vous et que vous leur cédassiez un moment, ce n'était que pour vous relever plus grand, plus magnanime; jamais homme ne lutta avec plus de force contre des ennemis plus puissants, et ne les subjugua avec plus de gloire. Je jouis-

sais de vos nobles efforts; je n'eusse pas voulu qu'ils vous coûtassent moins: plus ils étaient pénibles et plus vous méritiez d'estime. A toutes ces vertus d'une grande ame se joignaient toutes celles d'un bon coeur; à l'héroïsme, vous unissiez l'humanité, et pour sauver un misérable, vous auriz hasardé votre vie, comme vous l'auriez sacrifiée à l'honneur et à l'amitié: tel je vous ai connu, et je me glorifiais de vous; n'étant rien par moi-même, je me croyais beaucoup, parce que j'étais votre ami, et je me sentais fier de ce titre plus que je ne l'eusse été de la possession d'un rang illustre. Mais à présent que vous n'avez vaincu une absurde colère que pour devenir le jouet d'un amour insensé, et que je vous vois soumis à toutes les passions qui voudront vous asservir, je pleure sur vous et sur moi: le temps de notre gloire est passé; Ernest n'est plus qu'un homme ordinaire.

Je n'ajoute plus qu'un mot: souvenez-vous de l'engagement que vous prîtes avec votre mère lorsqu'elle consentit à vous laisser seul maître de votre conduite: vous lui jurâtes de ne jamais avilir votre

caractère par aucune de ces fautes dont on porte la honte toute sa vie ; et cependant croyez vous qu'en séduisant Amélie vous n'eussiez pas trahi votre serment? Maintenant que le charme de cette femme, bien plus que vos remords, vous à fait rougir de vous-même, quel est votre dessein de vous attacher à elle? Mais si ce n'est plus être coupable envers l'honneur, n'est-ce pàs l'être envers votre mère? Ne savez-vous pas qu'autant elle est dévouée à ce qu'elle aime, autant elle est implacable dans ses haines? Quand elle vous attend, lui direz-vous qu'Amélie Mansfield est l'objet qui vous retient? ou bien la tromperez-vous? Quels que soient vos desseins, Ernest, je veux vous faire connaître les miens. S'il eùt été possible que vous persistassiez dans vos criminels projets, et que j'eusse pu les soupçonner, j'aurais volé jusque chez Amélie lui dévoiler la vérité, et vous arracher malgré vous à l'infamie, eussiez-vous dû me donner la mort pour prix de mès soins; maintenant que je ne crains plus qu'une faiblesse, je vous livre à vous-même; mais sachez bien que ce n'est qu'en la surmontant que vous pourrez expier vos torts ; si vous voulez y cé-

der, Ernest, ne m'écrivez plus : il faudrait vous trahir ou vous approuver, et je ne veux ni l'un ni l'autre. Vous avez assez prévu ce qu'il m'en coûterait de partager votre artifice ; je n'ai pu me déterminer à vous écrire sous un nom supposé que dans l'espoir de vous éclairer sur l'aveuglement qui vous perd : mais une fois ce devoir rempli, vous me connaissez assez, Ernest, pour ne plus attendre une seule lettre de moi.

LETTRE XXVIII.

AMÉLIE A ALBERT.

2 mars.

Le jeune homme dont je t'ai parlé est toujours ici, mon frère ; à peine peut-il marcher, et la fièvre ne l'a pas encore quitté. Mon oncle l'a pris dans une si grande

amitié, qu'il passe presque toute la journée chez lui : je me réunis à eux le soir seulement ; et alors, quand la santé de M. Semler le permet, il nous fait des lectures : c'est un plaisir dont je n'avais jamais connu le charme, parce que personne ne lit aussi bien : il est impossible de l'écouter sans émotion quand il exprime des sentiments pathétiques ou passionnés ; la fierté surtout lui sied à merveille ; il a une telle noblesse dans le port et dans le regard, qu'on a peine à croire qu'il ne soit pas d'une illustre naissance. Son caractère paraît vif, et même impétueux ; il suffit d'un récit, souvent d'un mot, pour exciter son indignation ou son enthousiasme : qu'on cite une action perfide, à l'instant sa voix s'anime, son regard s'enflamme, ses yeux lancent des éclairs ; mais à un trait touchant, il s'attendrit, des larmes mouillent sa paupière, et cette transition subite donne quelque chose de plus pénétrant à sa sensibilité. Sa voix est aussi flexible que sa physionomie est mobile : habituellement forte et sonore, elle a par moment des accents si doux, qu'on en est surpris et presque ému. Il chantait hier au soir, et soit la mélodie de l'air,

soit la perfection du chant, j'ai éprouvé une telle impression, qu'elle m'a rappelé ce que tu m'as dit de la musique il y a quelque temps: elle est en effet comme une langue universelle qui raconte harmonieusement toutes les sensations de la vie. Tandis que M. Semler chantait, j'étais tombée dans une si profonde rêverie, que tout en continuant de l'écouter, j'avais oublié qu'il était là: je pleurais de mes souvenirs, de mes regrets; je ne sais pas précisément de quoi, car dans ces effets de la musique il y a quelque chose de confus qui fait que la pensée errante dans le vague ne saurait déterminer l'objet qui l'occupe. Mon oncle s'étant aperçu que je pleurais, a interrompu M. Semler, et m'a arrachée si brusquement à ma distraction, que j'en ai été presque effrayée. „Taisez-vous donc! s'est-il écrié: avec ce chant qui me faisait pourtant grand plaisir, ne voyez-vous pas, aux larmes de ma nièce, que vous lui faites mal? — Je ne sais si vous ne lui en faites pas bien plus en les arrêtant, a repris M. Semler avec quelque émotion; il est des instants où on aime tant à en répandre! — Votre serviteur; je n'ai jamais compris qu'il y eût du plai-

sir à pleurer, et je ne me soucie pas que vous donniez cet agréable passe-temps à mon Amélie." J'avais la tête penchée dans mes mains; ma broderie était tombée par terre; je ne pouvais parler. M. Semler s'est assis tout près de moi, et m'a dit: „Que j'envierais le sort de la personne à qui vous aimeriez à laisser lire tout ce qui se passe maintenant dans votre coeur! — Cela n'est pas difficile à deviner, a répondu mon oncle; je suis sûr que votre voix lui a rappelé celle de ce pauvre Mansfield: savez-vous qu'il chantait aussi bien que vous?... — Moi! je lui aurais rappelé un pareil souvenir! a interrompu M. Semler en se levant brusquement: ce n'était assurément pas mon intention. — Ma foi, pour tout autre que vous ce serait un éloge: vous jugerez du talent de mon neveu par celui d'Amélie; elle a été son écolière, et je ne crois pas qu'après lui vous ayez grand chose à lui montrer. — Je n'en ai pas la prétention, a repris M. Semler d'un air grave et même un peu dédaigneux; et madame ne doit pas craindre que j'aie la hardiesse de le tenter." J'ai fait un signe de la main à mon oncle pour ne pas continuer cette conversation,

et

et peu après je me suis retirée; mais, le croiras-tu, Albert? le souvenir de Mansfield m'a peu troublée: depuis deux mois voilà la première fois que mon oncle en parle directement; j'ai été surprise qu'un si court espace de temps ait rendu tant de paix à mon coeur, et j'ai béni la main divine qui a versé son baume sur mes blessures. Albert, il faut avoir souffert pour savoir combien il est doux de ne plus souffrir. Ah! si j'ai trouvé jadis dans l'indifférence qui avait succédé à mon amour quelque chose d'affreux qui ressemblait au néant, je goûte maintenant dans le repos qui succède à la peine quelque chose de délicieux qui ressemble au bonheur.

LETTRE XXIV.

Amélie a Albert.

15 Mars.

Qui croirait, Albert, qu'on pût réunir des travers si bizarres à tant de qualités charmantes; et qu'avec un amour si vrai pour toutes les beautés de la nature, un sentiment si exquis de tout ce qu'elle renferme de bon, il fût possible de ne pas aimer les enfants? M. Semler hait mon fils, et ne se met pas en peine de le cacher. Haïr mon fils, et n'être point méchant! conçois-tu cela, Albert? Hier, il me vint dans l'idée de le lui amener dans sa chambre, où son mal au pied le retient encore: je croyais lui faire plaisir; mon Eugène est une si aimable créature! Il ne l'aperçut point d'abord, et me dit avec un mouvement de joie: „Ne me trompé-je pas?

est-ce bien vous? Quoi! pour la première fois vous venez avant la nuit, et M. Grandson ne vous suit pas? — Mon oncle est occupé pour quelques heures encore, et comme vous n'avez plus de fièvre, que le bruit ne peut vous faire de mal, je vous amène une agréable petite société pour vous distraire: voilà mon fils. — Votre fils! a-t-il interrompu vivement; vous avez un fils? vous êtes mère? — Ne le savez-vous pas? Je crois vous l'avoir déjà dit, ai-je répondu un peu surprise de l'air dont il me faisait cette question?" Alors il a pris la main d'Eugène, et l'a placé devant lui en le regardant fixement. „Voilà donc le fils de M. Mansfield, a-t-il dit avec amertume?" A ce nom, surtout à l'air dont il l'a prononcé, j'ai senti mon visage en feu. „Est-ce que vous auriez connu M. Mansfield, me suis-je écriée? — Non, a-t-il répondu après un long silence et avec un ton un peu dédaigneux, je n'ai point connu M. Mansfield: il devait être sans doute un homme peu ordinaire puisqu'il fut aimé de vous.... Je conçois que son fils vous soit cher; pour moi, madame, je n'aime point les enfants; ainsi, je vous en prie, emmenez votre fils: sa vue me

fait mal, et je vous conjure de ne le laisser jamais entrer ici."

Ce discours m'a causé un si grand étonnement que je suis demeurée un moment immobile: mon coeur était blessé de la manière dont il repoussait mon fils; et mon pauvre Eugène lui-même, peu fait à un semblable accueil, s'est mis à pleurer: je l'ai pris dans mes bras, et me suis retirée en silence, sans que M. Semler ait seulement tenté de s'excuser ni de me retenir. Le soir, je n'ai point voulu aller chez lui: j'éprouvais réellement de la répugnance pour un caractère que je comprenais si peu: aujourd'hui, je me sens dans la même disposition. Ai-je donc tort, mon frère? et trouves tu que j'attache trop de prix aux travers d'un étranger que je ne connais que depuis si peu de temps? En vérité, je crois qu'il commençait à ne plus l'être pour moi: ce n'est pas encore de l'amitié qu'il m'inspirait, mais une sorte de bienveillance assez douce pour me faire désirer d'entretenir quelques relations avec lui après son départ: maintenant, je n'en ai plus d'envie: la déplaisance a remplacé l'intérêt, et quand je réfléchis aux hauteurs d'Ernest, à la légèreté de mon

époux, aux bizarreries de M. Semler, et en tout, au peu de vertus que j'ai trouvé dans ton sexe, je crois que je lui vouerais une sorte de mépris si mon Albert n'en était pas.

LETTRE XXX.

AMÉLIE A ALBERT.

18 mars.

Malgré les prières de mon oncle, je ne pouvais vaincre mon ressentiment, et me décider à retourner chez M. Semler, lorsque ce matin, pendant que nous déjeûnions, M. Arnoult est entré d'un air inquiet pour nous dire que notre hôte avait passé une mauvaise nuit, et que la fièvre l'avait repris. A cette nouvelle, je n'ai plus senti de colère : sur-le-champ j'ai proposé à mon oncle de m'accompagner chez M. Semler, et je me suis excusée auprès

de celui-ci de ne l'avoir pas vu depuis plusieurs jours. Il était à demi-couché sur une chaise longue, et paraissait fort abattu; mais en nous voyant entrer, sa physionomie s'est animée, et il m'a dit d'un ton plein d'expression, en pressant ma main entre les siennes: „Ah madame! que vous êtes bonne! et que je suis injuste! — Il est certain que vous avez de grands torts avec Amélie, s'est écrié mon oncle en riant; aussi m'a-t-elle porté des plaintes très amères contre vous. Rebuter son fils! un fils dont elle est idolâtre! il y aurait là de quoi vous faire haïr!..... — Et madame y est, je crois, disposée, a interrompu M. Semler en me regardant tristement. — Elle, haïr! ah! vous ne la connaissez pas; elle n'a pas un coeur susceptible de haine. — J'en doute, car il le fut d'amour, et toutes les fortes passions se touchent." Cette conversation commençait à me faire souffrir: il m'est insupportable qu'on s'occupe de moi, de mes dispositions, de mes sentiments; je voudrais les laisser ensevelis dans une nuit impénétrable. Mais mon oncle, sans s'apercevoir du désir que je montrais de changer de sujet, a continué: „Je la connais mieux que vous, peut-

être : est-ce qu'elle a pu seulement haïr cette ridicule madame de Woldemar qui lui a fait tant de mal ? Ne m'en parlait-elle pas hier encore avec éloge ? — Comment ne serai-je pas sensible à ses procédés envers mon frère, ai-je dit à mon tour ? Ah ! qui fait du bien à Albert peut me faire du mal impunément : je ne croirai jamais avoir le droit de me plaindre." A ces mots, M. Semler s'est levé avec précipitation, et a marché vivement dans la chambre. „Hé bien ! hé bien ! êtes vous fou, s'est écrié mon oncle stupéfait de ce brusque mouvement, et en le ramenant malgré lui à sa place ? Qu'avez-vous donc ? et qu'est-ce qui vous agite ? Avez-vous oublié que vous avez été saigné ce matin ? Je suis sûr que la bande de votre pied s'est défaite ; je vais appeler M. Arnoult." Il est sorti. M. Semler a levé les yeux sur moi ; ils étaient remplis de larmes. „M'avez-vous pardonné en effet, aimable Amélie, et la répugnance que j'ai trop laissé voir pour un objet qui vous est si cher, ne m'a-t-elle pas rendu odieux ? — Non, mais bizarre, inexplicable au-dessus de toute expression. — Et parce que vous ne pouvez me comprendre, me détesterez-vous ? —

Mon oncle vient de vous dire, il me semble, que je ne sais point haïr. — Promettez-moi donc, quoi qu'il arrive, quoi que vous appreniez, de n'avoir jamais d'aversion pour moi. — Eh! pourquoi en aurais-je, M. Semler? depuis six semaines que je vous connais, voilà la première chose qui m'ait déplu en vous; et quoiqu'elle tienne sans doute à un vice de caractère, que peut-elle me faire de la part de quelqu'un dont les rapports avec moi doivent être si passagers. — Si passagers, a-t-il interrompu en portant la main sur son front: elle a raison, plus raison peut-être qu'elle ne croit; et pourtant si elle l'eût voulu.... Je le sens, j'ai trop resté.... Ah madame! pardonnez mon désordre: vous ne pouvez savoir ce qui m'occupe." Mon oncle est rentré au même moment avec M. Arnoult, et je suis remontée aussitôt dans ma chambre.

Mon frère, tu vas me dire, j'en suis certaine, de prendre garde à moi, qu'avec les qualités que je prête à M. Semler, il peut faire impression sur mon coeur; et que, d'après ce que je te raconte, tu soupçonnes qu'il me voit avec intérêt. Ecoute, mon Albert, jamais on ne voulut être plus

vraie avec un ami que je ne veux l'être avec toi ; et pour ne te dérober aucune de mes pensées, j'ai sondé mon coeur avec plus de soin que je ne l'eusse fait pour moi-même peut-être. J'ai eu le courage de revenir sur le passé, la prudence de comparer les sensations que j'éprouve aux émotions qui m'agitèrent ; et j'ai souri d'un examen si scrupuleux, d'une précaution dont le seul instinct m'eût bien montré l'inutilité, si mon amitié n'avait pas voulu aller au-delà de ce qui était nécessaire, et prévenir tes recommandations.

Albert, j'ai trop aimé pour pouvoir méconnaître l'amour : ce mot qui me semblait si doux dans la bouche de M. Mansfield, maintenant je repousse avec effroi tout ce qui me le rappelle : loin d'être attirée par cette sorte de conversation, elle me gène et me tient tout le temps qu'elle dure, dans un état d'insupportable malaise. Ce n'est pas tout, ô mon frère bien aimé ! car ceci n'est qu'une maladie de l'ame que le temps pourrait guérir ; mais il est une raison qui me garantira à jamais, je l'espère, de toute autre passion. C'est que mes infortunes passées m'ont inspiré un invincible éloignement pour le

lien dont tu attends ta félicité, et que si j'avais le malheur d'aimer encore, je crois que je ne pourrais jamais me résoudre à former de nouveaux noeuds; il me semble qu'il y a moins de malheur à renoncer à l'objet de sa tendresse, qu'à perdre son amour, et ce n'est pas dans la sainte union du mariage que l'amour se conserve: ma triste expérience, et l'exemple de madame de Simmeren, ne me l'ont que trop prouvé.

P. S. Si par hasard il te restait quelques craintes sur le séjour de M. Semler ici, calme-les, mon Albert, car je viens d'apprendre que, malgré sa faiblesse et les instances de mon oncle, il a fixé son départ à la fin de l'autre semaine.

LETTRE XXXI.

ERNEST A ADOLPHE.

30 mars.

Je connaissais trop mes torts et votre austérité, pour ne m'être pas attendu à vos reproches; mais je connais aussi votre coeur, et je suis sûr que votre lettre était à peine partie, que vous vous repentiez de m'avoir dit de ne plus vous écrire. Eh, quoi! Adolphe, repousseriez-vous ma confiance, quand nous voyons tous deux que c'est du jour où je vous l'ai ôtée que j'ai commencé à ne plus vouloir bien faire? D'ailleurs, tant que je vous ouvrirai mon coeur, ne craignez point d'avoir à rougir de moi; si je ne suis que faible, je ne craindrai pas de vous demander des forces; mais si j'étais coupable encore, Adolphe,

soyez-en sûr, je vous estime assez, et je suis trop fier pour ne pas fuir vos regards.

Vous me louez beaucoup, mon ami, vous que j'ai toujours vu user avec moi d'une sévérité qui allait presque à la rudesse, vous voilà tout-à-coup exaltant mon mérite au-delà de ce qu'il fut, et mes efforts bien plus qu'ils ne m'ont coûté; sans doute vous ne m'élevez si haut que pour me faire mieux sentir la distance du degré où je suis à celui où vous m'avez vu; mais écoutez, Adolphe, si le triomphe annoblit en raison des sacrifices, peut-être n'aurai-je jamais été plus digne de votre estime. En effet, quelles passions ai-je vaincues jusqu'à présent? et quels exemples me citez-vous? J'ai pardonné à un ennemi soumis et malheureux le mal qu'il ne pouvait plus me faire: j'ai résisté à la séduction d'une femme qui ne troublait que mes sens, et dont j'honorais l'époux: sont-ce là des victoires dont on doive s'enorgueillir? Mais en présence de la plus charmante femme que le ciel ait créée, contre laquelle on a nourri un long ressentiment, et dont il serait si doux de punir la haine en obtenant l'amour; quand à chaque instant du jour son approche

vous livre à l'émotion la plus vive, qu'elle-même rougit, et semble presque se troubler, résister alors à la passion qui commande et à la vengeance qui anime, croyez-moi, Adolphe, il y a là de quoi expier bien des torts, et peut-être de quoi recouvrer toute l'estime d'un ami tel que vous.

Mon départ est arrêté, Adolphe, et si, en résistant aux vives sollicitations de M. Grandson, je n'avais craint d'affliger un homme qui m'a accueilli avec tant d'intérêt, et qui me retient avec tant de bonté, malgré ma santé qui se rétablit difficilement au milieu de l'agitation où je vis, dès demain je ne serais plus ici, dès demain je m'éloignerais d'Amélie pour toujours, sans me nommer, sans lui apprendre que l'homme qu'elle a rejeté l'a connue pour son éternel malheur, et sans emporter seulement l'amitié de celle dont l'amour me fut destiné.

Adolphe, si vous ne devez point connaître Amélie, vous n'apprécierez jamais ni ce que j'ai perdu, ni ce que je quitte. Ah! que ne puis-je du moins vous la peindre! que ne puis-je pénétrer mon style de ce charme qu'elle répand sur tout ce qui

l'entoure! que ne puis-je faire palpiter votre coeur de cette émotion dont nul ne peut se défendre en l'approchant, et à laquelle votre stoïcisme même ne résisterait pas, tant il semble qu'enveloppée d'une atmosphère d'amour, on ne puisse vivre auprès d'elle sans le respirer! Ce n'est pas sa beauté qui est son plus puissant attrait: j'ai vu des femmes aussi belles; mais un certain abandon dans le maintien, des grâces si simples et si négligées, l'organe le plus tendre, de grands yeux bleus, remplis de mélancolie, qu'elle élève habituellement vers le ciel, comme pour regarder sa patrie, allumeraient les sens au point de ne pouvoir les maîtriser, si quelque chose de chaste et de décent répandu sur toute sa personne ne purifiait cette émotion en la reportant vers le coeur: ce n'est point un ange; on est trop troublé auprès d'elle; mais pour n'être qu'une femme, elle semble trop céleste et trop pure.

Cependant avec cette nature, pour ainsi dire toute d'amour, elle montre un éloignement invincible pour tout ce qui rappelle ce sentiment. En prononce-t-on le nom devant elle, en fait-on un portrait

séduisant, elle rougit; un secret effroi l'agite; elle voudrait fuir, ou du moins ne pas entendre; change-t-on de sujet, l'aimable paix revient sur son front, et ses lèvres vermeilles se rouvrent au sourire: l'amitié seule lui plaît, la touche, l'attendrit; elle s'abandonne à ce sentiment avec une vivacité qui va jusqu'à l'enthousiasme; aussi son frère lui est-il bien plus cher qu'un amant ne l'est à la plupart des femmes: elle parle d'Albert d'un ton qui étonnerait si on ne voyait en elle une femme qui ne sachant rien sentir modérément a dû faire de l'amitié l'idole d'un coeur qui a besoin d'aimer avec excès tout ce qu'il peut aimer avec innocence.

LETTRE XXXII.

ERNEST A ADOLPHE.

8 avril.

Laissez-moi vous parler d'Amélie avant peu je n'aurai plus rien à en dire : avant peu il ne me restera d'elle que son image, qu'il faudra même oublier, si cet effort est possible. Mais, tandis que je suis encore ici, tandis que l'air que je respire, la place que j'occupe, les objets que je touche, retiennent quelque chose d'elle, m'entourent de son souvenir, et me pressent de sa puissance, n'espérez pas que j'aie une pensée dont elle ne soit l'objet, ni que je trace une ligne qu'elle n'ait inspirée... Me voilà donc, direz-vous, follement épris? non, Adolphe, je ne le crois pas; j'aurai adoré, sans doute, Amélie de

Lunebourg, mais je n'ai point oublié que la veuve de M. Mansfield ne peut jamais être l'épouse du comte de Woldemar; et aimer Amélie légèrement, aimer Amélie autrement que pour la vie, cette sacrilége pensée n'est pas faite pour mon coeur. Celle qui me fut destinée, quoique libre maintenant de m'appartenir, est à jamais perdue pour moi, je le sais, Adolphe: ce souvenir ne me quitte point, il se place toujours entre elle et moi, j'y pense quand elle s'approche, qu'elle me parle, que ses yeux se fixent sur les miens; j'y pense quand elle s'éloigne, et qu'en son absence je me sens perdu dans un vide affreux; j'y pense en écoutant ces éloges simples, touchants, unanimes qu'on prodigue à sa bonté; j'y pense en me figurant le bonheur que je tiendrais d'elle en entrevoyant qu'elle pourrait aimer... Oh! alors la séduction devient terrible; mon coeur bat dans ma poitrine à coups redoublés... Mais n'importe, dussé-je en mourir, je jure au nom de ma mère, de l'honneur et du noble sang de mes aïeux, que jamais Ernest de Woldemar ne servira de père au fils de M. Mansfield.

Adolphe, je crois sincèrement que je ne suis point amoureux d'Amélie ; je parle d'elle, il est vrai, avec une vivacité qui pourrait vous en faire douter ; mais en cela je cède à l'ascendant irrésistible qu'elle exerce sur tout ce qui l'entoure. Qui peut la voir et parler d'elle comme d'une autre ? qui peut l'entendre et ne pas connaître une nouvelle vie ? qui peut tenter de la peindre, et ne pas suppléer par le sentiment à l'insuffisance de l'esprit ? Si je regarde autour de moi, je vois tout le monde soumis à cette même influence ; quand il est question d'elle, des êtres communs, grossiers deviennent presque aimables, intéressants : ce seul nom d'Amélie les inspire, leur donne des idées dignes de leur sujet, et des expressions pour les rendre. J'ai vu M. Grandson, vieux marin renforcé, et dont l'intelligence ne s'est jamais portée au-delà de son commerce, devenir un autre homme en parlant d'Amélie : alors il prend une physionomie que la nature lui a refusée, et son coeur lui crée un langage qu'il a toujours ignoré sans doute, et dont il ne se servira que pour elle. M. Arnoult, chirurgien de village, qui n'a que la routine de son art,

et qui peut à peine énoncer deux phrases de suite, au seul nom d'Amélie, s'exprime avec éloquence: il dit le bien qu'elle fait, la discrétion dont elle le couvre, la grâce dont elle l'accompagne; et en racontant simplement ce qu'il a vu, il touche, il attendrit, et produit un effet auquel peu d'orateurs pourraient atteindre. Enfin, des domestiques, des mercenaires savent trouver, pour la peindre, des couleurs que l'homme éclairé et sensible ne dédaignerait pas d'employer, tant il semble que pour parler de celle qui est unique il n'y ait qu'un seul langage.

J'ai voulu connaître par moi-même l'emploi du temps d'Amélie: je l'ai vue à la tête de la maison de son oncle écarter doucement le faste qu'il aime, et le remplacer par une abondance si bien dirigée qu'il semble que tout soit accordé au besoin et refusé au caprice; je l'ai vue inventer chaque jour de nouveaux moyens de soulagement pour les pauvres et les malheureux, et persuader à M. Grandson, se persuader à elle-même que ces idées venaient de lui, afin d'avoir un motif de l'aimer davantage: je l'ai vue ramener la paix dans un ménage, pleurer avec une

mère désolée, fortifier un père de famille à son lit de mort, nourrir les orphelins, prendre soin de la veuve; et partout et toujours entourée de ce tribut d'adoration et de respect qu'on doit à son coeur noble et aimant, à son coeur généreux qui la porte au bien avec une telle simplicité, que, sans le soin extrême qu'elle met à le cacher, on croirait qu'elle ne fait rien que d'ordinaire.... Non, je n'ai point encore assez parlé d'Amélie; je veux que vous la connaissiez quand elle s'exagère les bienfaits de son oncle, afin de donner une cause à l'ardente effusion de sa reconnaissance; je veux que vous la connaissiez quand elle prononce le nom d'Albert, et que l'amitié anime son regard d'une expression sublime; quand elle parle de ma mère, et lui pardonne ses injures; quand elle a eu un tort avec quelqu'un, et qu'elle le répare: c'est surtout là son triomphe. Rien ne peut rendre l'impression qu'elle cause quand elle s'accuse: elle ne peut assez se trouver coupable, tant son coeur a le besoin de faire oublier le mal qu'elle croit avoir fait: toute son attitude prend alors quelque chose de si profondément tendre, que celui qui aurait pu résister au

charme de ses vertus et de ses grâces serait invinciblement subjugué par celui de ses fautes et de son repentir. Telle est donc la femme qu'il faut que j'oublie. Non, Adolphe, ne l'espérez pas, ne me demandez pas l'impossible : soumis à ce que ma naissance m'impose, et aux désirs d'une mère respectée et chérie, j'unirai mon sort à celle qu'elle me destine ; mais le souvenir d'Amélie m'empêchera d'aimer jamais aucune autre femme, et d'être heureux nulle part. O Adolphe ! si elle n'était que telle que je vous l'ai peinte, si rien autour d'elle ne rappelait qu'un autre l'a possédée, nulle puissance humaine n'aurait balancé la sienne ; je serais à ses pieds, j'y serais pour toujourt en dépit du sort qui voulut me l'arracher. Ramené comme par miracle auprès de celle que j'ai si longtemps regardée comme mon épouse, je croirais voir dans cette réunion le sceau d'une destinée inévitable ; mais Amélie est mère ; il existe une preuve vivante, odieuse de son amour pour un autre homme : Amélie dans les bras d'un époux lui a prodigué ses plus tendres caresses, et a fait son bonheur de lui appartenir.... A cette affreuse image mon coeur se révolte, mes

sens se glacent, et je le jure, oh! je le jure encore, que jamais Ernest de Woldemar ne servira de père à l'enfant de M. Mansfield.

LETTRE XXXIII.

ERNEST A ADOLPHE.

4 avril.

Ce matin, en me levant, j'étais déterminé à ne plus vous parler d'Amélie. je sentais qu'en vous la peignant telle que je la vois, mes éloges, étant hors de toute mesure, finiraient peut-être par vous prévenir contre elle, et je ne voulais pas risquer de vous paraître un insensé qui s'abandonne sans frein à sa folie. Je me disais: à moins d'avoir vu Amélie, pourra-t-il jamais comprendre qu'il existe une femme au monde tellement supérieurs à son sexe, que tout honnête homme qui l'aura con-

nue devra rougir de la seule pensée d'en aimer une autre? pourra-t-il comprendre que, même en la quittant, je ne m'en sépare pas, puisque Amélie étant la parfaite image de la vertu sur la terre, on ne peut adorer l'une sans l'autre, et que l'amour qu'on doit à toutes deux n'est qu'un seul et même amour? Mais, Adolphe, encore ce trait; peut-être vous peindra-t-il mieux Amélie que tout ce que j'ai pu dire jusqu'ici; peut-être un si rare accord de raison et de bonté obtiendra-t-il toute votre estime; et peut-être enfin qu'il appartiendra à l'indulgence d'Amélie de vous faire aimer l'indulgence.

J'étais avec M. Grandson dans le salon ce matin; le déjeûner était prêt, et depuis une heure nous attendions Amélie, lorsqu'elle est arrivée en courant, son chapeau sur la tête, rouge et un peu essoufflée. „Je vous ai fait attendre, a-t-elle dit à son oncle; je ne croyais pas qu'il fût si tard. — Je devine bien où vous vous êtes oubliée." Elle a baissé les yeux avec embarras. „Vous n'êtes sortie de si bon matin que pour aller apprendre à François que j'avais consenti hier au soir à lui accorder enfin des secours. — Mon oncle,

de combien de bénédictions lui et sa misérable famille m'ont chargée pour vous. — Pardieu! c'est bien à vous qu'ils les doivent. Sans vos instances je ne me serais jamais décidé à soulager un homme qui s'est ruiné par son extravagance. — Comment! ai-je interrompu, est-il possible, madame, que vous compreniez dans vos aumônes un homme qui a mérité son sort par sa mauvaise conduite? n'est-ce pas là un abus de la charité?" Amélie a pris un air un peu grave, et m'a dit: „Si vous aviez mieux réfléchi, M. Semler, peut-être n'auriez-vous pas fait cette question, et n'aurais-je pas encouru votre blâme: je suis sûre que votre coeur est trop généreux pour adopter l'opinion des riches sans pitié, qui, pour se dispenser d'adoucir le malheur, commencent toujours par s'informer s'il ne peut pas être attribué à quelque faute. Quand ils professent que les bienfaits ne doivent être distribués qu'à des hommes irréprochables, croyez qu'ils n'ont d'autre intention que de garder leur on, sans perdre l'estime de ceux qui ne se donnent pas la peine d'examiner si l'avarice ne se déguise pas sous une apparence d'équité. Sans doute il y a en

eu des torts, et ils ne manquent pas de les découvrir; mais ont-ils recherché avec le même soin s'ils n'étaient pas expiés par les souffrances, et si la sincérité du repentir ne devait pas rappeler la miséricorde?..." Elle s'est arrêtée un moment, et puis, reprenant son discours d'une voix émue, elle a dit: „Ce pauvre François, il était parvenu, par son industrie, à être chef d'une manufacture; il se lia avec des gens au-dessus de lui qui l'entraînèrent à un jeu ruineux, à des prêts inconsidérés, à de folles dépenses, et qui l'abandonnèrent dès qu'il fut tombé dans la misère; mais il lui restait du courage et la volonté de réparer son imprudence. Il ne fit aucune plainte, ne sollicita aucun secours, rentra dans la classe des simples ouvriers, et depuis il n'a cessé de se livrer aux travaux les plus rudes. Tout ce qu'il gagne il l'apporte à sa femme, ne se réserve rien, consacre les dimanches et les fêtes à l'instruction de sa nombreuse famille. Il vivait de l'ouvrage que lui procure mon oncle, lorsqu'un accident funeste l'a forcé de garder le lit.... Eh quoi! dans cet état, cinq années de sueur, de patience, de privations et d'une conduite exemplaire ne le ren-

draient pas digne d'indulgence ? et M. Semler me jugerait coupable d'avoir engagé mon oncle à suppléer par ses secours au pain que ce malheureux ne peut plus donner à ses enfants par son travail ? . . . . "

L'ange avait cessé de parler depuis long-temps, que son oncle et moi écoutions encore, hors d'état tous deux de proférer une parole. A la fin M. Grandson m'a dit, en me prenant la main : „Eh bien ! mon ami, à ma place, n'auriez vous pas été persuadé, et auriez-vous refusé des secours à François ?" J'ai voulu répondre, je n'ai pas pu ; les larmes m'étouffaient. Je suis sorti du salon ; j'ai été dire à cette terre qui la porte, à cet air qu'elle respire, à ces arbres qui la couvrent, à ce ciel qui la contemple, que tant qu'il restera une étincelle de vie dans mon coeur, je rendrai à cet unique assemblage de vertus, de grâces et de charmes le culte sacré qui lui est dû.

LETTRE XXXIV.

ALBERT A AMELIE.

Dresde, 20 avril.

Non, je n'aurais point exigé cet examen que l'amitié t'a commandé, et dont ta conscience n'avait pas besoin. Non, malgré la disposition favorable qu'a fait naître le jeune étranger, je mets un trop haut prix au coeur d'Amélie pour craindre qu'il puisse être obtenu si promptement, surtout par un homme qui, d'après ce que tu m'as raconté, est au moins très bizarre. Il ne t'a pas caché des antipathies qui doivent blesser ta délicatesse, et repousser ta sensibilité: c'est ce qui me rassure bien plus encore que son prochain

départ. Mais ce qui m'afflige, Amélie, et ce que je dois détruire, c'est une erreur que je ne veux pas même laisser dans ton esprit, dût-elle ne jamais passer jusqu'à ton coeur. Tu me mandes, *que si tu avais le malheur d'aimer encore, tu ne pourrais jamais te résoudre à former de nouveaux naeuds*; tu enjoutes ensuite, *que ce n'est pas dans la sainte union de mariage que l'amour se conserve*; et je vois avec une profonde douleur, et presque avec effroi, que c'est moins sur ta propre expérience que tu appuies cette désolante opinion que sur le dangereux et funeste souvenir de madame de Simmeren.

Ainsi cette femme qui vécut dans le désordre et s'avilit jusqu'à s'y plaire; cette femme qui trahit la foi conjugale, et ne devint mère que pour marquer le front d'un innocent d'un opprobre éternel; cette femme qui vient inquiéter les coeurs chastes et tendres en leur peignant l'amour qu'elle inspira, en leur disant que c'est dans la route du vice qu'elle trouva le bonheur; qui, en jetant ainsi du doute sur les récompenses de la vertu, fait à tout ce qui l'approche autant de mal qu'il lui est possible d'en faire; cette femme serait re-

gardée avec indulgence; des fautes dont les conséquences sont si graves seraient traitées de tendres erreurs, et le seul souvenir qu'elles laisseraient dans l'ame d'Amélie serait celui-ci ; elle fut constamment aimée. Je sais que cette espèce de reproche va te faire rougir ; mais j'aime mieux t'affliger et être sévère jusqu'a l'injustice que de laisser dans ton esprit la moindre trace d'une opinion vicieuse.

Ma jeune amie, s'il était possible que le bonheur d'être constamment aimée dût s'obtenir au prix d'une faute, il faudrait y renoncer; car l'innocence vaut encore mieux que l'amour. Mais si Dieu avait séparé ainsi les biens que notre coeur lui demande sans cesse, il nous aurait condamnés à de cruels tourments, et sa bonté n'aurait pas été parfaite: pour qu'elle le fût, il fallait qu'il appartînt à la vertu d'être l'objet qui excite et développe le plus d'amour, et voilà précisément ce qui est. En effet, qui désirent et que cherchent tous les amants ? l'excès et la durée ; or ces biens ne se rencontrent point dans une union illégitime autant, à beaucoup près, que dans *la sainte union du mariage*.

Si, lorsque l'amour veut tous les sacrifices, demande toutes les chaînes, n'en trouve aucune d'assez forte et d'assez étroite, dis-moi, ma soeur, si ceux qui réservent leur liberté sont dominés par cette idée (sans laquelle il n'existe point de passion) qu'on ne peut cesser d'aimer qu'en cessant de vivre.

Fixant ensuite ta pensée sur ce qui peut contribuer à conserver une félicité qui doit finir dès que l'enchantement qui l'a créée s'évanouit, tu reconnaîtras que le principe que j'attaque renferme l'élément le plus sûr d'une prompte destruction: car y a-t-il un amant qui consente à priver la femme qu'il idolâtre d'estime et de bienveillance qui la veuille plutôt avilie qu'honorée, et qui ne rougisse pas de sa honte? Mon Amélie, l'homme libre qui n'épouse pas sa maîtresse n'a jamais brûlé du feu sacré; il n'y a point de culte dans son coeur; de délire n'est que dans ses sens: au moment où ils seront satisfaits, il entendra la voix de l'opinion flétrir celle qu'il croyait adorer. Or, il n'est point d'illusion qui tienne contre le mépris, et point de lien qu'il ne presse de rompre.

Arrête actuellement tes regards sur un mariage qui vient d'enchaîner à jamais la destinée de deux amants: c'est là que rien n'outrage l'amour et que tout le protège; c'est là qu'il n'est pas une seule circonstance qui ne conspire à augmenter sa puissance, à prolonger sa durée, à l'embellir de nouveaux charmes. Les suffrages de la société, le contentement des familles, le respect des gens de bien, les éloges que l'on entend sur l'objet aimé, l'engagement qu'on ne craint pas de prendre avec le public par l'aveu répété de son amour, les enfants qui naissent, les intérêts qui se confondent, la confiance, qui est à la fois un hommage et un plaisir; enfin la délicieuse certitude de puiser le bonheur suprême dans le sein de la vertu.

Pardonne, ma jeune amie, si j'ai si vivement insisté: je suis sûr que cela n'était pas nécessaire; mais c'est la première fois que tu as avancé une maumaise maxime, et tu sais que j'ai encore plus d'aversion pour elles que pour les mauvaises actions. Celles-ci peuvent ne nuire qu'au coupable: souvent elles ont préservé ceux qui en étaient les témoins; tandis que les sophimes du vice égarent le plus grand

nombre avec d'autant plus de facilité, que des séducteurs habiles portent tous les efforts de leur esprit sur un côté spécieux de la question, qu'ils cachent celui qui pourrait révolter, et qu'ils sont aidés par la faiblesse, qui ne demande qu'à être persuadée qu'on peut perdre l'innocence sans s'exposer au remords.

Pardonne encore, mon Amélie, la longueur et la sévérité de cette lettre, et reconnais, jusque dans mes reproches, cette amitié fidèle qui, veillant sans cesse sur ton repos et ton bonheur, voudrait effacer au prix de tout mon sang le doute que tu as osé élever dans ta dernière lettre.

LETTRE XXXV.

ADOLPHE A ERNEST.

Turin, 17 avril.

Vous me faites pitié; votre folie est si compléte que vous ne la sentez plus, et que vous prétendez n'avoir point d'amour quand il vous fait délirer. Malheureux! qu'attendez-vous pour vous arracher de cette funeste maison? Qu'Amélie partage votre égarement, afin que, placé entre elle et votre mère, il vous faille choisir à laquelle des deux vous percerez le sein? Que parlez-vous de faiblesse, de santé, d'égards? Que sont tous ces objets devant l'honneur qui crie et le devoir qui commande? Amélie pourrait aimer, dites-

vous, et vous ne frémissez pas; Amélie pourrait aimer, et vous restez; et vous, à qui le ciel donna une mère qu'il vous est permis d'estimer et de chérir, vous ne tremblez pas à l'idée de la plonger dans le désespoir, et d'attirer sa malédiction sur votre tête? Ah! fussiez-vous aux portes du tombeau, je vous crierais encore: éloignez-vous; car le trépas dût-il être le prix de votre fuite, j'aime mieux avoir à pleurer la mort que la vertu de mon ami.

Insensé! qu'est-ce que l'amour pour lui tout sacrifier? un point qui est dans la vie, ce qu'est la vie elle-même dans le vaste espace des temps: une fièvre ardente dont l'attribut est de toujors changer, et la folie de se croire éternelle. Chaque fois que cette passion, la plus légère de toutes, se renouvelle, l'idée qu'elle est impérissable ne l'accompagne-t-elle pas? Que de femmes, j'en suis sûr, en relisant leurs lettres d'amour, ont souri plus d'une fois en voyant qu'elles ont garanti à chacun de leurs amants l'éternité d'un sentiment dont elles ont souvent oublié l'objet! Ernest, je vous le répète, fuyez; et loin que l'image d'Amélie trouble, ainsi que vous le croyez maintenant, le bonheur de

toute votre existence, avant peu vous ne rappellerez un pareil souvenir que pour vous féliciter d'avoir échappé à votre perte; et en voyant les lettres que j'ai entre les mains, et que je conserverai pour votre instruction, vous rougirez comme un fou qui, revenu dans son bon sens, pleure de honte en contemplant les traces de son égarement. J'attends votre réponse à Turin: puissiez-vous me la porter vous-même; mais si elle tarde à venir, ou que vous hésitiez encore, je sais ce qui me reste à faire.

LETTRE XXXVI.

AMÉLIE A ALBERT.

2 mai.

Mon tendre frère, que ta lettre m'a affligée! tu me montres toute l'étendue de

la faute de madame de Simmeren, comme si tu croyais nécessaire de me prémunir contre elle; tu me peins la différence du lieu qui a fait mon malheur avec celui que la vertu réprouve, comme si tu avais pu craindre ..... O mon frère! qu'un si honteux soupçon me déchire le coeur; mais sans doute je l'ai mérité, car je connais Albert, et s'il a fait rougir sa soeur, c'est qu'il a cru devoir le faire. Cependant l'Éternel témoin de nos plus secrètes pensées, sait si j'en ai jamais formé une que l'honnêteté ne pût avouer. Hélas! après avoir souffert dans la partie la plus sensible de mon ame, je m'étais retirée du monde, n'emportant de bonheur au dedans de moi qu'une conscience tranquille, et n'en demandant d'autre aux hommes que l'estime d'Albert: ces seuls biens me seront-ils refusés, mon frère? tous deux dépendent de toi; si tu m'accuses, mon innocence même ne me rassurera pas; et si tu m'ôtes ton estime, je croirai avoir mérité mon sort. Cependant, avant de me juger, relis ma lettre, et vois si tu ne prends pas pour une maxime énoncée froidement, un sentiment exagéré que m'arrache le souvenir de mes maux. Je rejette le mariage, Albert, mais

je crois que tout amour qui secoue son joug n'est ni pur, ni heureux. Que ce lien sacré fasse donc le destin du monde ; qu'il enchaîne tout ce qui aime, tout ce qui respire ; qu'on voue au mépris la femme hardie qui oserait chercher le bonheur hors de lui ; mais qu'il soit permis à l'infortunée qui fut sa victime, d'y renoncer à jamais ; et si des sentiments trop tendres se réveillent dans son coeur, elle saura les reporter vers le ciel, et offrir à Dieu un amour qui n'a plus d'aliment sur la terre. Adieu, mon frère, je n'ai rien à te raconter aujourd'hui : quand je suis affligée de ton amitié, je n'ai plus une pensée à donner au reste du monde.

LETTRE XXXVII.

ERNEST A ADOLPHE.

2 mai.

Ce matin nous déjeûnions dans le salon commun. Amélie, assise entre son oncle et moi, s'occupait de nous avec ce soin attentif et ces grâces modestes qui donnent du prix à tout ce qu'elle fait. La conversation roulait sur des choses indifférentes, mais elles ne l'étaient plus dans la bouche d'Amélie. Placé si près d'elle, je touchais sa robe, j'effleurais même sa main lorsqu'elle me présentait quelque chose, et je me sentais ému et presque heureux. Un domestique entre, lui remet une lettre; ses yeux brillent et s'animent

d'une douce joie. „ C'est de mon Albert, dit-elle à son oncle en rougissant de plaisir. — Heureux l'Albert d'Amélie !" me suis-je écrié sans trop savoir ce que je disais, et mécontent au fond de l'ame de lui voir prendre ce ton de possession même en parlant de son frère. Elle a rougi davantage, en ajoutant d'un air pénétré: „ Bien plus heureuse l'Amélie d'Albert; elle lui doit ses plus pures jouissances, et ses seules consolations : si elle l'eût écouté, que de peines elle se serait épargnées ; et comment l'a-t-elle récompensé de tant de bienfaits ? — Paix, mon enfant, a interrompu M. Grandson ; vous savez bien que je ne vous permets pas de vous affliger en revenant sur des regrets inutiles ; d'ailleurs, quels biens avez-vous reçus de votre frère dont votre amitié ne l'ait payé ? — Ah ! oui, ai-je dit encore comme malgré moi, quel que soit le sort de votre Albert, il ne doit pas s'en plaindre : que peut avoir à regretter celui que vous aimez ainsi ?" Elle n'a rien répondu, mais j'ai cru remarquer un peu d'embarras sur son charmant visage ; cependant la lettre d'Albert l'occupait bien plus que mes discours, et elle s'est retirée à l'écart pour la lire. „J'es-

père, lui a dit son oncle pendant qu'elle la décachetait, que le mariage de votre frère va être enfin décidé. — Ah! si mes voeux y pouvaient quelque chose, a-t-elle répondu en élevant ses beaux yeux au ciel, depuis long-temps Albert et Blanche prouveraient au monde qu'une union heureuse n'est pas une chimère; mais leur sort dépend aussi du comte Ernest .... — Le diable emporte votre Ernest, a interrompu brusquement M. Grandson; il vient toujours se mettre à la traverse de votre bonheur; aussi je ne connais personne que je haïsse plus cordialement. — Et madame partage sans doute ce sentiment, ai-je repris avec une sorte de crainte? — Ah qu'il renonce à Blanche, s'est-elle écriée!! qu'il unisse à celle que sa mère lui destine, et je tâcherai d'oublier qu'il exista jamais un être si fatal à mon repos. — Si c'est là ce que vous lui réservez, il est assez malheureux; mais sans doute il a mérité son sort, sans doute le mal qu'il vous a fait fut volontaire; car autrement pourquoi le puniriez-vous? — Non, il serait injuste d'accuser ses intentions: si une volonté tyrannique me destina à lui, si je me révoltai contre elle, il n'en est pas coupa-

ble. — Je conçois qu'un coeur comme le vôtre puisse être difficile, madame; mais il faut cependant que ce jeune homme se soit montré bien indigne de vous, car c'est de l'aversion que vous lui conservez? — J'aurais tort de dire du mal de lui: quoiqu'il ait annoncé un caractère bien redoutable, nous étions si jeunes l'un et l'autre quand il me quitta, qu'il est possible qu'il se soit corrigé. — C'est donc sans le connaître que vous l'avez jugé? — Mais je ne le juge point, vous dis-je. — Vous faites bien plus, vous le haïsses. — En vérité, je ne le crois pas, et s'il laisse mon frère être heureux avec Blanche, il pourra me devenir absolument indifférent. — L'heureux partage, ai-je repris avec humeur! Ainsi, en agissant selon vos désirs, votre indifférence est tout ce qu'il peut espérer de plus doux: je ne sais si à sa place je ne préférerais pas votre haine. — Eh! quel diable d'intérêt prenez-vous à lui? s'est écrié impatiemment M. Grandson: depuis une heure vous vous amusez à contredire Amélie sans aucune raison; car, dites-moi, au nom du ciel, que vous fait sa haine ou son amour pour un sot orgueilleux bien entiché de ses ancêtres, que

je ne puis souffrir, que vous ne connaissez pas, et qu'elle ferait fort bien de détester? — Assurément, je n'ai d'autre motif pour plaider sa cause, ai-je repris froidement, que ce sentiment de justice générale qui parle à tous les coeurs droits en faveur de ceux qu'on opprime. — Je ne vous blâme point, monsieur, a dit Amélie avec douceur, vous devez me trouver injuste: peut-être le suis-je en effet; mais si vous saviez combien j'ai souffert, peut-être vous paraîtrais-je excusable." Je me suis approché d'elle, et lui pressant les mains avec une agitation que mon coeur communiquait à tous mes mouvements. „Votre oncle, lui ai-je dit, a voulu me montrer un cahier écrit de votre main: il n'est rien dans le monde qui pût m'intéresser davantage; mais quelque pressante que soit ma curiosité à cet égard, il me faut votre aveu pour la satisfaire. J'ai attendu bien long-temps à vous le demander; je craignais tant de vous affliger en touchant un sujet si délicat; mais si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour attendre, peut-être devriez-vous quelque chose à ce sacrifice. — Quoi! mon oncle vous a promis .... Ah, mon oncle! vous avez

tort. — Pourquoi donc aurais-je tort, Amélie ? ce récit vous fait honneur, — Je ne le crois pas, a-t-elle repris un peu émue ; mais quand cela serait, le coeur ne confie ses secrets qu'à l'amitié. — N'en avez-vous donc pas pour M. Semler ? Quant à moi, comme je l'aime de tout mon coeur, j'ai du plaisir à lui parler de ce qui m'intéresse, et rien ne m'intéresse autant que vous. — Je ne donne point mon amitié si promptement, a-t-elle répondu en baissant les yeux, et quoique j'estime beaucoup M. Semler .... — Vons ne l'aimez pas du tout, ai-je dit vivement. — Voùs vous pressez bien de répondre pour moi, a-t-elle interrompu à son tour avec un air d'impatience qui m'a ravi. — Ce n'est pourtant pas là la réponse que j'eusse désiré vous dicter. — Ni peut-être celle que j'aurais faite, a-t-elle ajouté avec une légère rougeur. Mais ce n'est pas le moment de traiter cette question : vous voyez que vous m'avez presque fait oublier la lettre d'Albert, et vous êtes peut-être la première personne avec qui cela me soit arrivé. »

Elle a prononcé cette phrase avec une simplicité qui ne m'a que trop fait voir

qu'elle n'y attachait pas la même idée que moi. Je me suis éloigné pour la laisser lire en liberté ; mais en me promenant dans le salon je ne pouvais détacher mes regards de dessus elle. Tout-à-coup je l'ai vue pâlir ; ses yeux se sont remplis de larmes ; elle a détourné la tête pour se cacher contre le rideau de la croisée, en murmurant tout bas : ô *Albert* ! *Albert !* Mais bientôt, n'étant plus maîtresse de son émotion, elle s'est échappée toute en pleurs, sans proférer un seul mot, et nous laissant tête-à-tête son oncle et moi.

A peine a-t-elle été sortie que M. Grandson s'est levé en secouant rudement sa chaise. ,,Que le ciel confonde toute sa famille, s'est-il écrié avec un accent plus qu'énergique ! jamais ils n'ont su que l'affliger : j'ai vu bien des sauvages en ma vie, mais jamais de cette force-là . . . . Affliger Amélie ! il faut qu'ils aient le coeur plus dur que la carêne de nos vaisseaux..., Je suis sûr que c'est cet enragé d'Ernest qui est cause de tout ce grabuge : il sera venu enlever la maîtresse du jeune comte de Lunebourg. — Non, je ne le crois pas, ai-je répliqué froidement. — Eh ! pourquoi ne le croyez-vous pas, a-t-il repris en

colère ? de quoi vous mêlez-vous de prétendre savoir ce qui se passe, et d'en parler avec tant de sang-froid, quand Amélie se désole ? — Ah ! le ciel m'est témoin si sa douleur me touche ! — Vous n'en avez pas l'air bien inquiet pourtant ; mais n'importe, ce n'est pas vous que je destine à la consoler. — Je le sais bien, ai-je dit avec amertume. — Et vous ne vous en souciez guère, a-t-il ajouté vivement. — Vous me traitez bien mal aujourd'hui, M. Grandson ; cependant ce n'est pas moi qui fais couler les larmes de votre nièce. — Eh, je le sais bien ! Qui songe à vous accuser ? Mais je voudrais vous voir irrété comme moi, et souhaitant mille malédictions à toute la noble famille, et surtout à la tante Woldemar et au cousin Ernest. " Au nom de ma mère, j'ai rougi ; mais dans la crainte de répondre quelque chose qui pût me déceler, j'ai gardé le silence. Nous nous sommes promenés tous deux dans la chambre sans rien dire : à la fin, M. Grandson s'est approché de moi d'un air de bonhomie. „Faisons la paix, m'a-t-il dit ; aussi bien je serais assez embarrassé de dire pourquoi je me suis fâché. Laissons cela, et puisque vous vous intéressez à Amélie,

et qu'elle-même ne vous voit pas sans plaisir, promettez-moi de l'engager à rompre toute communication avec la Saxe, et à céder au désir que j'ai de l'établir près de moi par un bon mariage qui lui fera oublier les injures de sa famille et la mauvaise conduite de mon neveu. — Quoi! vous songez à marier Amélie ? — Sans doute, qu'y a-t-it là d'étrange? Allez-vous aussi contrarier mon projet? — Non: si elle l'approuve, je me garderai bien de l'en détourner. — Vraiment je l'espère; mais ce n'est pas assez, il faut l'y déterminer. — Moi? — Oui, vous. — Mais je ne connais pas l'époux que vous lui destinez. — Qu'importe, quand je vous assure qu'il lui convient. — Votre nièce l'a-t-elle vu? — Oui, plusieurs fois. — Et l'a-t-elle distingué? — Ma foi, je ne m'y connais pas trop; mais au reste, celui-là ou un autre, cela m'est égal, pourvu qu'elle se marie. — Quel est ce jeune homme? je ne le vois point ici. — Il se nomme Watelin: il est allé faire un voyage à Paris; mais je l'attends incessamment, et j'espère qu'à son retour Amélie sera plus disposée en sa faveur, parce qu'il me semble que sa tristesse commence à se dissiper: elle était si affligée en arri-

vant ici, que je crois bien m'être un peu trop pressé de lui laisser voir mon projet, mais depuis un mois elle n'est plus la même : je lui vois des moments de gaîté ; elle prend goût à tout.... Sans cette lettre d'aujourd'hui, cette chère enfant allait reprendre de l'enjouement.... Il faut que j'aille voir comment elle se porte : si ces méchantes gens la rendaient malade, je ne leur pardonnerais de ma vie." Il est sorti.

J'ai continué à me promener dans la chambre, absorbé dans une seule pensée : pas une autre ne me restait de cette longue conversation. Ce n'était point le mariage d'Amélie : que me font les projets de son oncle ? Mais c'est depuis un mois que sa tristesse se dissipe, et il y en a plus de deux que je suis ici..... Ah ! s'il était vrai, s'il était possible ! ô Amélie ! s'il se pouvait que tu fusses sensible ! pour ton repos, pour le mien, cache-moi une vérité que je paierais de mon sang...., cache-moi un bonheur auquel je sacrifierais rang, naissance, devoirs ; ne m'ouvre point ton coeur ; tais-moi tes aventures ; refuse-moi ton amitié : résister à Amélie

indifférente est déjà trop pour mes forces : je n'en aurais plus contre Amélie sensible.

2 mai, au soir.

En dépit de moi, je recherche ce que je devrais fuir : j'ai beau me commander d'éviter Amélie, une puissance supérieure me pousse toujours auprès d'elle : je la vois, et j'oublie le danger que j'y cours ; ou si j'y pense, c'est pour m'y livrer en insensé. Cette amitié, que je devrais craindre, il n'est rien que je ne fasse pour l'obtenir ; et si elle me la donne, serai-je satisfait ? Oh ! non, non, Ernest, ne t'aveugle pas, et connais du moins l'étendue de ton mal : ce que tu veux, c'est Amélie ; ce que tu désires, c'est son amour : tu ne seras content que quand tu l'auras entraînée avec toi dans le précipice ; mais il serait si doux d'y tomber avec elle ! O Adolphe ! je dois être sans excuse à vos yeux, puisque vous n'avez point vu Amélie. Je voudrais que vous vinssiez ici ; oui, si je ne craignais de vous avoir pour rival, je voudrais que vous vinssiez me dire si vous croyez qu'un être au monde pût résister à la ravissante espérance d'en être

être aimé.... A quoi m'ont servi toutes les réflexions que je n'ai cessé de faire depuis ce matin sur les malheurs qui seraient mon partage si je ne la fuyais pas ? Elle a paru, et je n'ai plus vu qu'elle. O Adolphe ! écoutez-moi, et soyez sûr qu'à ma place, votre austère philosophie ne vous aurait pas sauvé.

Amélie n'a point dîné avec nous, et quoique son absence donnât beaucoup d'humeur à M. Grandson, et qu'ils s'échappât toujours en imprécations contre ceux qui la tourmentent, il m'a traité avec une bienveillance particulière, et s'est excusé plusieurs fois de l'emportement qu'il avait eu le matin. „Pardonnez, m'a-t-il dit, mais je n'ai point de patience quand elle souffre. Tout à l'heure encore, en la grondant parce qu'elle voulait rester seule, je n'ai fait que l'affliger davantage ; aussi, pour me distraire et la laisser en paix, je vais aller, en sortant de table, passer la soirée à Bellinzonna. Voulez-vous venir avec moi ?" Je me suis excusé, non pour rester avec Amélie, j'étais bien loin d'en avoir le dessein et même le pouvoir, puisqu'elle avait dit à son oncle qu'elle ne descendrait point et ne verrait personne de

toute la journée ; mais j'étais bien aise de me promener seul, afin de méditer sur ma situation, et me raffermir dans mes projets.

A peine M. Grandson a-t-il été parti, que je me suis mis à errer à l'aventure. Le temps était si doux et le pays est si enchanteur, que sans m'en apercevoir, j'ai prolongé beaucoup ma promenade. Je suis arrivé sur le bord d'un lac étroit, serré entre des roches nues, escarpées, et couvertes d'une neige éternelle. Je voyais les montagnards descendre par des sentiers étroits en côtoyant le bord des précipices. Encouragé par leur hardiesse, je me suis avancé vers cette sauvage solitude, et là, traversant les torrents, m'enfonçant dans les antres profonds, gravissant la montagne par les plus âpres chemins, je suis parvenu, au bout de deux heures, à une hauteur considérable d'où j'embrassais une vaste étendue de pays. Les flancs des rochers étaient couverts, de la base au sommet, par une immense forêt de sapins et de mélèzes : il fallait la traverser pour retourner directement au château de monsieur Grandson, que j'apercevais à mes pieds ; mais la pente était si roide, que j'en

fusse difficilement venu à bout, si je ne m'étais accroché aux diverses plantes qui commencent à couvrir la terre ; enfin, arrivé vers le milieu, j'ai trouvé une petite plaine découverte et parsemée de fleurs d'une beauté et d'une vigueur surprenante. En me rapprochant de la forêt, j'ai découvert, sous ces arbres vieux comme le monde, une chapelle tombant en ruine, d'un goût gothique, et dont les vitraux, magnifiquement coloriés, représentaient différentes histoires de l'ancien Testament. Ce monument humain, destiné pour le ciel au milieu de cette vaste solitude, m'a causé une profonde émotion. J'y suis entré avec un saisissement respectueux: une femme à genoux, la tête penchée dans l'attitude de la douleur, était au pied de l'autel. J'ai fait un mouvement; elle s'est levée et s'enfuyait précipitamment: c'était Amélie. „Ah dieu! me suis-je écrié, est-ce bien vous? Quoi! seule au milieu de ces forêts: quelle imprudence!" A ma voix, elle s'est arrêtée, et revenant sur ses pas: „Vous m'avez fait bien peur, m'a-t-elle dit; ordinairement je ne rencontre personne ici; quand vous avez paru, saisie de frayeur, je m'échappais sans vous regar-

der; mais c'est vous, me voilà rassurée." En parlant ainsi, elle tremblait, je l'ai soutenue; elle s'est appuyée sur mon bras. „Comment osez-vous vous hasarder dans des lieux si déserts? lui ai-je demandé. — Et c'est précisément parce qu'ils sont déserts que je m'y hasarde: à l'exception de quelques chèvres qui viennent sauter autour de moi, comme pour me remercier d'oser gravir jusqu'à leur habitation, je n'ai jamais trouvé nul être vivant sur mon chemin. — Mais la route est si escarpée? — Il y en a deux: celle que je prends est très facile; vous la trouverez seulement un peu plus longue. — Je ne le crains pas, lui ai-je dit avec vivacité." Elle m'a compris, car j'ai cru la voir rougir; mais elle ne m'a point répondu; et, toujours appuyée sur mon bras, nous avons pris le chemin du château. J'étais trop ému pour oser ni lui parler, ni même la regarder; elle-même ne disait rien. Peu à peu le chemin est devenu si étroit et si glissant, que nous nous sommes rapprochés en nous serrant l'un contre l'autre; alors j'ai levé les yeux sur elle: les siens étaient ternes et gonflés, et ses joues pâles portaient encore la trace de ses pleurs. „Vous n'ayez

pas souffert seule aujourd'hui, lui ai je dit." A ce mot, son coeur oppressé n'a pu retenir les larmes qui l'étouffaient, et laissant tomber sa tête sur son sein, elle m'a dit d'une voix entrecoupée: „Je vous en prie, ne me parlez pas. — Si vous l'ordonnez je me tairai; mais j'aurais tant de besoin que vous sachiez avec quelle ardeur j'ambitionnerais de porter la moitié de vos peines. — Vous seriez capable de le vouloir: votre coeur est si généreux. — N'est-il que généreux, Amélie? ne le croyez-vous pas tendre? — Autant que généreux. — Susceptible d'amitié? — Oui, beaucoup. — Et peut-être pas indigne de la vôtre?" Elle n'a pas répondu. „Dites, Amélie, ai-je repris d'un ton pressant, dites que je peux avoir l'espérance de l'obtenir. — Quel fatal présent vous accorderai-je là, M. Semler: mon amitié n'a pas été un bien pour ceux à qui je l'ai donnée; si vous saviez le mal que j'ai fait au plus cher, au plus digne ami que j'aie sur la terre! — A votre Albert? — Oui, à mon Albert, qui s'est sacrifié pour moi: ah! que j'eusse été moins malheureuse s'il n'eût pas été si délicat! mais en voulant tout faire pour moi, il a voulu que je ne

fisse rien pour lui. Je courais en aveugle à ma perte ; vainement il tâcha d'éclairer ma raison : s'il eût parlé à mon coeur, j'étais sauvée. — Vous aimiez donc beaucoup M. Mansfield ? — Je le crois. — Comment, vous en doutez ? — Il me semble à présent que j'avais plus d'exaltation que d'amour, que j'étais plutôt séduite que touchée.... Mais, quoi qu'il en soit, je vous prie, ne me questionnez point là-dessus : c'est un sujet qui réveille trop de douleurs. — Je ne sais, j'aurais cru qu'il y avait une sorte de douceur à revenir sur une peine passée. — Oui, si ce souvenir ne tenait pas à un sentiment dont je ne veux jamais occuper ni ma pensée, ni mon coeur. — Ah ! vous avez raison, s'il est possible, ne parlons jamais que d'amitié ; Amélie, je redoute l'amour aussi ; il m'a déjà fait bien du mal, il peut m'en faire davantage encore." Elle m'a regardé avec une tendre pitié, j'ai cru même sentir un léger mouvement de son bras qui se rapprochait du mien. Oh ! j'en suis sûr, je l'ai senti : comment aurais-je pu m'y tromper ? „J'aurais été bien surprise, m'a-t-elle dit, que vous n'eussiez point souffert aussi ; il est des caractères qui ne sont pas créés pour être

heureux, et si je ne me trompe, les nôtres se ressemblent à cet égard. — Amélie, avec quelle avidité mon coeur se saisit de ce qui vient de vous échapper! Quoi! vous pensez qu'une douce sympathie unit nos opinions, nos caractères, nos ames? — Mais, a-t-elle repris un peu troublée; il me semble que nous nous entendons souvent. — Ah! me suis-je écrié avec un transport dont je n'ai pas été le maître, que n'avez-vous toujours pensé de même. — Eh! mais, a-t-elle répondu d'un air surpris, si ce n'est le jour où vous avez si mal reçu mon fils, quand avez-vous pu croire que je pensais autrement? — Votre fils! Pourquoi me parler de votre fils, quand je l'oublie, quand je ne vois que vous, quand vous êtes tout pour moi?... Pardon, Amélie, je vous fâche, je vous déplais, je vous parais au moins bizarre; mais s'il m'était permis un jour de vous ouvrir mon coeur, peut-être m'excuseriez-vous. — Il faut apparemment que la vue des enfants vous rappelle des souvenirs bien amers, puisque le seul nom de mon fils vous est désagréable. — La vue de votre fils me rappelle la cause qui a anéanti à jamais toutes mes espérances de bonheur: pardonnez à un malheu-

reux qui a tout perdu, l'éloignement que lui cause un être que vous aimez. — Votre sort est donc sans espoir? — Je le crois: cependant il est des instans où, en proie à une illusion enchanteresse, il me semble qu'avec un mot je pourrais être heureux encore. — Vous aimez depuis long-temps? — Vous êtes étonnée que cette question m'embarrasse; mais, Amélie, est-on toujours sûr de l'instant où on commence à aimer? Si j'en crois mon coeur, pourtant, c'est depuis mon enfance. — Celle qui vous est chère vit toujours? — Oui, mais non pas pour moi: un autre...... — Ah! vous avez raison, a-t-elle interrompu, elle est perdue pour vous: fût-elle libre de vous offrir son coeur, repoussez-le; un second amour ne peut plus être un bien, il a perdu l'illusion qui le voyait éternel; l'enthousiasme qui croyait lire dans les cieux qu'hors un seul être, on n'eût jamais aimé; le ravissement de s'être trouvé; l'oubli du reste du monde; la certitude d'avoir tellement confondu deux existences, qu'on ne peut toucher l'une sans atteindre l'autre; enfin, quand on aime pour la seconde fois, on sait que ce sentiment peut finir, qu'on y peut survivre, et cette idée cruelle, en

détruisant l'enchantement, double les peines et les laisse sans consolation. — Ah! je le savais bien qu'il ne me restait plus d'espoir, me suis-je écrié en m'appuyant la tête contre un arbre, et incapable de retenir mes pleurs. Ma douleur l'a attendrie. — M. Semler, m'a-t-elle dit avec une pénétrante douceur, et l'amitié, l'avez-vous oubliée? Vous pensiez tout-à-l'heure qu'elle pouvait vous consoler de tout. — Si vous consentez à me donner la vôtre, ai-je repris, en pressant ses deux mains contre mon coeur; si un jour, fût-ce dans l'avenir le plus éloigné, votre bouche me donne ce titre d'ami, il n'est plus de regrets, il n'est plus de malheur; ne sais-je pas que la félicité n'est pas le partage des hommes? cette idée me sonsolera de n'être que l'ami d'Amélie..... Dites, parlez, femme unique, charmante amie, calmez l'impatience de mon coeur. Elle a retiré sa main en rougissant. — Votre amitié est trop vive, M. Semler; elle m'effraie. — Peut-être le deviendrait-elle, Amélie, si je restais près de vous; mais bientôt je vais partir, j'ignore quand je vous reverrai; je ne suis pas destiné au bonheur de passer ma vie ici; des devoirs impérieux m'appellent, ma mère

m'attend. — Vous avez une mère, M. Semler? — Une mère que je chéris, que j'honore, et que je suis peut-être coupable d'oublier si long-temps. — Je crois que j'aimerais votre mère, a-t-elle dit avec un doux sourire. — Vous le croyez, Amélie, ai-je repris en soupirant profondément? moi je ne le pense pas. — Pourquoi donc? elle vous ressemble. — Amélie, ô Amélie! qu'avez-vous dit? — Mais de quoi vous étonnez-vous? a-t-elle répondu avec embarras; puis-je avoir de l'amitié pour vous sans vous aimer? — Sans m'aimer d'amitié, Amélie? lui ai-je demandé d'une voix tremblante. — Oui, d'amitié et jamais autrement, je le jure au nom de celui que j'ai tant aimé et qui m'en a si cruellement punie." A ce serment, un froid mortel a saisi mon coeur; j'ai vû la vérité, je suis revenu de mon délire. „ Allons retrouver votre oncle, Amélie, lui ai-je dit d'un air sombre, je ne suis plus bien ici. — Allons, m'a-t-elle répondu, sans quitter l'arbre contre lequel elle s'appuyait. — Auparavant, Amélie, levez les yeux sur l'abre qui vous couvre: c'est un alisier; qu'il devienne pour nous le symbole de l'amitié, que, dans tous les temps, dans tous les

lieux, il nous rappelle l'un à l'autre. — Je vous le promets; jamais je ne verrai un alisier en fleurs sans penser à vous, sans me reporter à cet instant. — Adieu donc, Amélie, ai-je repris en appuyant fortement mes lèvres sur sa main. — Allez-vous nous quitter sitôt? m'a-t-elle demandé. — Je le devrais; je ne le puis: tout me commande de partir; je vous vois, et je reste. — Allons trouver mon oncle, m'a t-elle dit à son tour. „Nous avons recommencé à marcher; après un moment de silence, elle a continué ainsi: „Soyez sûr, M. Semler, que si le devoir vous prescrit de partir bientôt, l'amitié saura vous y engager. — Vous me direz de vous quitter, Amélie? — Assurément. — Et sans peine? — Pouvez-vous le croire? — Je le crains. — Non, je suis sûre que vous ne le craignez pas." A ces mots, qui se sont échappés de son coeur, j'ai fait un mouvement pour la presser sur le mien, en m'écriant: „Amélie! ô ma chère Amélie!" Mais elle ne m'en pas donné le temps; et s'éloignante de quelques pas, elle a marché seule devant moi: je l'ai vu porter la main à ses yeux pour essuyer furtivement des larmes qu'elle ne voulait pas que j'aperçusse. Ce-

pendant, comme cette situation l'embarrassait, elle s'est arrêtée; et changeant de sujet, elle m'a dit: „Que la campagne est belle, M. Semler! que ces bruyères, parsemées de genets, d'arbousiers et de romarins, sont jolies et variées! et qu'au pied de ces rocs, couronnés de vieux pins et de noirs cyprès, ces prés, tapissés de belles nappes violettes de thym, font un effet doux à l'oeil! — Je vois surtout ces alisiers, Amélie. — Et moi aussi, a-t-elle répondu en souriant; ne craignez pas que je les oublie." En partant ainsi, elle m'a laissé reprendre son bras: nous avons marché, et aprés un moment de silence, je lui ai dit: „A propos, votre oncle m'a annoncé qu'il voulait vous marier. — Et croyez-vous que j'y consente? — Il m'a prié même de vous y disposer. — Eh bien? Eh bien! je crois que toutes mes tentatives à cet égard seraient inutiles, et je serais bien fâché qu'elles ne le fussent pas. — Je suis contente de votre réponse, je vois que nous nous entendons. Moi! m'engager encore! M. Semler. Ah! du moins si je n'ai plus que de l'amitié à donner, elle ne connaîtra pas de partage. — Avez-vous vu celui que M. Grandson vous des-

tîne? — Oui, quelquefois. — Il vous déplaît? — Non; pour le rejeter, il n'est pas nécessaire qu'il me déplaise. — Ainsi, peut-être n'est-ce pas non plus par aucune cause d'éloignement que vous avez rejeté le comte de Woldemar? — Je vous ai déjà dit, je crois, que je ne l'avais connu que dans mon enfance, et, quoique son caractère dur, hautain et orgueilleux m'eût laissé de lui un souvenir très désagréable, je ne peux pas répondre qu'en le revoyant cette impression ne se fût pas effacée. — Pour moi, je le crois, ai-je repris. — Est-ce que vous le connaissez, m'a t-elle demandé un peu émue? — Non? mais en passant en Souabe, j'ai vu des gens, qui l'avaient connu particulièrement chez madame de Simmeren, en faire nn très-grand éloge. — Tant pis. — Pourquoi donc? — je crains, s'il a des vertus, qu'il n'apprécie celles de Blanche, et qu'il ne l'enlève à mon frère. — Mais si elle aime votre frère, elle ne se laissera pas enlever. — Je ne sais; on ne peut pas tout réunir, et parmi les qualités qui forment le caractère de Blanche, la fermeté et la constance ne sont par celles qui marquent le plus. — Du moins, si le comte Ernest a les vertus

qu'on lui prête, il n'abusera pas de la timidité d'une jeune fille dont le coeur est prévenu pour un autre. — Ah! puissiez-vous dire vrai, M. Semler! Si mon bonheur, si mon repos vous intéressent, joignez vos voeux aux miens pour que la première lettre d'Albert nous apprenne que le comte Ernest est arrivé à Dresde, qu'il a renoncé à ses droits sur Blanche, qu'il s'est marié selon les intentions de sa mère, et que nous n'avons plus rien à craindre de lui. — Vous voulez que je souhaite cela, Amélie? — Pourquoi non? cela ne fait de mal à personne. — Qu'en savez-vous? lisez-vous au fond de tous les coeurs? Croyez-moi, quand on adresse ses voeux à l'Etre suprême, il faut se fier à sa sagesse du soin de nous rendre heureux, sans se mettre en peine de lui en indiquer les moyens. — Eh bien, peut-être avez-vous raison; demandons-lui le bonheur d'Albert, sans nous embarrasser d'Ernest. — Oui, livrez-le à son sort, et s'il peut être heureux sans nuire à votre frère, consentez qu'il le soit. — Ah, mon Dieu! de tout mon coeur; croyez, M. Semler, que quand je n'aurai plus rien à craindre pour Albert, loin de conserver aucun ressentiment contre mon

cousin, je pourrai bénir le ciel que son sort n'ait pas été empoisonné, comme le mien, par l'arrêt tyrannique de notre aïeul: c'est bien assez d'une victime." — A ce mot, qu'elle a prononcé avec un accent douloureux, à ce nom qui m'a rappelé les liens qui nous unissent, je me suis arrèté, et, lui serrant la main avec une émotion inexprimable: „Ah! si vous voulez qu'il n'y ait qu'une victime, lui ai-je dit, ne le voyez donc jamais, car s'il devait vous connaître et sentir ce qu'il a perdu, qui serait plus à plaindre que lui? — Je doute qu'il me regrettât; mais je n'ai pas même besoin de cette crainte pour avoir effroi de le voir: son nom seul m'est pénible. Pourquoi me parlez-vous si souvent de lui, M. Semler? — Pardon, Amélie, je ne prononcerai plus ce nom: je serais bien fâché de vous inspirer de l'effroi. — Ce n'est pas vous qui pouvez m'en inspirer, M. Semler, c'est Ernest." Je n'ai point répondu, sentant bien que si j'avais parlé j'en aurais trop dit. Peu après nous sommes arrivés dans la grande avenue du château. M. Grandson venait de rentrer: en nous apercevant de loin, il s'est hâté de nous joindre pour voir comment était Amélie.

Son inquiétude sur l'état de cette nièce chérie était visible; mais il craignait de l'affliger en la questionnant. Cette aimable femme s'est aperçue de ce qu'il éprouvait, et lui prenant la main d'un air caressant: „Je suis mieux, mon oncle, lui a-t-elle dit; la promenade m'a fait du bien. — Est-il vrai, mon Amélie? eh bien! me voilà tout-à-fait heureux: si vous eussiez toujours été aussi triste, je n'aurais pas osé vous dire que je vous ai presqu'engagée, sans votre aveu, à être d'un petit voyage que mesdames de Nogent et d'Elmont doivent faire sur le lac Majeur et dans les îles Boromées; que M. Watelin, arrivé de Paris depuis hier, nous accompagnera, et que c'est dans huit jours qu'on part. Mais puisque vous êtes mieux, vous ne me dédirez pas, j'espère? — Non, mon oncle; autant que je le puis, je veux tout ce qui vous fait plaisir. — Voilà bien mon Amélie! Ah! si ces sottes lettres de Saxe ne venaient pas l'affliger... Mais laissons cela. Vous êtes aussi de la partie, M. Semler? — Moi, monsieur? — Oui, j'ai promis aussi pour vous. — Mais mon départ est si prochain? — Bah! il est bien question de songer à partir quand on vous de-

mande d'accompagner de jolies femmes dans un pays délicieux : qu'est-ce qui vous presse ? Il serait singulier que vous vous fissiex prier quand Amélie a cédé tout de suite. — J'irai, lui ai-je dit : cette dernière idée me laisse sans courage ; j'irai... encore quelques jours de bonheur, et puis.... » Je n'ai pas eu la force d'achever : un soupir d'Amélie m'a appris qu'elle avait fini ma phrase dans sa pensée. Douce sympathie ! accord délicieux ! pourquoi vous êtes-vous déclarés si tard ? Femme adorée ! objet du plus ardent amour ! oui, Adolphe, j'en conviens, c'est de l'amour qu'elle m'inspire, je le dis, je le répète, c'est le cri de mon coeur, mais il n'en sortira pas. Je m'asseoirai encore près d'elle, je respirerai le même air, j'entendrai sa voix touchante, je verrai ses yeux se fixer sur les miens avec embarras, avec trouble, peut-être avec tendresse, et je me tairai. Pendant ce court voyage, je m'enivrerai à ses côtés de tout ce que la passion, de tout ce que les désirs ont de plus dévorant, et je la fuirai pour toujours, n'emportant que l'amitié de celle dont l'amour doit rendre un mortel plus heureux que tous les heureux de la terre et du ciel même. Alors,

quoi que vous puissiez dire, Adolphe, j'aurai assez fait pour le devoir.

FIN DU PREMIER VOLUME.